LA REVUE DE PARIS

DÉCEMBRE

PAUL REYNAUD ..... L'Agonie d'une Assemblée.
MAURICE GARÇON..... Journal d'un Bourgeois de Paris.
JEAN HOUGRON..... La Terre du Barbare (I).
ROBERT DELAVIGNETTE. Du Tam-Tam à l'Imprimé.
PIERRE MOINOT ..... La Mort en lui.
CLAUDE ROGER-MARX... Le Martyre de Saint Utrillo.
RÉMY CHAUVIN ..... La Danse des Abeilles.
MONICA STIRLING..... La dernière Romancière.
MARCEL BRION..... L'Exposition d'Art étrusque.
MAURICE PONS ..... Malherbe à la Bibliothèque Nationale.
PAUL GUTH..... Jean Hougron.
THIERRY MAULNIER ..... Ornifle et Jean Arnouilh.
MARCEL THIÉBAUT ..... Valery Larbaud.

Le Mois à Paris par GEORGES PILLEMENT, JEAN FAYARD, PIERRE DE BOISDEFFRE, PIERRE MICHAUT, P.-H. SIMON, KJELL STRÖMBERG et MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS 1955 - 62e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
PAUL REYNAUD	L'Agonie d'une Assemblée..	5
MAURICE GARÇON	Journal d'un Bourgeois de Paris..	14
JEAN HOUGRON	La Terre du Barbare (I)	34
R. DELAVIGNETTE	Du Tam-Tam à l'Imprimé	64
PIERRE MOINOT	La Mort en Lui	74
CLAUDE ROGER-MARX	Le Martyre de Saint Utrillo	96
REMY CHAUVIN	Les Danses des Abeilles	102
MONICA STIRLING	La dernière Romancière	111
MARCEL BRION	L'Exposition d'Art étrusque	122
MAURICE PONS	Malherbe à la Bibliothèque Nationale..	131
PAUL GUTH	Jean Hougron	136
THIERRY MAULNIER	Ornifle et Jean Anouilh..	144
MARCEL THIEBAUT	Valery Larbaud	148
Le Mois à Paris.. 164	Chronique bibliographique..	178

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros).. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. posteux nº I.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne.. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. posteux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires. 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques posteux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs. — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by **Revue de Paris 1955.**

LA REVUE DE PARIS *publiera en 1956 :*

Romans et Nouvelles :

ADELINE VÉNITIAN,
par **ANDRÉ CHAMSON.**

L'ÉCLIPSE,
par **Jacques PERRET.**

LE BONHEUR FOU,
par **Jean GIONO.**

LA VILLE INVISIBLE,
par **André DHOTEL.**

LA REVUE DE PARIS publiera en 1956 *(suite)* :

Romans et nouvelles (suite) :

RUBIO,
par **Emmanuel ROBLES.**

UNIC HOTEL,
par **Maurice PONS.**

L'ARMOIRE DE PITCHPIN,
par **Hervé BAZIN.**

LA CARTE DU TENDRE,
par **Roger IKOR.**

et des textes de **H. de MONTHERLANT, Paul MORAND, J.-L. CURTIS, Jules ROY, Jacques CHENEVIÈRE, Marc CHADOURNE, Pierre GASCAR, Félicien MARCEAU, Jean CASSOU, Henri TROYAT, Louise de VILMORIN, Françoise MALLET, Béatrix BECK, Pieyre de MANDIARGUES, Jean REVERZY, Bernard PINGAUD, Paul ZUMTHOR, François-Régis BASTIDE.**

Études littéraires et Essais :

LA VIEILLESSE
D'HERBERT SPENCER,
par **André MAUROIS.**
de l'Académie Française.

LE CHARME DE LA VOIX,
par **Jean-Louis VAUDOYER,**
de l'Académie Française.

MÉLISANDE,
par **Marthe BIBESCO.**

CITÉS ALLEMANDES,
par **Carl BURCKHARDT.**

L'ŒUVRE ET LA MISE EN SCÈNE,
par **Louis DUCREUX.**

CERVANTES,
par **Bernard de FALLOIS.**

PREMIERES LECTURES
DE BARRÈS,
par **Henri MONDOR,**
de l'Académie Française.

L'AMOUR ROMANTIQUE,
par **André BILLY,**
de l'Académie Goncourt.

ANNA DE NOAILLES,
par
Edmée de la ROCHEFOUCAULD,

LA CONVERSION DE CLAUDEL,
par **Henri GUILLEMIN.**

SUPERVIELLE,
par **Alain BOSQUET.**

CHARLES MAURRAS,
par **Pierre de BOISDEFFRE.**

et des études d'**Émile HENRIOT,** *de l'Académie Française,* **Francis AMBRIÈRE, René LALOU, Franz HELLENS, P.-H. SIMON, R.-M. ALBERES.**

Textes Inédits de **BALZAC, Richard WAGNER, Benjamin CONSTANT, GOBINEAU ET AMIEL.**

Études historiques :

FRANCE ET ITALIE,
par **Pierre GAXOTTE,**
de l'Académie Française.

UN CONSEIL ROYALISTE
A PARIS SOUS L'EMPIRE,
par **Roger LANGERON.**

POURQUOI A-T-ON TUÉ
HENRI IV?
par **Philippe ERLANGER.**

VERSAILLES,
par **LA VARENDE.**

LES RAISONS
DE NOTRE DÉFAITE (1940),
par **A. GOUTARD.**

LE DEMI-MONDE ET
LE SECOND EMPIRE,
par **Alain DECAUX.**

LA VIE D'UNE PROVINCE AU TEMPS DU GRAND ROI par **Émile MIREAUX**

et des études de **Maurice GARÇON,** *de l'Académie Française,* **Jérôme CARCOPINO, Régine PERNOUD, Jacques MORDAL, Georges MONGRÉDIEN, P. GRIMAL, Yvan CHRIST, Françoise de BERNARDY.**

L'Europe et le Monde :

ANGLAIS D'AUJOURD'HUI,
par **Raymond LAS VERGNAS.**

EN AMAZONIE,
par **Alfred METRAUX.**

IMAGES D'ÉGYPTE,
par **Agnès CHABRIER.**

BRÉSIL,
par **Roger BASTIDE.**

TERRES AUSTRALIENNES,
par **Bernard VILLARET.**

ALLER A MALTE,
par **C.-E. ENGEL.**

et des récits de **Pierre FRÉDÉRIX, Ella MAILLART, Robert GODET, E.-L. TINKER.**

Études politiques et Militaires :

REPENSER L'UNION FRANCAISE,
par **Jacques CHASTENET,**
de l'Institut.

LA SITUATION EN TUNISIE,
par **Gabriel PUAUX.**

LA QUESTION SARROISE,
par **Robert d'HARCOURT,**
de *l'Académie Française.*

OÙ VA L'ARMÉE FRANÇAISE.
par **Louis KŒLTZ.**

et des études d'**André SIEGFRIED,** *de l'Académie Française,* **Jean MISTLER, R. LACOUR-GAYET, J. de SAINT-CHAMANT, Robert DELAVIGNETTE.**

et les études économiques d'**Ed. GISCARD d'ESTAING.**

Articles scientifiques :

LE VIRUS ET L'ORIGINE DE LA VIE,
par **Jean ROSTAND.**

LA PSYCHANALYSE,
par le professeur **Jean DELAY.**

LA TERRE NOURRIRA-T-ELLE LES HOMMES?
par le professeur **Robert DEBRE.**

L'UNIVERS A DOUBLÉ DE DIMENSION,
par **Pierre ROUSSEAU.**

LE CARBONE DANS LA NATURE par **Henri MOUREU**

et des études d'**Ed. RIST, Lucien de GENNES, S. de SEZE, Albert DUCROCQ CHAPLET-ROUSSET.**

Arts et Archéologie :

LE LOUVRE ET LES MUSÉES DE FRANCE,
par **Georges SALLES.**

BRIANCHON,
par **Claude-Roger MARX.**

LA BARQUE DE CHEOPS,
par **Pierre MONTET.**

DÉCOUVERTE DES HITTITES,
par **Marcel BRION.**

LES ARTISTES ET L'ÉTAT,
par **Jacques JAUJARD.**

CÉZANNE,
par **Henri PERRUCHOT.**

LES RUINES DE CARTHAGE,
par **G.-Ch. PICARD.**

FOUILLES EN GRÈCE,
par **Georges ROUX.**

LES CHRONIQUES

ESSAIS ET ROMANS,
par **Marcel THIEBAUT.**

LES LIVRES D'HISTOIRE,
par **Pierre AUDIAT.**

IMAGES DE PARIS, par **Denise BOURDET,**
LE THÉATRE, par **Thierry MAULNIER.**
LES PORTRAITS CONTEMPORAINS, de **Paul GUTH.**

LE MOIS A PARIS, par **Claude ROGER-MARX** (Les Arts); **Jean FAYARD** (Le Cinéma); **Serge VEBER** (Cirque et Music-Hall); **Jean MISTLER** (La Musique); **Georges PILLEMENT** (Paris d'hier et d'aujourd'hui); **Pierre MICHAUT** (La Danse); **Bernard de FALLOIS, Pierre de BOISDEFFRE, Marcel SCHNEIDER** (Les Lettres); **Marcel GABILLY** (La Politique), etc.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr. — FERET Paris

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de a 3e personne. Parcours minimum . 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable du 20 décembre au 1er janvier.
UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer : *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer Évian-Nice en autocar : Nice-Paris en chemin de fer.

INFORMATION FINANCIÈRE

SOCIÉTÉ ANONYME DES MANUFACTURES DES GLACES ET PRODUITS CHIMIQUES DE SAINT-GOBAIN, CHAUNY & CIREY

R. C. Seine N° 54 B 3953

Émission de 300.000 obligations 6 % de fr. 10.000 nominal

Coupon annuel le 1er novembre.

Amortissement en 18 ans, par annuités constantes, à compter du 1er novembre 1955 par tirages ou rachats.

Prix de remboursement : fr. 10.500 par titre.

La Société fera bénéficier les obligataires des économies faites sur les rachats en Bourse en majorant les prix de remboursement par tirages au sort.

Prix d'émission : 99 %, jouissance : 1er novembre 1955.

(B. A. L. O. du 31 octobre 1955, n° 131.)

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 septembre, qui s'élève au total de 427 milliards, comporte, au passif, 398 milliards de comptes de dépôts.

A l'actif, le Portefeuille-Effets figure pour 287 milliards et les Comptes Courants débiteurs pour 75 milliards.

L'expérience confirme l'efficacité des dispositifs de protection Movado

Avant d'entreprendre la fabrication suivie de ses mouvements, Movado soumet chaque prototype à de multiples épreuves.

Ainsi ont été élaborés des dispositifs spéciaux protégeant contre les organes exposés, comme par exemple le fameux support élastique de la masse de remontage dans l'Automatic "331".

Movado Automatic "331"

doublement protégée contre les chocs, l'automatique la plus mince du monde.

Ref 8423 Or 18 ct. cadran en or massif.

MOVADO

USINES A LA CHAUX-DE-FONDS
MÉTROPOLE HORLOGERIE SUISSE

CREDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

L'AGONIE D'UNE ASSEMBLÉE SANS MAJORITÉ

par Paul Reynaud

C'est le suffrage universel qui l'a faite ainsi, en juin 1951.

Au début, deux blocs monolithiques aux deux extrémités de l'hémicycle : à l'extrême-gauche, 100 communistes, hostiles au régime politique et social de la France et décidés à tout faire pour lui substituer le régime soviétique ; à l'extrême-droite, 119 R.P.F., hostiles au « système » et décidés à tout faire pour qu'il fasse place à du nouveau, à un nouveau qui porterait au pouvoir le chef sous le nom de qui ils se sont fait élire.

Des « apparentements » dirigés contre l'extrême-gauche et contre l'extrême-droite avaient été conclus, pour les élections, dans beaucoup de départements. Notamment entre M.R.P. et socialistes. Ils avaient souvent eu pour effet de donner à leur coalition la majorité absolue et par conséquent tous les sièges du département. Le R.P.F. décida de faire une opération chirurgicale : séparer les socialistes et les M.R.P., brouiller entre eux ces alliés de la campagne électorale. Il souleva la question névralgique de l'aide financière de l'État à l'école libre, justifiée par ailleurs, question d'autant plus névralgique qu'un grand nombre de députés socialistes appartiennent à l'enseignement. « Chez nous, disait l'un d'eux, il y a plus de professeurs que de zingueurs. » Sur ce plan, le M.R.P. était obligé de faire bloc avec le R.P.F. D'où, la loi Barangé (M.R.P.)-Barrachin (R.P.F.). D'où, la rupture entre le groupe socialiste et le groupe M.R.P. L'opération avait réussi.

Après avoir participé au pouvoir depuis la guerre et avoir eu plusieurs fois la présidence du Conseil, le parti socialiste avait décidé, peu avant les élections de juin 1951, de se retirer sur l'Aventin. Au début de la nouvelle législature, il soutint les gouvernements sans y participer. La vie de ces gouvernements dépendait donc des votes du groupe socialiste. Mais ledit groupe acquit rapidement l'impression que la politique de soutien le faisait perdre sur les deux tableaux en lui faisant supporter la responsabilité de la politique du gouvernement tout en le privant des avantages du pouvoir. Aussi son soutien devint-il vacillant au point de participer à la chute du ministère Pleven jusqu'au moment où, en mars 1952, le premier ministère Edgar Faure étant tombé, il se refusa à investir de la présidence du Conseil un député modéré, M. Antoine Pinay. Dès lors, si le R.P.F. continuait à voter avec les communistes contre tout gouvernement, M. Pinay ne pouvait obtenir les 314 voix nécessaires à son investiture. L'opinion publique s'irritait de cette attitude du R.P.F. car si la réforme de la Constitution est certes désirable, la méthode employée par lui avait pour effet de paralyser le régime et non de le réformer. C'est alors que la décomposition du groupe R.P.F. commença. 27 de ses membres firent sécession. Leurs voix suffirent pour que M. Pinay pût être investi et pût donner « son coup d'arrêt à l'inflation ». En cela, ils ont rendu un grand service à leur pays. Ainsi, fut fondé le groupe de l'A.R.S. qui devait rassembler 31 membres. L'un des sécessionnistes était entré dans le ministère Pinay.

Sur le plan économique et financier, après « l'expérience Pinay », la majorité due à cette sécession soutint le plan de dix-huit mois qu'enfanta M. Edgar Faure sous le ministère Laniel et qu'il poursuivit sous le ministère Mendès-France, puis sous le sien propre. Les résultats furent brillants dans l'ordre de la production, de l'élévation du niveau de vie des salariés et de l'accroissement des réserves d'or et de devises de la Banque de France. Les points faibles sont : le maintien de la cherté des prix français et l'accroissement du déficit budgétaire et de la dette flottante. Mais, pour être à même de faire ces réformes, il faut, au préalable, renforcer l'Exécutif en modifiant la Constitution.

Faillites européennes.

A la chute du ministère Pinay, le groupe R.P.F., qui faisait, depuis quelque temps, entendre des craquements, entra dans le jeu. Il promit à M. René Mayer de voter son investiture s'il prenait des engagements de nature à rendre plus difficile le vote de la C.E.D. : préalable sarrois, engagement de ne pas poser la question de confiance sur la C.E.D. et déclaration équivoque sur le sort de l'armée française dans la C.E.D.

Cinq membres du R.P.F. participèrent au ministère Laniel qui succéda

à celui de M. René Mayer, mais le groupe ne le soutint que sous la menace constante de l'abandonner le jour où il laisserait venir le débat sur la C.E.D.

Vint le ministère Mendès-France. Quatre membres du R.P.F. y entrèrent. Ce fut la période heureuse de la vie de ce groupe.

Le général de Gaulle lui avait entre temps interdit de se prévaloir du R.P.F. Il avait été contraint d'abandonner son titre. Il prit successivement celui d'U.R.A.S., puis de « républicain social » [1]. En effet, le nouveau président du Conseil qui, à la vérité, n'en porte pas seul la responsabilité, lui donna satisfaction sur un point capital : le 30 août 1954, date historique, la C.E.D. fut enterrée et avec elle l'Europe des six dont la capitale eût été Paris. On lui substitua ensuite, par les accords de Paris, une prétendue Europe capitale Londres. Or, les Anglais n'admettent pas le pouvoir supranational qui est le ressort même d'une Europe unie. Le R.P.F. gagnait une grande victoire. Les communistes, logiquement hostiles à l'Europe de l'Ouest, avaient, eux aussi, voté contre la C.E.D., ainsi que la moitié des socialistes.

Pourquoi la majorité fut-elle défaillante ? Sans doute parce que le président du Conseil l'y poussa, mais surtout parce que beaucoup des membres de l'A.R.S. qui s'étaient détachés du R.P.F. étaient restés imprégnés de ses idées. Alors qu'ils faisaient encore partie de ce groupe alors très nombreux, ils avaient, avec leur groupe unanime, repoussé le plan Schuman instituant la Communauté charbon-acier qui abolit, pour ces deux produits, les frontières entre six États : Allemagne, France, Hollande, Belgique, Luxembourg et Italie. Les résultats actuels sont que les échanges d'acier entre les pays de la communauté ont doublé en deux ans, de 1952 à 1954, qu'une redistribution dans la vente des produits a diminué les frais de transport ce qui fut facilité, par ailleurs, par des tarifs dégressifs et par la suppression des ruptures de charge [2]. La sidérurgie française fonctionne, aujourd'hui, à près de 100 p. 100 de sa capacité. Les difficultés qu'elle éprouve sont dues à des disparités de régimes internes et non à celui de la communauté.

Comme leurs camarades du R.P.F., les futurs membres de l'A.R.S. avaient voté contre ce premier pas vers l'Europe unie. Aussi ne faut-il pas s'étonner si un grand nombre d'entre eux était hostile aussi à la C.E.D., ne serait-ce qu'en raison des institutions politiques européennes qu'elle prévoyait ou qu'elle impliquait. Des défections se produisirent aussi dans les groupes indépendant et paysan. D'où le rejet de la C.E.D., ou plutôt l'interdiction à ses partisans de la défendre.

L'une des conséquences de ce vote a été le refus de la Sarre, le 23 octo-

1. Nous continuerons, pour la clarté du récit, à l'appeler R.P.F.

2. La suppression des distorsions en matière de transport représente 330 francs de baisse par tonne pour les combustibles allant de la Ruhr à la Lorraine.

bre dernier, d'être prise comme cobaye de cette Europe que la France avait repoussée le 30 août 1954.

Ce vote renferme aussi une redoutable menace pour l'avenir. Il a permis aux socialistes allemands, que M. Adenauer avait écrasés, aux élections générales de septembre 1953, de proclamer que le chancelier avait trompé le peuple allemand, que l'Europe ne se ferait pas, car la France venait de signifier qu'elle ne voulait pas de l'Allemagne. Ce fut, pour les Allemands, l'écroulement d'une immense espérance. Et voici que des informations de presse nous apprenaient, l'autre jour, que les socialistes allemands causaient avec Moscou, tandis que les Alliés causaient sans espoir avec M. Molotov à Genève. Quels nuages noirs à l'horizon !

Certes, le 29 décembre 1954, le R.P.F. se coupa en trois sur les accords de Paris négociés par M. Mendès-France. 38 votèrent pour l'entrée de l'Allemagne à l'O.T.A.N., 18 votèrent contre et 14 s'abstinrent. Ce groupe monolithique, à sa naissance, était devenu l'un des plus divisés. Son chef, M. Soustelle, opposa sa politique étrangère à celle du président du Conseil. Mais il fut, peu après, nommé gouverneur général de l'Algérie et l'incident fut clos.

Là encore, la moitié de l'A.R.S. et une fraction des groupes indépendant et paysan sortirent de la majorité. Les partisans de l'Europe s'abstinrent, laissant à ceux qui l'avaient renversée la responsabilité de voter ces accords dont ils avaient montré la faiblesse et annoncé l'échec en Sarre, notamment. Les socialistes firent l'appoint.

Les problèmes de l'Afrique du Nord.

A M. Mendès-France succéda M. Edgar Faure qui venait d'être son collaborateur et dont il devint, dès le premier jour, le redoutable adversaire. Sur les graves problèmes de la Tunisie et du Maroc que l'Assemblée eut à résoudre, la majorité se désagrégea de nouveau. Un tiers seulement de l'A.R.S. vota la ratification des accords sur la Tunisie, alors que l'influence de M. Mendès-France sur le groupe R.P.F. était restée assez grande pour que, sur ses 73 membres, 52 votent cette ratification [1]. Des défections semblables à celles éprouvées dans le vote sur la C.E.D. se produisirent dans les groupes indépendant et paysan. Il n'y avait donc plus de majorité. Une fois encore, les socialistes firent l'appoint.

Sur la politique à suivre au Maroc, c'est d'abord le Gouvernement qui se désagrégea. Plusieurs ministres R.P.F. — le général Kœnig en tête — furent invités par leur président du Conseil à quitter le gouvernement dont ils désapprouvaient la politique, comme ils ne l'avaient pas laissé ignorer à la presse. Le R.P.F. rentrait ainsi dans l'opposition après avoir

1. Il en a aujourd'hui 69, ayant ainsi perdu 50 membres de son effectif initial (119).

fait une fugue dans la majorité. 55 voix R.P.F. désavouèrent la politique marocaine. 5 voix de l'A.R.S. seulement l'approuvèrent ; les mêmes défections se produisirent pour le Maroc et pour la Tunisie dans les groupes indépendant et paysan. Une fois de plus, le gouvernement ne l'emporta qu'avec le concours des socialistes.

Reste la grande, la douloureuse question de l'Algérie, française depuis plus d'un siècle et à laquelle nous sommes sentimentalement plus attachés encore qu'à la Tunisie et au Maroc.

Est-il possible d'intégrer l'Algérie ? Politiquement, cela signifierait la suppression de l'Assemblée algérienne et du Gouvernement général et la présence, à l'Assemblée nationale, de 112 députés musulmans, ce qui entraînerait inéluctablement l'entrée de 150 députés de l'Afrique noire. Économiquement, affirmer que nous donnerons aux populations d'Algérie le niveau de vie de la métropole, c'est oublier que celle-ci aura de grands efforts à faire pour empêcher l'effrayant surpeuplement des trois pays de l'Afrique du Nord de les condamner à la misère de l'Inde.

Sur le plan de la sécurité, c'est un fait que plus nous envoyons de bataillons en Algérie, plus le nombre de fellaghas augmente et il n'y a pas d'apparence que de créer un département de plus permette de résoudre le problème. Il ne s'agit pas, en effet, d'opposer des divisions à des divisions, mais de venir à bout du plus perfide et redoutable ennemi, le terrorisme animé par le fanatisme religieux.

Une assemblée sans majorité était-elle apte à résoudre ce problème ? Sur une question étrangère au problème de la majorité proprement dit, celle de notre politique en Algérie, 14 voix R.P.F. l'approuvèrent, les autres s'y refusant malgré la présence de M. Soustelle à Alger. Pouvait-on attendre la fin de la législature, c'est-à-dire sept mois, pour résoudre le problème algérien ? Une solution adoptée par cette assemblée expirante serait-elle ratifiée par la suivante ? En face d'une situation aussi grave, le devoir n'était-il pas de faire appel à l'arbitre, c'est-à-dire au suffrage universel ? C'est ce que le gouvernement Edgar Faure a pensé. C'est ce qu'il a proposé.

L'ABRÉVIATION DU MANDAT DE CETTE LÉGISLATURE.

Cette proposition souleva de vives réactions, comme on pouvait s'y attendre.

Il est pourtant bien vrai que, même en temps normal, la fin d'une législature est un péril, notamment pour les finances publiques. Celle-ci vient de se signaler en abrogeant, dans un pays miné et ruiné par l'alcoolisme, une mesure restreignant le nombre des bouilleurs de cru. Mais à la différence de son collègue britannique qui sait que le gouvernement

peut provoquer des élections générales quand bon lui semble, qui considère comme *fair play* de laisser le soin à ceux qui ont la responsabilité du pouvoir de choisir la date de la consultation électorale, le député français a souvent tendance à se considérer comme propriétaire de son siège pendant cinq ans. Le lui retirer plus tôt, c'est l'amputer d'une partie de son bien. La difficulté est qu'il faut qu'il s'ampute lui-même. Or, circonstance aggravante, cette abréviation du mandat fut jumelée, par la volonté de l'Assemblée, avec la réforme électorale qui, par définition, est de nature à mettre en péril les situations acquises. Que ce jumelage ait été proposé par certains avec le dessein secret de rendre impossibles des élections anticipées, ne supprime pas cette conséquence et aiguise le désir de nombreux députés de s'y opposer.

D'où le scrutin du 12 novembre qui, la question de confiance posée, décida que les élections auraient lieu à la proportionnelle sans apparentement. Cette fois, ce furent les communistes qui firent l'appoint. Mais le Conseil de la République vota de nouveau pour le scrutin d'arrondissement.

L'opposition se plaignit que les électeurs ne pourraient pas être suffisamment informés de la situation, alors pourtant que le bilan de cette législature, sur le plan économique et financier, avait été l'objet d'un débat contradictoire à l'Assemblée en octobre dernier, alors surtout que la position de chacun en face des grands problèmes que je viens d'énumérer avait été clairement définie à la tribune, lors de chacun de ces grands débats. Quant aux programmes des partis, ils ont été formulés par eux dans leurs congrès et sont discrets sur la manière d'abaisser les prix français au niveau des prix mondiaux et d'équilibrer le budget en respectant nos engagements internationaux.

Le récent congrès radical-socialiste mit en accusation la politique faite pendant cette législature, oubliant que non seulement son parti a été représenté dans chacun de ces gouvernements, mais encore qu'il en a dirigé quatre. Aucun autre parti n'est responsable à ce point de la politique faite depuis quatre ans et demi. En vérité, la question électorale domina ce congrès au point qu'au moment où M. Edgar Faure évoquait, en termes pathétiques, la situation en Afrique du Nord, un congressiste lui lança : « Et l'arrondissement ? » Dans l'esprit de cet interrupteur, on le voit, ce qui est capital, ce n'est pas « l'Europe occidentale va-t-elle s'unir ? », ce n'est pas « l'Allemagne versera-t-elle à l'Est ou à l'Ouest ? », ce n'est pas la pénétration soviétique dans le monde arabe, ce n'est même pas l'avenir de la France en Afrique du Nord, ce n'est pas « la France pourra-t-elle exporter assez pour payer les matières premières nécessaires à son industrie ? ». Non, c'est l'arrondissement.

Ne nions pas que la question du mode d'élection de la prochaine assemblée soit importante, mais ce n'est qu'un moyen et non un but.

La bataille sur la réforme électorale.

La vérité est qu'il n'y a pas de bon régime électoral. Reconnaissons qu'après chaque secousse nationale, l'opinion publique a le désir d'en changer. Il en fut ainsi après chacune des deux guerres. Il en est ainsi aujourd'hui. De même que « la République était belle sous l'Empire », le scrutin d'arrondissement est redevenu beau aux yeux des Français. Au lieu de vilipender l'arrondissement, on vilipende aujourd'hui la proportionnelle. On brûle ce que l'on a adoré et on adore ce que l'on a brûlé.

Le scrutin d'arrondissement a ses avantages. Le parti y joue un moindre rôle et la personnalité du candidat un rôle plus grand. C'est un argument de poids. Mais ses adversaires rappellent que Gambetta le traitait de « scrutin de chantage et de corruption » et rappellent que les dernières Chambres élues avant la guerre, sous ce régime, ont provoqué les troubles sociaux de 1936, faute d'avoir compris le problème monétaire, ont conduit le pays à la catastrophe de mai 1940, faute d'avoir compris le problème militaire et la République à sa perte, par son vote d'abdication, à Vichy. Ces élus, « connus de leurs électeurs », les ont conduits à l'abîme. Beau bilan pour l'arrondissement !

Ses adversaires font aussi remarquer qu'outre ces tares que, dans le passé, Jaurès et Charles-Benoist dénonçaient sur les mêmes estrades, en prônant la proportionnelle, il présente le péril *actuel* de désistements réciproques des communistes en faveur des socialistes ou des radicaux de gauche et inversement, ce qui faciliterait, dans la nouvelle assemblée, le retour au Front populaire, tout autant que les apparentements du régime proportionnel, adorés en 1951 et aujourd'hui détestés par les mêmes qui, cette fois, ne pourraient plus s'en servir. Ce sont ces accords, sous l'une ou sous l'autre forme, que redoute le chef du parti socialiste, M. Guy Mollet, qui se montre sceptique sur le degré de résistance des candidats de son parti aux offres de ceux qu'ils appellent eux-mêmes les *Staliniens* et les *agents de l'Est*. Mais la troupe n'a pas suivi le chef.

Les communistes pourraient, en outre, troquer leurs désistements en faveur de candidats même non socialistes, qui prendraient envers eux des engagements concernant la politique étrangère. Le parti communiste pourrait avoir ainsi, dans plusieurs partis, des otages. C'est pourquoi beaucoup de mes amis et moi-même avons voté le scrutin d'arrondissement à un seul tour des Anglais, et avons voté contre le scrutin d'arrondissement à deux tours comme contre les apparentements. Nous ne voulons pas voir le parti socialiste jouer le rôle du petit chaperon rouge devant le loup communiste.

Autre inconvénient de l'arrondissement : il n'est certes pas désirable d'avoir beaucoup de députés communistes à l'Assemblée mais une trop grande disproportion entre les voix et les sièges obtenus par ce parti est de nature à discréditer l'Assemblée comme non représentative de la

volonté populaire. Or, tandis que les communistes (de la métropole) ont actuellement 94 sièges, les prévisions officieuses qui leur en attribuent 150 sous le régime de la proportionnelle sans apparentement ne leur en concèdent que 44 sous le régime de l'arrondissement ! L'injustice peut, par surcroît, devenir un péril.

Pourquoi, dès lors, tant de flamme pour réclamer le retour à ce régime ? Parce que ceux qui ont placé leur espoir dans une future majorité de gauche, — inexistante, comme toute autre, dans l'Assemblée actuelle, — croient l'arrondissement plus propice à leurs desseins.

Peut-être faudrait-il se demander d'abord ce qu'est la droite et ce qu'est la gauche. Il y a des partisans et des adversaires de l'Europe à droite comme à gauche. Il y a, des deux côtés, des partisans de la réforme de la Constitution à laquelle socialistes et communistes sont hostiles. Sur les problèmes de l'Afrique du Nord, il y a des partisans de la négociation à droite comme à gauche. Le critérium entre droite et gauche se trouverait seulement dans le manque d'égards de la gauche pour l'équilibre budgétaire et la menace monétaire qui en résulte. Comme sa clientèle, elle ne voit que le profit immédiat alors que son devoir serait de lui montrer le profit durable et profond, pour les salariés, de finances en ordre et d'une monnaie saine. L'exemple de l'Allemagne, celui de la Hollande sont les plus frappants à cet égard. N'arriverons-nous pas à les comprendre ?

La lutte à laquelle nous assistons, entre des hommes de valeur qui pourraient travailler ensemble pour le bien du pays, n'a pas pour cause des divergences de doctrine. Est-elle conforme à l'intérêt général ?

Quoi qu'il en soit, ceux qui aspirent à une majorité de gauche se réjouissent à l'idée de se voir attribuer les sièges dont les communistes seraient frustrés. L'interrupteur de M. Edgar Faure songeait, sans doute, que son parti et l'U.D.S.R. réunis n'ont obtenu en 1951 que 9,87 p. 100 des voix. Mais s'il est vrai — toujours à en croire les pronostics officieux, que les socialistes passeraient de 94 à 110 sièges et le R.G.R. (radicaux et U.D.S.R.) de 81 à 118, soit un gain total de 53 sièges, les modérés (indépendants, paysans et A.R.S.) passeraient de 124 à 221 sièges, soit un gain de 97 sièges. Ce serait donc plutôt un gain du centre-droit que du centre-gauche.

Le 17 novembre, après avoir repoussé successivement, depuis trois semaines, douze modes de scrutin dont, à trois reprises, le scrutin d'arrondissement, l'Assemblée décida, le matin, par 311 voix contre 286, de « prendre en considération » le scrutin d'arrondissement et, le soir malgré l'opposition du Gouvernement, d'ajourner le débat. Le R.P.F. qui avait voté par 52 voix l'arrondissement le matin, vota l'ajournement le soir, à l'unanimité moins 3 voix.

Nouvelle dislocation de la majorité ! Le vote d'ajournement du soir exprimait l'hostilité contre le Gouvernement de beaucoup de ceux dont il

avait décidé d'amputer le mandat de plusieurs mois et était dû, pour beaucoup aussi, à leur hostilité secrète contre l'arrondissement qu'ils avaient, le matin, été contraints de voter.

La situation du Gouvernement en fut ébranlée.

Les élections n'auront sans doute plus lieu avant le mois de mars. Sera-ce avec le scrutin d'arrondissement ? Le scalpel du découpage des arrondissements entre dans la chair de beaucoup de députés...

⁂

Telle est la situation au moment où cet article est écrit.

Il reste à M. Edgar Faure, qui a voulu couper cette queue de législature, la satisfaction de répéter après Waldeck-Rousseau : le principal, en politique, est d'avoir raison.

Et il reste à la nouvelle Assemblée à réformer la Constitution sur ce point comme sur les autres.

Faute de quoi la France perdra son rang de grande puissance et la Constitution n'y survivra pas.

PAUL REYNAUD

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

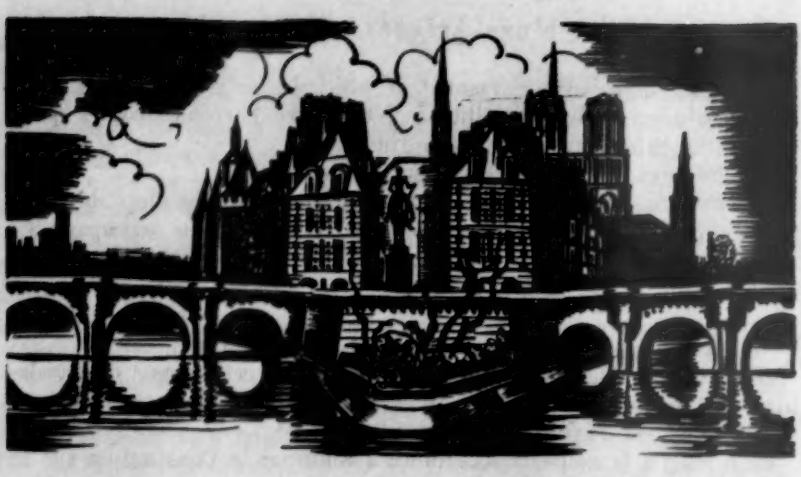
DE LA SOUVERAINETE

par Bertrand de Jouvenel

Dans un premier ouvrage intitulé *Du Pouvoir* et publié à Genève en 1945, Bertrand de Jouvenel avait décrit de façon remarquable la croissance de la puissance publique dans les Etats historiques de l'Occident. *De la souveraineté à la recherche du bien politique* (Librairie de Médicis), qu'il publie aujourd'hui, comme suite à cet ouvrage, n'est certes pas un livre à thèse ; c'est un livre de réflexion, une exploration à travers l'histoire des doctrines politiques, juridiques et sociologiques. Sujet immense où l'inévitable ambiguïté des faits et des mots nous guette à chaque pas, comme la faiblesse de la raison humaine « *Il existe*, remarque l'auteur, *sur les devoirs des souverains une littérature considérable laquelle s'arrête brusquement à la fin de l'ancien régime. Comme si les rois seuls avaient besoin d'être exhortés et guidés...* » Rien de plus juste. Dans les sociétés modernes où la souveraineté a été transférée, du moins théoriquement, du monarque au citoyen, l'accent est porté sur la légitimité du pouvoir plutôt que sur l'usage qu'il convient d'en faire : et cet usage, autant que par le passé, peut être bon ou détestable. Cependant la théorie moderne accorde au « souverain » une liberté de dicter la loi dont les anciens juristes faisaient précisément une caractéristique de l'absolutisme. Pendant des siècles, la civilisation dite occidentale s'est reposée sur l'idée que certaines croyances correspondent à la vérité. Que l'autorité procédât de la hiérarchie de l'Eglise ou de l'assemblée des hommes éclairés, l'on admettait généralement que les « lumières » venaient d'en haut et que tout être doué de raison finirait par suivre la même voie. Le grand tournant aurait été pris quand les croyances matérialistes succédèrent aux liens religieux. L'orthodoxie libérale de l'utilité, pas plus que l'orthodoxie marxiste des besoins, n'ont réussi à rétablir la convergence des morales et des opinions. Tel est du moins le schéma que Bertrand de Jouvenel propose.

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 33).



JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS PENDANT LE SIÈGE ET LA COMMUNE

par Maurice Garçon

Les événements dépassent souvent les hommes qui en sont les témoins. Fréquemment il a été observé que les plus grands bouleversements — guerres et révolutions — ont laissé insensibles et presque indifférents ceux qui y ont assisté lorsqu'ils n'en étaient pas les acteurs directs. Seule une petite minorité agit, les autres subissent et ne s'aperçoivent pas même de l'importance et des conséquences des faits qui se déroulent sous leurs yeux. Un certain égoïsme leur fait préférer ne se mêler de rien. Ils se terrent et ne reparaissent que lorsque le risque est passé. Ils rapportent tout à eux et tiennent avant tout à sortir d'affaire indemnes. Lorsqu'on les interroge et qu'ils répondent avec sincérité, on s'aperçoit qu'ils ont mené une existence quasi exempte de soucis. Leur seule préoccupation a été de se tenir à l'écart des bagarres et de protéger leur précieuse personne. Lorsqu'on demandait à Sieyès ce qu'il avait fait pendant la Révolution, il répondait : « J'ai vécu. » Vivre en échappant aux dangers, voire même simplement aux ennuis présents, voilà le principal objectif d'un grand nombre.

En découvrant les secrets de la médiocre existence quotidienne des inconnus, on pénètre quelquefois mieux dans l'histoire profonde de la Société qu'en en approfondissant les grandes convulsions.

Un hasard a fait tomber entre nos mains une abondante correspondance écrite par un bourgeois de Paris pendant le siège et pendant la Commune. Témoin d'événements d'une gravité exceptionnelle, il a conti-

nué très paisiblement son existence avec un égoïsme qui dépasse l'imagination. Les événements extérieurs ne l'intéressaient que dans la mesure où ils pouvaient troubler ses habitudes et modifier le menu de ses repas. Il nous a paru curieux de l'analyser pour montrer un aspect peu connu de l'Année terrible.

Gustave des E..., né en 1822, était célibataire et demeurait rue Auber. Agé de quarante-huit ans au début du siège, il était officiellement inscrit au barreau de Paris, mais il semble qu'il n'ait jamais exercé effectivement sa profession. Il jouissait d'une confortable fortune, avait une servante bonne cuisinière, aimait flâner et terminait toutes ses journées au *Cercle des Arts*, dont il était un membre assidu. Le Cercle des Arts se tenait dans un immeuble situé au coin du boulevard des Italiens et de la rue de Choiseul. Les salons étaient confortables. Dans le monde, on riait un peu de l'idée d'avoir mis le cercle sous la protection des arts. On l'appelait en manière de plaisanterie le *Cercle des Épiciers*, non pas dans une intention injurieuses, mais dans le sens classique qui opposait alors la bourgeoisie aux artistes. Les membres du Cercle des Arts étaient surtout des gens de bourse, des magistrats, des avocats, des rentiers, tous amis du calme et des bonnes manières.

Gustave des E... avait deux frères. L'un, Charles, était avoué à Paris, l'autre, Léon, juge du tribunal d'Autun. Ni Gustave, ni Charles, ne quitteront Paris pendant le siège et Gustave écrivit très régulièrement à son frère Léon. Dès le siège terminé, Charles quitta Paris et partit se reposer dans une propriété qu'il avait dans la Nièvre. Malgré les difficultés de transmission, presque toutes les lettres arrivèrent à destination. Elles sont numérotées et il n'en manque que cinq ou six.

I

Le Siège.

Les dix premières missives sont écrites sur des petits cartons épais et envoyées par ballon libre. La correspondance proprement dite commence le 25 septembre 1870. L'auteur était très optimiste.

A la vérité, l'optimisme des Parisiens était grand. La guerre avait commencé dans l'enthousiasme et même au lendemain de Sedan, alors que pourtant tout était compromis, la population de la capitale n'avait pas cru à la possibilité d'un investissement et d'un siège. Il ne paraissait pas croyable qu'une ville de la taille de Paris pût être encerclée par l'armée prussienne déjà suffisamment occupée à Metz et à Strasbourg.

Pourtant l'investissement s'était fait.

Paris avait pour défenseur une armée très composite. C'étaient des gardes nationaux pleins de bonne volonté, mais pas très belliqueux, des mobiles à peine habitués à tenir une arme et un corps de dix mille

hommes que le général Vinoy avait pu ramener de Mézières et qui s'était grossi en route d'un nombre à peu près égal de fuyards de Sedan. Le cercle des armées ennemies se refermait. Dès le début, on avait perdu le plateau de Châtillon. Les 17 et 18 septembre, on avait pris quelques avantages à Clamart et à Villejuif, mais le combat d'abord heureux s'était terminé en panique. Quelques jours plus tard on parla d'armistice. En effet, on apprit que le 19 septembre Jules Favre avait sollicité une entrevue avec Bismarck et l'avait rencontré entre Meaux et Ferrière dans le château de La Haute-Maison appartenant au comte de Rillac. Hélas, les conditions imposées par le chancelier étaient telles qu'il avait fallu rompre les négociations. L'*Officiel* du 21 publia le rapport de Jules Favre aux membres du Gouvernement de la défense nationale. L'investissement était presque complet.

Gustave des E... écrivit à son frère le 25 que tout allait bien.

Le 2 octobre, on apprit la chute de Toul et de Strasbourg. A Paris, deux millions d'hommes étaient bloqués, on rationnait les habitants à cent grammes de viande par jour et l'on commençait à manger du cheval. On parlait de perquisition chez les particuliers pour réquisitionner leurs provisions et en assurer la répartition.

Ce même jour Gustave écrivit : « Je ne souffre pas du tout dans ma santé et je suis satisfait de mon moral. »

Le 7 octobre on se battit à Cachan, le 8 à Bondy, le 12 vers le plateau d'Avron et le 13 à Bagneux. Gustave des E... semble ne pas s'en être soucié. Il écrit : « Le moral est bon. Je crois que je m'habitue à cette singulière position qui peut durer longtemps. » Il invitait souvent à dîner son frère Charles et sa femme : « Je leur ai offert samedi un dîner de cheval, ma bonne fait très bien le service. »

A partir du 19, les petits cartons furent remplacés par des lettres beaucoup plus longues envoyées par ballon monté. L'investissement était maintenant complet :

Je m'habitue parfaitement à une situation à laquelle il faut se résigner. Nous ne pouvons rien qu'attendre la fin de tout cela sans même pouvoir prévoir comment ça tournera. D'après tout ce que tu sais de ma manière de voir, tu dois comprendre que je n'ai pas grand espoir de voir les choses tourner favorablement. Mais je ne me préoccupe pas de l'avenir et je m'en trouve bien. La vie que je mène n'est pas du tout désagréable, écartant le plus que je peux de ma pensée tout ce qu'il y a de misère de tous côtés.

Je trouve beaucoup de distraction. Puis, je suis si tranquille chez moi, si confortablement pour le matériel et pour le personnel ! Ma bonne a assez bon esprit...

... Ayant de l'argent et peu de besoins, avec un peu de prévoyance, je ne souffrirai pas de ce qu'on appelle les privations de l'état de siège... Je me suis mis tout de suite à manger du cheval qui est une excellente

chose quand c'est bien arrangé et je donne de vrais festins. Si le siège et l'investissement doivent durer encore longtemps, il est possible que ça devienne plus difficile de s'organiser. Mais sois sûr que je serai le dernier à souffrir.

De fait, il s'était parfaitement organisé car la même lettre fournit son emploi du temps. Chaque jour, après déjeuner, il sortait, généralement en fiacre, pour « voir un peu car il y a beaucoup de choses à voir ». Il évitait avec soin la rencontre des « pleurnicheurs, ou des gens effrayés ou de ceux qui ont des opinions trop cassantes ». Pour cela, il rendait peu de visites et allait régulièrement faire sa partie au cercle. Du côté de l'ordre public, il était tranquille, la police lui paraissait vigilante et forte. Il observait :

Ceux qui ont filé ne sont pas tous bien traités par ceux d'ici qui voudraient que tout le monde soit là pour partager le même sort. Je craignais que l'absence de tant de gens riches ne se fît sentir comme élément d'ordre absent dans la garde nationale. Mais les boutiquiers et tous les petits bourgeois sont là très serrés, s'entendant très bien et on ne peut être mieux organisé pour l'ordre. Ce qu'il y a de terrible, c'est la misère qui est grande et qui ne peut manquer d'augmenter, mais il ne faut pas trop penser à ça.

Le 25 octobre, il se plaignait un peu de l'absence de nouvelles :

Nous ne savons que peu de choses de ce qui se passe en province en dehors de ce qu'il y a dans le Journal officiel *que tout le monde consulte chaque matin. On lit aussi les* Débats *dont la rédaction est soignée. Il est le plus complet dans les renseignements que l'on peut avoir avec plus ou moins de sûreté. Je parle bien entendu des bourgeois comme moi, qui sont plus ou moins éclairés. Le* Figaro *et le* Gaulois *sont toujours des journaux à nouvelles, recherchant l'effet et les blagues, ce qui fait acheter et lire ces feuilles.*

Il observait que l'investissement avait commencé depuis cinq semaines et demie et que le vrai siège était à peine commencé :

... Cette position peut durer longtemps. Pour moi je ne m'en plains pas. Je suis déjà habitué et j'attends patiemment ce qui arrivera. La vie n'est pas joyeuse ici, mais assez tranquille pour ceux qui n'ont pas de préoccupation assez sérieuse, et c'est justement mon affaire. J'ai suffisamment de distractions et j'ai pris soin de ne voir que les gens assez libres d'esprit et qui me plaisent.

Une question avait inquiété notre bourgeois, celle de savoir ce que serait l'attitude de sa servante. Au début, le changement d'habitudes l'avait rendue un peu nerveuse et répondeuse :

Elle était dans sa routine et ne voulait pas se rendre compte des changements et surtout des possibilités de l'avenir.

Et il ajoutait :

Je te dirai que nous avons maintenant le bon bout avec les domestiques. Il n'y a qu'à dire : « Vous savez, vous n'avez qu'à chercher une place si vous n'êtes pas contente. » Il n'y a pas un bourgeois qui ne soit en état de dire ça à tout son monde.

Au dehors, les affaires allaient mal. L'armée livrait la première bataille du Bourget qui fut l'un des épisodes les plus dramatiques du siège. Pendant trois jours, trois mille Français se firent massacrer sous le bombardement continu de quarante bouches à feu sans qu'on leur envoyât de renforts. Le jour de cette cruelle défaite, 28 octobre 1870, Gustave des E... écrivit au cercle assis derrière une fenêtre donnant sur le boulevard. Il observait qu'il y avait assez de flâneurs mais peu de toilettes brillantes. Au cercle, la plupart des vrais habitués étaient partis avant l'investissement. Ils étaient remplacés par des membres que précédemment on voyait peu :

... Une grande partie des membres du cercle vient en uniforme, presque toujours du reste de la garde nationale, car il y a peu de gens chez nous ayant une position militaire ou marine. Ce sont surtout ceux qui ont un galon quelconque — or ou argent — qui viennent se faire voir au cercle, sous prétexte qu'ils sont de service ou ont été de service le matin ou le soir.

Ce n'est pas seulement dans les classes inférieures qu'on aime avoir un képi, une bande rouge au pantalon et une vareuse de garde nationale. C'est encore dans les bourgeois qui se mettent aussi en vareuse ou en capote courte. Du reste c'est un costume commode et pas trop cher.

Les vieux même se mettent comme cela. On a inventé pour eux un corps spécial, qu'on appelle corps civique de sûreté, *qui monte la garde dans le quartier mais sans armes, avec un brassard.*

Le rationnement était un objet de préoccupation. On avait d'abord délivré la viande aux bouchers en leur recommandant de la partager aussi équitablement que possible entre leurs pratiques. Mais ce procédé avait donné lieu à des abus. On avait alors créé des cartes de viandes pour le bœuf et le mouton. Successivement, les rations étaient descendues de cent vingt-cinq grammes à soixante-quinze, puis à cinquante grammes. La viande de cheval était restée dans le commerce libre. Comme Gustave des E... avait une bonne cuisinière qui savait l'art des sauces, il ne consommait plus que de la viande de cheval.

A la suite de l'affaire du Bourget, Paris avait été plein de tumulte. Trochu avait publié un communiqué embarrassé. Le général Bellemare, qui était pourtant un des seuls à avoir refusé de signer la capitulation de Sedan, était accusé d'avoir manqué de la plus élémentaire vigilance en n'envoyant aucun renfort aux combattants. Pour augmenter le trouble, de graves nouvelles circulaient. Le 27 octobre, un entrefilet paru dans le journal *Combat* de Félix Pyat signala que Bazaine aurait engagé des

pourparlers pour la reddition de Metz. La nouvelle fut officiellement démentie et la foule indignée brûla *Combat* sur les boulevards. Le 30, la capitulation fut hélas confirmée, et Paris manifesta un regain de fureur. Le maire du VIe fit apposer une affiche pour demander de lever en deux bans toute la population mâle de Paris.

A la vérité, les Parisiens étaient tiraillés entre des sentiments divers. Le 30 octobre, on avait appris que Thiers avait pu franchir les lignes et était arrivé à Paris où il demeurait au ministère des Affaires étrangères. La Russie, l'Autriche, l'Angleterre et l'Italie étaient, disait-on, intervenues pour proposer un armistice permettant de ravitailler la ville et d'élire une assemblée. Pendant qu'en effet Thiers engageait des négociations avec Bismarck à Versailles, la foule, irritée à l'idée de ce qu'elle appelait « l'armistice de la capitulation », envahit l'hôtel de ville le 31 et garda le Gouvernement prisonnier pendant quelques heures. Ce coup de force nuisit grandement aux pourparlers. Cependant, l'ordre fut rétabli. Le 3 novembre on vota et une écrasante majorité consolida le Gouvernement de la Défense nationale par 557 996 voix contre 62 638. L'espoir en une solution pacifique renaquit.

Le 4 novembre, Gustave des E... écrivit :

Ç'a été une grande joie ici parmi ceux qui raisonnent quand, il y a huit jours, nous avons su que Thiers arrivait avec des propositions et des projets précis. C'était une lueur d'espoir pour ceux qui réfléchissent. Pour le gros public, la reddition de Bazaine a accusé nettement l'impossibilité de la lutte et la nécessité de mettre fin à toutes les misères et à toute sortie ici et ailleurs. C'est ce que j'ai vu avec satisfaction parfaitement accepté par l'opinion, qu'on a bercée de tant d'illusions et qui avait donné là-dedans.

Le Gouvernement a parfaitement la force de faire accepter par le peuple l'armistice et ce qui s'ensuivra. D'après mon espoir, il n'y aura même plus d'émeute. Les éléments d'ordre sont nombreux et bien organisés...

... Ma vie à moi n'est pas du tout désagréable. Je me suis très bien arrangé. Je m'habitue à tout ce qu'il y a de fâcheux, même au spectacle de tant de misères. Ma bonne a très bon esprit.

Le 6 novembre, une affiche officielle fit connaître les prétentions inacceptables de la Prusse et la rupture des négociations. Le 8, notre bourgeois écrivit :

... Malgré ma déconvenue sur l'espérance de voir se terminer la guerre d'abord provisoirement, puis définitivement et qui m'a agacé pendant un jour au moins, je suis retombé dans ma résignation et ma tranquillité habituelles.

Et il en profita pour inviter son frère l'avoué avec lequel il partagea « un bon dîner et pas du tout un dîner de siège, car avec de l'argent on

peut bien manger ». Cependant, le refus d'armistice avait provoqué une recrudescence de patriotisme. On avait organisé la garde nationale qui fut placée sous le commandement du général Clément Thomas exilé par l'Empire, réfugié à Maestricht et qui était revenu dès la proclamation de la République. La raidissement des patriotes n'impressionna pas beaucoup Gustave des E... Le 12 novembre, il nota :

Tout le monde ici sent que nous approchons de la fin... Oui, tout le monde ici sent que c'en est bien fini et, sans doute très prochainement, nous saurons notre sort. Même dans le peuple si ignorant et parmi des personnes plus nombreuses que je ne croyais qui s'illusionnaient à un point qui m'étonne sur les ressources de Paris, sur la province, etc., maintenant c'est une opinion générale qu'il n'y a plus d'espoir.

Après avoir expliqué que les nouvelles de province étaient explicites depuis la reddition de Metz, il constatait :

... puis sont venus les événements intérieurs qui ont fait voir ce qu'étaient les forcenés des faubourgs. Les honnêtes gens ont montré de l'énergie et surtout se sont comptés. Les grands bourgeois et les petits bourgeois paraissent très unis et l'on s'est assez bien organisé, surtout dans nos quartiers du centre où il n'y a aucun danger de désordre. Il y a au contraire une tendance très prononcée à la réaction.

Il estimait qu'il y avait d'autant plus de raisons d'en finir que la saison était rigoureuse et la garde nationale peu encline à subir des intempéries. Sans doute les mobiles pourraient se montrer plus robustes, mais ils ne paraissaient pas assez instruits et ne montraient pas beaucoup d'ardeur. De plus, la nourriture devenait trop rationnée pour ceux qui n'avaient pas de grandes ressources :

Je ne crains pas beaucoup le désordre que tant de gens appréhendent... Je suis bien tranquille chez moi, en bon état de santé et avec bon esprit. A voir nos réunions soit à dîner, le soir au cercle, soit dans les promenades, on ne se douterait pas de la terrible position où se trouve le pays.

Dans la ville, on commençait cependant à manquer de tout. On avait ouvert des boucheries canines et félines. Le 16 novembre, Gustave écrivit :

Nous sommes à bout de ressources : la paix s'accentue, les femmes la crient, la population dans son ilotisme paraît hébétée... La pomme de terre vaut 6 francs le boisseau, l'âne 6 francs la livre, le chat 5 francs, la poule 15 francs, l'œuf 1 franc et l'huile 6 francs. Plus de charbon de terre, plus de charbon de bois. Le bœuf commence à disparaître, le cheval devient un luxe.

Au dehors les événements se précipitaient. Le 25 novembre, on appre-

nait la chute de Thionville et le 12 décembre, celle de Phalsbourg. Pour calmer les esprits, on afficha ce jour-là à Paris que le pain ne serait pas rationné parce qu'on était « fort éloigné du terme où les approvisionnements seraient insuffisants ». C'était un mensonge car, s'il était vrai que le pain demeurerait de vente libre, il allait devenir une pâte agglutinée où la paille entrerait pour son propre poids. La fin de l'année fut sinistre. Le 21 décembre, on livra inutilement la seconde bataille du Bourget. L'hiver était rigoureux : la neige persistait. Chanzy était embourbé du côté du Mans. Dans le Nord, Faidherbe maintenait difficilement ses troupes. Amiens et La Fère étaient pris. Dans l'Est, Bourbaki commençait la marche qui devait le conduire en Suisse. Le bombardement de Paris avait commencé. Le 1er janvier, notre bourgeois écrivit à son frère en lui souhaitant la bonne année.

Ici à Paris, ceux qui, comme moi, n'ont rien à faire et pas trop de sujets de préoccupations et qui n'ont, en un mot, qu'à penser à eux ne sont pas trop malheureux, au moins matériellement.

Le 5 janvier, les premiers obus prussiens tombèrent dans la ville même, du côté du quartier Saint-Jacques. L'opinion exigea qu'on réagît. Trochu, qui se rendait compte de la gravité de la situation, hésitait à faire tuer du monde pour rien. On lui força la main en réclamant à grands cris la trouée. Le 18 janvier au soir, Paris fut sur le qui-vive. On entendit battre le tambour et sonner le clairon pour rassembler les troupes. Le 19, la sortie se fit sans ordre. On se battit à Montretout, dans le parc de Buzenval. On tenta de marcher sur Versailles, mais on ne put dépasser Garches et Vaucresson. Bien que la garde nationale fît des prodiges, il fallut, le soir, abandonner les positions conquises. On approchait de la fin. Le surlendemain, Gustave des E... fit le point :

Jamais je ne me suis si bien porté, ce que j'attribue à mon régime. Je mange très modérément et je me couche de très bonne heure. Puis, j'ai la vie la plus régulière qui soit possible. Je n'ai rien à faire dans tout ce qui se passe, partant, aucune fatigue ni aucune responsabilité, ni à m'occuper de personne autre que moi. Tu penses que je ne souffre aucunement des privations que l'état de choses amène. Ma bonne est tout à fait à son affaire. Elle sait très bien s'arranger et j'ai le service et l'intérieur le plus confortable qui se puisse imaginer.

Tu ne saurais croire que je donne de très bons dîners : deux ou trois fois par semaine. Ça me coûte cher par exemple. Un gigot coûte 70 francs, mais on ne donne qu'un plat. Depuis trois mois, je n'ai pas eu une seule fois un morceau de viande sans avoir quelqu'un à dîner.

Ce même jour, l'émeute grondait. Le lendemain on forçait les portes de Mazas pour libérer Flourens. Les vivres manquaient. Le 28 janvier, on signait l'armistice. Le siège avait duré quatre mois et douze jours,

le bombardement s'était prolongé pendant un mois. On pourrait presque se demander si, dans son appartement de la rue Auber, Gustave des E... s'en était aperçu.

II

La Commune.

Après la capitulation de Paris, le Gouvernement avait, dans le plus bref délai, fait procéder aux élections afin d'être investi de pouvoirs suffisants permettant de traiter avec l'ennemi. Le 8 février, les députés furent élus et aussitôt les négociations en vue du traité de paix furent engagées. Thiers se rendait régulièrement à Versailles pour conférer avec les plénipotentiaires prussiens. A Paris, le bruit d'une occupation possible se répandit. On s'émut à l'idée qu'on allait désarmer la ville. Les partisans de la guerre à outrance, servant de prétexte à d'autres qui voulaient profiter des circonstances pour amener un bouleversement social, s'émurent. Le 18 mars, le Gouvernement ayant ordonné le transfert des batteries d'artillerie parquées à Montmartre, la foule s'y opposa. En quelques heures l'émeute grandit et la défection de la garde nationale la transforma en insurrection : les généraux Clément Thomas et Lecomte furent assassinés.

La capitale se trouva alors dans une étrange situation. Elle restait toujours investie par les troupes ennemies. Le Gouvernement français régulier et l'armée restée fidèle étaient à Versailles. Paris en révolte s'était isolé du reste de la France. Le 26 mars on y procéda à des élections municipales et l'on créa un Gouvernement provisoire. La circulation entre Paris et le dehors était devenue très difficile sinon dangereuse, car outre qu'il fallait l'autorisation des Prussiens pour traverser les lignes, un décret du 5 avril prescrivait que toute personne prévenue de complicité avec le gouvernement de Versailles serait immédiatement décrétée d'accusation et incarcérée.

A l'intérieur de la ville en insurrection, la vie devint dure. Un décret ordonna la mobilisation de tous les citoyens de dix-sept à trente-cinq ans, non mariés, et le 16 avril l'archevêque de Paris était mis en état d'arrestation comme otage en contrepartie de l'arrestation de Blanqui par les Versaillais. La poste entre Paris et la province était suspendue.

Gustave des E..., qui avait supporté le siège avec beaucoup de sérénité, n'avait rien changé à ses habitudes. Aussitôt après l'armistice, son frère Charles, l'avoué, était parti avec sa femme se reposer dans la Nièvre, où il avait une propriété. Lui, continuait à se rendre chaque jour au Cercle des Arts et à mener une existence paisible. Son frère avait en partant laissé à Paris son valet de chambre et sa cuisinière dans son appartement de la rue Montmartre. Gustave utilisa l'homme, qui s'appelait Pierre, pour un service assez particulier. Il avait trouvé

une filière, qu'il ne révèle d'ailleurs pas, pour faire sortir ses lettres Il fallait pour cela se rendre à Saint-Denis par le chemin de fer du Nord. C'est là que les Allemands avaient placé le seul passage autorisé. A Saint-Denis, quelqu'un qu'il ne désigne pas se chargeait de poster les plis en zone libre.

Le 27 avril 1871, il écrivit sa première lettre à son frère. Il se plaignait surtout du manque de nouvelles :

*Ici, nous n'avons que l'*Officiel *qui soit très curieux, seulement menteur comme il n'y en eut jamais. Les journaux partisans de la Commune sont bêtes et menteurs. Le peu d'autres qu'on n'a pas supprimés n'osent pas dire grand-chose.*

Je n'ai donc qu'à vous donner mon impression qui est satisfaisante pour le résultat final : il n'y a plus aucun doute là-dessus. Seulement il y a des détails fâcheux : la durée et des malheurs.

Le solide optimisme qui l'avait si bien soutenu pendant le siège ne l'avait pas quitté. Le 29 avril, il écrivit :

Il n'y a pas de danger à Paris et si l'on sait se maîtriser, il n'y a pas lieu de s'impressionner de tout ce que l'on voit et qu'on entend, plus qu'il y a six mois. Ce n'est pas beau. Oh ! non. Mais j'en suis à trouver cela intéressant parce qu'il n'y a aucune inquiétude à avoir sur la fin.

Ma santé est bonne et je suis dans une position très confortable et non exposée.

Dès le début de mai, des bruits de négociations avaient filtré. Quelques-uns prétendaient, ce qui était d'ailleurs inexact, que le Gouvernement de la Commune envisageait de transiger avec celui de Versailles. Gustave des E... flânait. Une de ses distractions était de visiter les appartements à louer. Il y en avait une quantité. Beaucoup de Parisiens avaient quitté Paris avant le siège, puis avant la Commune, et les malheureux propriétaires étaient désolés de voir leurs immeubles abandonnés et d'être privés des loyers qui constituaient leurs principales ressources.

L'une de mes distractions est de voir des appartements. J'ai déjà exploré tous mes alentours. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de citoyens qui s'occupent de ça. Aussi, la première impression du concierge à qui je m'adresse, c'est la stupéfaction. Je crois qu'il me regarde comme un toqué. Puis, après s'être assuré que j'ai ma raison puis que je ne blague pas, ledit concierge devient d'une amabilité officieuse : « Il faut que monsieur voie tout ou se rende compte de tout. » Puis vient la question du prix : « Oh ! on fera une diminution à monsieur. Le propriétaire s'entendra avec monsieur. » Les portières sont charmantes et affectueuses.

Puis venaient les questions matérielles :

Il y a des gens qui font quelques provisions. Mais c'est le petit nombre, je crois. Presque tous ceux que je vois sont comme moi très peu impressionnés par la crainte de manquer de mangeaille pourvu qu'on ait de l'argent.

J'ai beaucoup flâné depuis une dizaine de jours. On a facilement des voitures. J'ai vu assez bien un bombardement de jour et un bombardement de nuit avec accompagnement de mitraillades et des fusillades et des incendies qui, dimanche soir, avaient un grand cachet d'horreur. Mais tout cela est loin et très spécialisé, parce que les batteries versaillaises ne tirent absolument que sur les remparts et les batteries et qu'elles ménagent le plus possible la ville. Ça fait pas mal de victimes ici, mais surtout ce qui fait mourir, c'est l'insoin et les ambulances et les hôpitaux qui sont dans un état affreux...

Dans nos quartiers, nous n'avons rien à craindre, pas même des inconvénients puisque maintenant, avec cette absence de tant de gens, il y a plutôt une trop grande tranquillité.

Les désordres sont à des endroits spéciaux, éloignés, et nous n'avons que le vacarme des canons à quoi il faut s'habituer. Moi, je me fais à tout ça et je flâne beaucoup, car le spectacle de ce qu'on voit et entend n'est pas beau, mais très curieux. D'ailleurs, je n'ai rien changé à mes habitudes que me coucher souvent tard parce que je fais le piquet avec un voisin.

Le même jour, il écrivit une seconde lettre.

La chasse aux réfractaires, événement qui n'a pas autant d'importance dans nos quartiers aristos et déserts, occupe beaucoup.

Pour passer le temps, il avait assisté à des défilés :

Les promenades de militaires et de députations et de gardes nationaux et les convois, etc., et surtout la grande manifestation des francs-maçons que j'ai vue deux fois. Pierre dit que c'est la poison des poisons.

En face de ses fenêtres se dressait l'hôtel de la famille Schneider, propriétaire du Creusot. Les maîtres étaient partis et les domestiques s'en donnaient à cœur joie :

C'est bien, en ce moment, l'asile du bonheur. Les domestiques se sont procuré, il y a plus de quinze jours, une vingtaine de militaires convalescents et bien peu malades, car je les vois tous les jours dans la cour. Il y a deux gardes nationaux seulement. Et tout ce monde-là, qui quitte peu l'hôtel et la grande cour, a l'air heureux. Certainement, ils le sont plus que leurs maîtres à Londres, à Brighton ou au Creusot. On joue toute la journée, on cause, on se promène. Il y a des enfants et des chiens. Dortoir au rez-de-chaussée, cuisine bien tenue. Et beaucoup

d'ordre dans tout ça. Je me suis laissé dire que cette maison-là coûtait à peu près 500 francs par jour à M. Schneider depuis le commencement du siège.

De sa fenêtre, il surveillait encore autre chose :

En face de moi, la cocotte qui avait donné l'hospitalité à un gros fonctionnaire — dont la femme et les quatre enfants étaient absents pendant le premier siège — s'est décidée, il y a quinze jours, à aller à Versailles.

Ainsi continuait la vie tranquille de Gustave. Le ravitaillement était satisfaisant. Le 4 mai, pour son déjeuner, Gustave des E... dégusta une belle sole frite, une vinaigrette de bouilli et mouton mêlés, des asperges et un dessert. Le domestique Pierre, qui avait porté le courrier à Saint-Denis, était toutefois revenu un peu effrayé et peu disposé à y retourner. Après avoir été très bousculé dans le chemin de fer, il s'était attardé à regarder les Prussiens faire l'exercice et comme il s'était approché un peu trop, l'officier lui avait dit en bon français : « Je vais vous faire arrêter. » Son maître, pendant ce temps, ne s'exposait pas :

Je vais dans des endroits un peu élevés voir avec des télescopes et je ne vois jamais rien.

Les lendemain et surlendemain, Pierre renâcla pour se rendre à Saint-Denis. En vain, son patron, qui ne songeait pas à faire le voyage lui-même, insista :

Il va au mois de Marie, j'espère que ça lui fera du bien. J'ai bien soin de lui dire que notre position s'améliore de jour en jour comme c'est mon avis du reste, mais je crois que je n'ai pas beaucoup d'influence sur lui et il pense que je lui dis ça sans conviction.

Lui-même ne doutait pas que les choses finiraient bien, mais il trouvait le temps long. Toutefois, il demeurait philosophe :

Quand on réussit à ne pas se laisser impressionner, ce qui dépend, je le reconnais, de certaines circonstances de position et d'entourage, on n'est pas plus malheureux qu'ailleurs et qu'en autre temps. Ainsi, pour moi qui n'ai rien changé à mes habitudes et qui suis si bien installé, je ne suis pas à plaindre et certainement très peu exposé. Je n'ai pas de correspondance personnelle avec Versailles. Il est inutile de s'exposer à être inquiété comme l'ont été quelques personnes pour cela. C'est pourquoi j'ai jugé inutile de donner à personne l'adresse de Saint-Denis.

A Saint-Denis, Pierre ne voulait plus s'y rendre. Il donnait pour prétexte que le voyage était coûteux et par ailleurs dangereux, car il y avait eu quelques jours auparavant un déraillement. Dans le quartier, les choses se gâtaient un peu.

Le IIe arrondissement est depuis quelque temps en proie à quatre com-

muneux qui accumulent décrets et mesures plus violentes les unes que les autres. Dans notre arrondissement, nous avions un M. Dumesnil qui, dit-on, a été deux ans en prison, mais qui était bien l'homme le plus commode par ces temps-ci. Il ne faisait rien du tout et, je crois, n'aurait embêté personne. Vlan, on l'a révoqué hier et on nous donne deux communeux qui, je crois, vont faire comme les autres. Ça sera drôle si, comme chez Meline, on affiche à la porte tous les noms, qualités, etc... et si chacun doit avoir sur soi sa carte d'identité. Et les églises en club et les écoles, il n'y a plus que des institutions laïques, et les revues, et les costumes et la garde nationale. Moi, je ne suis pas fâché de voir ça. Il y a joliment de quoi occuper son temps de flâneur, si l'on peut ne pas trop penser à tous les malheurs qu'il y a.

Peu à peu, le quartier s'était vidé de ses habitants.

Dans la rue Auber, il n'y a plus personne, mais totalement personne. Si jamais les Prussiens viennent, je suis bien sûr d'être tranquille chez moi. Il y aura trop de place, trop de meubles et de pendules pour eux pour qu'ils me demandent rien... Ceux qui restent, comme moi je ferai, ne sont pas inquiets. Ce sont, en général, des gens qui se trouvent dans une position suffisamment à l'abri. Le tout sera de ne pas se trouver dans les bagarres.

Le Gouvernement provisoire avait déjà ordonné quelques destructions.

J'ai chez moi une fenêtre en haut d'où on voit un petit bout de la statue qui est au faîte de la colonne Vendôme. Je vais être sans doute privé de ce point de vue, car on travaille à la destruction, et même dès aujourd'hui, à la démolition de l'hôtel de M. Thiers.

A plusieurs reprises, il s'était rendu pendant les jours précédents du côté d'Auteuil et de Passy, mais il cessa de se promener par là, estimant qu'il y avait du danger. De plus en plus, ceux qui pouvaient quitter Paris partaient.

Les gares sont encombrées comme l'été au chemin de fer de l'Ouest. Toutes les cocottes sont parties. Elles pullulent à Versailles et autres lieux et à Saint-Germain qui, en ce moment, est l'endroit le plus brillant et le plus de délices qu'il y ait.

Il jugeait avec sévérité les maîtres de la ville.

C'est l'Internationale qui préside à nos destinées, maintenant comme toujours du reste, ayant trouvé moyen d'être maîtresse de la garde nationale par les délégués et le comité... Tout le reste, ce sont les aventuriers, les ambitieux, les gens déclassés qui se mettent en avant pour les marchés, l'hôtel de ville, la place Vendôme et toutes les places possibles. Parmi eux se trouvent les hommes d'action, les hommes utiles et en dessous une foule de niais et de nécessiteux.

Le samedi 13 mai, tout le quartier fut cerné à l'improviste par le 159e bataillon. On cherchait les réfractaires et l'on ramassait tous les hommes de moins de quarante ans. Gustave des E..., qui se rendit nonobstant à son cercle, fut un peu humilié qu'on ne lui ait même pas demandé ses papiers. Afin d'éviter une visite domiciliaire, il avait, comme beaucoup, arboré un drapeau américain à sa fenêtre : « Il y a des rues où il y en a à toutes les maisons. »

On arrête les omnibus et l'on fait descendre les jeunes. On sépare un monsieur d'une dame et on emmène le monsieur en faisant rebrousser la dame. Il y a des hommes qui se teignent les favoris et les cheveux.

Pour le reste, la vie matérielle était supportable.

Pour la nourriture, ceux qui ont de l'argent et qui ne sont pas nombreux, ça n'a aucune difficulté. Il n'y a personne à Paris ayant de l'argent et alors, tout ce qui entre et qui est chez les marchands ne se vend pas. Il entre pas mal de choses, le blocus n'étant pas complet, et alors on a les denrées pas beaucoup plus chères. La viande par exemple : 50 sous le veau, 1 à 2 francs le mouton et le bœuf et le porc aussi. Ça ne peut monter, car il n'y a pas d'acheteur.

Le 14 mai, Gustave des E... n'eut pas à se déranger pour assister à un plaisant spectacle :

A neuf heures, pendant que je me rasais, je vois un piquet de gardes nationaux entrer dans la rue avec un chien jaune. Ils s'arrêtent devant l'hôtel Schneider. Derrière suivait une voiture d'où descendent trois ouvriers porteurs de pelles et de pioches.

Arrivent ensuite huit personnes à peu près. Un tout jeune, beaucoup de cheveux, mais vilaine figure, avec écharpe rouge à franges d'or. C'est le délégué de la Commune. On place une sentinelle. On entre dans l'hôtel.

De sa fenêtre, il vit le maître d'hôtel faisant visiter. A onze heures et demie, une trentaine de gardes nationaux arrivèrent. Le jeune homme à l'écharpe les installa après qu'ils eurent formé les faisceaux dans la cour et, l'hôtel étant complètement occupé, le délégué partit :

Il va déjeuner, espérons-le. Gardes nationaux, veillez ! Moi, je m'en vais aussi. J'ai attrapé un coup de soleil et pris mon café froid.

Dans le lointain on entendait la canonnade devenir plus intense. Gustave de E... pensait que les événements allaient se précipiter. Le dimanche 14 mai, les Versaillais avaient rejeté les fédérés dans l'enceinte de Paris. On ne pouvait plus sortir des fortifications. Le 16 mai, on vit flotter un drapeau de soie rouge sur la lyre de l'Apollon qui domine l'Opéra. La colonne Vendôme fut abattue :

Ça n'a pas fait de fracas comme on disait ici. Maintenant, il est plus

prudent de ne pas aller trop loin et surtout dans les quartiers extérieurs comme Montmartre. On a fourré dans la tête de nos braves défenseurs qu'il y avait des espions partout et des traîtres et comme ils ont le droit d'arrêter tout le monde, on peut passer un mauvais quart d'heure.

Mais que c'est drôle, Paris où tout ça se passe. J'avais hier soir le plus succulent caneton et aujourd'hui un délicieux bouilli avec un fameux jambon aux épinards. Je fais faire par ma bonne des provisions pour trois ou quatre jours. Ainsi, j'ai dans ce moment un gigot de chevreuil. Nous avons d'excellents légumes et tout cela pas trop cher. Le beurre est très bon à 4 francs.

Seuls les domestiques lui donnaient du souci. Pierre ayant appris qu'on avait fouillé les voyageurs dans le train de Saint-Denis, avait définitivement déclaré qu'il n'irait plus :

Maintenant, ce n'est plus de la mauvaise volonté chez lui, c'est de la frayeur et raide. Aussi je ne l'ai ni blagué, ni bousculé. Je ne voudrais pas contribuer à augmenter le désordre dans ses idées. Je l'ai bien encouragé et remercié et engagé à rester bien tranquille chez lui. Je ne crois pas que ma bonne perde la tramontane comme lui. Je n'ai pas d'inquiétude à cet égard, c'est plutôt le contraire. Ne s'est-elle pas avisée d'aller voir tomber la colonne ? Elle l'a vue de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Elle me l'a avoué naïvement. Je lui ai fait une grosse semonce et dit qu'elle méritait d'être battue pour ça.

Le samedi 20 mai, Gustave des E... flâna. Il vit des ouvriers prendre leurs dispositions pour commencer la démolition de la Chapelle expiatoire et se divertit à Notre-Dame-des-Victoires en constatant que la Vierge avait été habillée en cantinière.

Après avoir vu et entendu tout plein de belles choses, je rentre dans mon petit chez moi et je m'occupe de mon dîner. Hier, c'était un maquereau premier choix, un filet de chevreuil et des petits oignons blancs à la crème. Là-dessus comme assaisonnement une forte canonnade. Ça m'empêchait presque d'entendre le ronron de mon petit chat blanc. Ça lui est bien égal, le décret des otages et le pillage des églises.

Le même jour, il écrivait encore :

Nous approchons de la fin. Peut-être ce soir, comme c'est l'impression générale depuis deux jours. Je verrai bien demain et ça ne m'empêchera pas de m'endormir ce soir tranquillement... La croyance que ça va finir me fait considérer tranquillement cette éventualité. D'abord je crois bien que je ne suis pas exposé, moi, et je pense à tous ceux que je connais et qui ne se mêleront de rien. Aussitôt qu'il y aura bataille dans Paris, je ne sortirai plus de chez moi. J'ai de quoi manger pour quelques jours. Ce soir, j'avais un amour de filet à 55 sous.

Notre bourgeois voyait assez juste dans ses prévisions. En effet, le lendemain 21 mai, qui était un dimanche, la décision intervint. Au vrai, les Parisiens ne se doutaient pas de grand chose. Dans l'après-midi, on donnait aux Tuileries un concert au profit des veuves et des orphelins de la Commune. Il y avait foule. Vers quatre heures et demie, un lieutenant-colonel d'état-major monta sur l'estrade et harangua l'assemblée : « Citoyens ! M. Thiers avait promis d'entrer hier dans Paris. M. Thiers n'est pas entré. Il n'entrera pas. Je vous convie pour dimanche prochain, ici même, à notre second concert. »

Or, à ce moment même, les Versaillais faisaient leur entrée dans la capitale par le bastion 64. Un piqueur du service municipal nommé Ducatel, voyant cette porte dégarnie, avait fait signe aux avant-postes. Quelques instants plus tard, la porte de Saint-Cloud, prise à revers, donnait accès aux troupes régulières. On ne sut la chose à Paris qu'assez tard. A dix heures du soir, vingt mille hommes avaient déjà pénétré à l'intérieur des fortifications. A onze heures du soir, le ministère de la Guerre, pourtant prévenu, fit apposer cette affiche.

L'observatoire de l'Arc de Triomphe nie l'entrée des Versaillais ; du moins, il n'y voit rien qui y ressemble. Le commandant Renard, de la Section, vient de quitter mon cabinet et affirme qu'il n'y a eu qu'une panique et que la porte d'Auteuil n'a pas été forcée ; que si les Versaillais se sont présentés, ils ont été repoussés. J'ai envoyé chercher onze bataillons de renfort par autant d'officiers d'état-major qui ne doivent les quitter qu'après les avoir conduits au poste qu'ils doivent occuper.

DELESCLUZE.

Le lundi matin, Gustave des E... apprit de sa servante, en se réveillant, que le drapeau tricolore avait remplacé le drapeau rouge sur l'Arc de Triomphe. Tout son quartier était en rumeur. Les Versaillais avançaient par le boulevard Haussmann. Les insurgés occupaient la rue Caumartin, la rue Neuve-des-Mathurins, la rue Godot-de-Mauroy, la rue Tronchet, la rue Scribe et tout le tour de l'Opéra. Rue Auber, il y avait une barricade à la hauteur de la rue des Mathurins mais sans canon. Les Versaillais avaient placé des tirailleurs dans la maison d'angle du boulevard Haussmann, en face du *Printemps* et de la rue Auber. Gustave des E... nota :

Ça a été toute la journée la distraction de nos gardes nationaux de tirer sur cette maison d'où on répondait. Tout cela n'aurait pas grande importance, seulement, pas moyen de sortir rue Auber.

Hors ces escarmouches, il ne se passa rien rue Auber pendant la journée du lundi. Les insurgés en profitèrent pour renforcer leurs retranchements :

Nos gardes nationaux qui, dans le jour, n'avaient pas trop osé travailler à leur barricade de la rue Auber qu'on canardait, ont eu des ouvriers la nuit et ont bien travaillé à ce qu'il paraît, car moi je dormais. Et ce matin, j'ai constaté, en effet, quelque chose de présentable, mais pas chic. Il n'y avait que des tonneaux et des pavés assez bien disposés, mais pas de terre.

Les événements extérieurs n'apportaient que bien peu de modifications au train-train de sa vie.

Après mon déjeuner (une côtelette, du jambon et des pommes de terre), je sommeillais. Patatras. Je vais dans ma cuisine où déjeunaient les domestiques, juste en face d'eux, sur le toit, était tombée une petite bombe que ma bonne a vu éclater et faire sauter trois ou quatre mètres de toiture. Comme ça fumait, j'ai envoyé le domestique qui m'a rapporté un petit morceau : une toute petite bombe restée dans la toiture.

Presque dans le même moment, la barricade de la rue Auber était prise ; Gustave des E... n'en vit rien, car il se garda bien de se tenir dans la partie de l'appartement qui donnait de ce côté. A trois heures, il entendit crier « Vive la Ligne » dans la rue Boudreau :

C'était l'assaut de la barricade. Ça n'a pas duré longtemps. Malheureusement, le lieutenant du 94e a été tué. J'ai vu, rue Boudreau, les gardes nationaux se sauver en jetant leurs armes. Quelques retardataires ne pouvant plus filer par la rue Auber, où l'on canardait, ont enjambé les murs Schneider — on n'ouvrait plus la porte — où ils ont laissé leurs armes, entre autres un caporal. Ils étaient trois que les domestiques Schneider ont recueillis ainsi malgré eux.

Puis tout est resté tranquille quelques minutes. Puis, quelques pétarades. Huit gardes nationaux se sont fait tuer sur la barricade. Je les ai vu le soir... Il n'y avait plus le moindre danger pour nous. Ça faisait un fameux bruit. Il y avait six canons. Nous enhardissant, nous avons ouvert les fenêtres sur la rue Auber et j'ai passé une heure à peu près à regarder ça... A sept heures, tout était fini pour nous.

Le mercredi 24, la bataille se poursuivait beaucoup plus loin sur les boulevards du côté de la rue Montmartre. Une lettre écrite dans la matinée débute ainsi :

J'ai bien dormi. Il n'y a rien dans notre quartier que la vue de ces incendies sur lesquels il est inutile de donner des renseignements très confus... Je vais sortir tout à l'heure sur le boulevard, mais on ne peut aller loin à cause des incendies et parce qu'on prend le monde pour faire la chaîne.

La lettre interrompue fut continuée le soir :

Après avoir bien déjeuné, je suis parti par la rue Caumartin et le boulevard en évitant la rue Royale à cause de la chaîne.

Il se rendit au cercle où il y avait une douzaine de personnes, « chacun racontant ce qu'il avait vu et entendu et même ce qu'il n'avait ni vu, ni entendu ».

Le jeudi 25 mai, quelques obus, tirés des hauteurs de Belleville, tombèrent dans le quartier de l'Opéra, ce qui parut une farce d'assez mauvais goût. A cela se joignit la crainte des pétroleurs.

La crainte du feu est la grande préoccupation du quartier. La garde nationale de l'ordre, brassard tricolore et, pour les zélés, une casquette à liséré blanc comme les gendarmes, a trouvé tout de suite son emploi à établir des postes. Dès le soir, la rue Auber, la rue Boudreau et la rue Caumartin sont gardées comme des remparts. On ne laisse marcher qu'au milieu de la rue. Toute personne qui approche d'un soupirail est questionnée. D'ailleurs, on a passé toute la journée d'hier à fermer les soupiraux de toutes les manières possibles. Il y a des boutiquiers qui accumulent du sable sur le devant.

En somme, la vie paraissait assez belle et on ne manquait pas de distraction. Les nouvelles de province étaient enfin venues. La poste était rétablie, et Gustave des E... avait reçu de son frère une lettre dans laquelle celui-ci se plaignait des malheurs de l'époque. Il lui répondit aussitôt, sur le ton badin, le vendredi 26 :

Si la vie t'était à charge, je te prie de venir un soir rue Auber à onze heures. Je t'enverrai promener rue Caumartin avec une bouteille de pétrole sous le bras. Tu auras bientôt ta petite affaire. Je crois que la nuit on expédie vite les gens. Dans le jour, on les mène je ne sais où.... à moins qu'ils ne soient récalcitrants. Hier, un bonhomme arrêté presque devant ma porte et qui se faisait traîner, n'a pas été plus loin que le Printemps.

Une grosse préoccupation demeurait. Le ministère des Finances avait brûlé. On ne savait pas grand-chose de ce qui s'était passé à la Banque de France. Comment allait être assuré le paiement des rentes ? Le samedi 27, les inquiétudes furent calmées.

Tout va bien généralement pour ce qui est de la situation et particulièrement pour moi et ceux que je connais : LE GRAND LIVRE A ÉTÉ SAUVÉ.

C'était l'agonie de la Commune, les massacres et les fusillades des otages. De tous ces événements tragiques, il est à peine question par une allusion. Gustave maintenant flânait dans les rues qui offraient un curieux spectacle.

Aujourd'hui (dimanche 28 mai), tout est fini et bien fini. Plus d'incendie et le calme paraît se rétablir dans les esprits. Malheureusement, comme je le pensais, une partie des otages ont été des victimes.

Je viens de voir passer une colonne de fédérés faits prisonniers à La Villette. Beaucoup de lignards vrais ou faux et autres soldats. Quelques femmes. C'était Galliffet en costume tout battant neuf qui commandait la cavalerie chargée de les escorter. Ce machin-là, qui a duré plus de trois quarts d'heure par la rue La Fayette et la Chaussée-d'Antin, a été indescriptible.

Tout le monde revient. La cocotte d'en face de moi est revenue pimpante, il y a trois jours, et son gros monsieur est déjà venu voir si elle était bien réinstallée. Je suppose que ce gros particulier a dû être contrarié de ne pas pouvoir réinstaller sa femme légitime et ses trois enfants dans son beau palais qui est brûlé. Mais la cocotte paraît tout à fait réarrangée. C'est le principal.

J'ai trouvé un brave homme pour dîner avec moi. Ce particulier, qui est un flâneur, a été pincé pour replacer des pavés de barricades dans la rue. Comme c'est un réac numéro 1, il a été enchanté de se mettre à la besogne, mais au bout de cinq minutes, il avait mal aux reins, et d'un quart d'heure, il ne tenait plus sur ses jambes. Après avoir demandé grâce plusieurs fois et qu'on le fusillât si on voulait, il a obtenu des brassards tricolores pour qu'on le laissât flâner. Car ce sont les brassards tricolores qui font tout plein de zèle et peu de besogne. Je crois qu'il y en a beaucoup qui étaient dans les rouges et qui n'ont fait que changer de couleur. Moi, ça me donne sur les nerfs... Qu'on nous en débarrasse, grand Dieu ! Il y a des moments où je ne les aime pas beaucoup plus que les fédérés !

Quelque intéressant que soit le spectacle de la rue, Gustave des E... en avait assez. Une de ses dernières lettres donne les raisons de sa mauvaise humeur :

Vous devriez être ici malgré le terrible fléau qui vous y menace, je veux parler de ce que j'appelle les racontars rétrospectifs des bourgeois de Paris de tous grades. C'est un fleuve qui déborde, un torrent qui renverse tout. Moi, je tâche de m'en garder. A force d'ingéniosité et de patience, j'espère que j'échapperai à cette nouvelle épreuve qui n'est pas moins dure. Enfin, vous êtes prévenus : gare la... racontation de tout ce qui est arrivé et surtout de ce qui n'est pas arrivé à chacun. Il y a un monsieur au cercle qui a déjà raconté seulement dix-sept fois devant moi l'histoire de la bombe qui est tombée dans la chambre à côté de celle de sa bonne qui y était deux heures avant, etc., et tous les détails avec offre de vous y mener.

Moi, je n'ai pas de chance. Mon gueux de propriétaire a déjà fait raccommoder la toiture enlevée par ma bombe. Car enfin, j'ai eu ma bombe, moi aussi. Et dire que je ne pourrai même pas en faire voir rien qu'un éclat.

La cocotte en face de moi, est redevenue tout à fait Parisienne et son gros personnage vient souvent. Je suppose que, comme son bel apparte-

ment officiel est brûlé, il a laissé en province sa femme et ses enfants. Je suppose aussi qu'on va s'empresser de lui donner une large indemnité... car enfin, tout cela le dérange et lui fait dépenser, à ce digne homme.

La correspondance s'arrête le 30 mai 1871. Déjà la toute dernière lettre ne contient même plus d'allusion aux événements. La Commune comme le siège n'avaient pas troublé la quiétude de notre bourgeois.

MAURICE GARÇON,
de l'Académie française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SCOTLAND YARD

par Sir Harold Scott

Ancien fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur, sir Harold Scott a été le premier civil à occuper un poste traditionnellement réservé à des généraux des forces armées. De 1945 à 1953, il a régné sur Scotland Yard et sur les 20 000 hommes qui assurent la police du grand Londres. Lorsqu'en 1829, les mille premiers policemen défilèrent dans Whitehall, on les avait qualifiés « Bande de Homards crus de Peel » et autres noms peu aimables. En dix ans, ils devinrent les personnages inflexibles et courtois qui n'ont plus cessé de faire partie de l'imagerie britannique et dont la règle numéro 1 s'énonce en peu de mots : « Le policier n'est pas au-dessus de la loi : comme tout citoyen, il répond de ses actes. » Après avoir lu les chapitres que consacre sir Harold à l'affaire Haish (Scotland Yard, Gallimard), à l'affaire Hume, à l'affaire Christie et à quelques autres romans noirs, les Français seront peut-être surpris d'apprendre que le fameux *Criminal Investigation Department* qui a fait la célébrité de Scotland Yard ne comprend que 1 400 détectives, tous anciens policemen. En 1952, 110 000 Londoniens ont appelé le 999, numéro de téléphone qui alerte le Bureau central d'Informations, G.Q.G. souterrain et salle des cartes du Yard ; et ce G.Q.G., en alertant à son tour l'un de ses 117 cars-radio, a pu faire arrêter 11 000 mauvais garçons sur l'heure. Le chef de Scotland Yard — la Puissance et la Gloire — chevauche avec les commandants en chef devant le carrosse du couronnement de Sa Gracieuse Majesté. Scotland Yard livre de temps en temps des batailles dignes de films héroïques ou comiques, où les bâtons, les barres et les bouteilles jouent heureusement un plus grand rôle que les revolvers et les mitraillettes. Scotland Yard suit à la piste les tortues des vieilles demoiselles éplorées. Scotland Yard protège les jeunes filles et les jeunes recrues du vice. Scotland Yard a 2 500 000 fiches au service de l'identité judiciaire. Scotland Yard interroge 40 000 personnes après le meurtre de miss Curran ; relève les empreintes digitales des 46 253 adultes mâles de Blackburn, après l'assassinat d'une petite fille ; repêche à l'électro-aimant, sous le pont de Westminster, deux à trois cents tonnes de ferraille à seule fin de retrouver un pistolet. Axiome du Département : « 2 p. 100 de nos succès sont dus à la chance, 3 p. 100 à nos inspirations et 95 p. 100 à notre transpiration. »

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 164.)

LA TERRE DU BARBARE

par Jean Hougron

Je me rasais devant la fenêtre. Sao-Sao dormait encore. Une de ses jambes blondes sortait de la moustiquaire, et à travers la gaze épaisse, je devinais son corps groupé autour de l'oreiller qu'elle serrait dans ses bras.

Dans la cour intérieure de l'hôtel, Yen, le boy, pilonnait paresseusement des grains de café dans une petite auge de bois. Cerruchi, le patron, dont je distinguais les mains et le bas du corps, bricolait sur quelque chose d'indistinct, à l'entrée de la cuisine.

J'allai chercher une serviette propre dans le meuble à demi disloqué qui nous servait d'armoire, et je jetai, du seuil de la chambre, un coup d'œil sur la place encadrée de boutiques chinoises où le marché indigène grouillait faiblement dans le soleil tiède.

Je pensais à mon père, mais sans acrimonie. Hier soir, pour la première fois depuis bien des années, j'avais éprouvé à son égard un sentiment qui n'était pas de l'hostilité ou du mépris. J'avais eu envie de faire la paix avec lui, et pendant un court instant, je m'étais surpris à le prendre en pitié. Je crois que, ma mère mise à part, personne, jusqu'à ce jour, n'avait jamais imaginé qu'Antoine Couvray, le tout-puissant et très admirable Antoine Couvray, mon père, pût être pitoyable par quelque côté. Il appartenait de manière trop évidente à cette classe d'hommes dont on envie la réussite et l'ascendant naturel.

Hier soir, nous n'avions pas manqué de nous quereller, à notre habitude, mais c'était, je crois, sans grande conviction. Le rôle que mon père joue depuis trente ans lui pesait de manière visible. Il avait failli se défaire de cette morgue insolente sans laquelle on le conçoit mal, mais on ne rejette pas ainsi son personnage, et nous étions vite retombés dans nos rapports coutumiers de fils indigne à père magnanime, de sorte que l'entretien avait tourné court une fois de plus. De notre conversation, je ne gardais que l'impression, fugitive d'ailleurs, d'un vieil homme épuisé par une lutte qui lui apparaissait soudain décevante.

Le repas de midi nous réunirait peut-être, puisque sa brusque colère et mon entêtement ne nous avaient pas laissé le loisir de parler de ce qui lui tenait à cœur, mais cela importait peu. J'étais trop bien persuadé que nous n'avions plus rien à nous dire depuis longtemps, et j'espérais que mon père quitterait l'hôtel Kaïmio le plus tôt possible. C'est ce qui arriverait certainement, car il n'était pas homme à s'appesantir sur ses défaites.

⁂

Je rinçais mon visage quand un bruit de course rapide ébranla l'escalier. Sao-Sao changea de position sans s'éveiller et sa jambe disparut sous la moustiquaire.

J'allai me pencher à la fenêtre. Khalat, la petite serveuse métisse, déboucha en trombe par la porte du rez-de-chaussée et traversa la cour en criant. Le boy avait lâché son pilon pour entrer à sa suite dans la cuisine. Cerruchi en jaillit, bras levés, et escalada l'escalier de bois qui menait aux chambres du premier étage. Je l'entendis jurer en italien à chaque pas, puis le vacarme tomba.

Je passai une chemise tendant toujours l'oreille, mais sans trop de curiosité. A l'hôtel Kaïmio, où je vivais depuis deux ans, les événements les plus simples empruntaient aisément un aspect dramatique. Cerruchi déballait tout son vocabulaire pour un ragoût brûlé, et la petite Khalat galopait en hurlant à pleine voix sans raisons bien valables.

Je sortis de la chambre et me heurtai à la fillette qui paraissait toujours au comble de l'excitation. Elle s'accrocha à mon bras et me cria au visage, haussée sur la pointe des pieds :

— Votre père est mort...

Elle ajouta, me lâchant :

— Tué à coups de couteau...

Elle repartit. Je la suivis, décontenancé, me demandant quelle part de vérité il y avait dans tout cela.

La chambre de mon père se trouvait à l'extrémité de la véranda, en fer à cheval, qui courait autour de l'étage.

Quand j'entrai, Cerruchi gesticulait. Il jurait toujours et s'arrêtait parfois pour se lamenter. Il adoptait alors une voix plaintive et aiguë

de vieille femme impuissante qui allait mal avec ses grosses épaules et son menton bleui de barbe.

Je m'approchai et touchai la main de mon père. Il était bien mort et déjà froid comme un poisson. Deux coups de couteau dans le dos et un troisième à la naissance de la nuque.

Il était assis devant une table encombrée de feuillets dactylographiés. J'observai son visage rigide. Ses yeux dilatés n'exprimaient rien, sinon une intense stupeur et tous ses traits tirés vers le bas participaient de cette expression étonnée et un peu enfantine. J'avais l'intuition bizarre que quelque chose manquait à ce visage figé, et à force de le scruter, je finis par comprendre : le personnage arrogant et inflexible que mon père avait assumé pendant si longtemps l'avait abandonné. J'avais tout à coup conscience de voir devant moi l'homme que mon père avait toujours été face à lui-même et je commençais à comprendre la raison de l'indifférence hautaine qu'il avait toujours manifestée envers les conséquences quelquefois tragiques ou monstrueuses de certaines de ses décisions. Ce n'était jamais l'Antoine Couvray de tout le monde qu'il approuvait ou justifiait, mais un autre homme dont la conduite ne pouvait qu'être pure puisque l'intention n'était jamais basse ou même simplement médiocre.

Je m'éloignai d'un pas, contemplant toujours le corps affaissé sur la table. La veille, quand je l'avais quitté, à l'issue de notre entrevue inutile, il avait dû se remettre aussitôt au travail. Je n'en étais pas surpris, car je connaissais son étonnante aptitude à rejeter les questions qu'il ne pouvait résoudre sur-le-champ, pour se consacrer à une autre besogne, et j'étais persuadé qu'il avait cessé de penser à moi dès mon départ.

Un peu de sang avait coulé sous la chaise. La chambre était en ordre et le lit n'avait pas été défait. J'allais saisir un feuillet que mon père avait annoté au crayon rouge, mais Cerruchi qui dansait son inquiétude à travers la pièce m'étreignit le poignet :

— Ne touche à rien... Il faut d'abord avertir la police... Et il courut jusqu'à la véranda. Khalat avait disparu. Je l'entendais glapir dans la cour d'une voix suraiguë.

Le commissariat se trouvait de l'autre côté de la place du marché, à une trentaine de mètres, Penché sur la rampe de bois, Cerruchi appelait :

— Sagnas... Sagnas... Amène-toi, on a un mort...

Je continuai d'examiner mon père sans pouvoir me rassasier ou plus exactement me convaincre de la vérité de ce spectacle. Il s'était écroulé, une joue pressée contre la table, un bras pendant le long de la chaise. La mort avait dû être soudaine. Je reculai jusqu'à la fenêtre, les yeux posés sur la flaque de sang qui brillait dans le soleil. Sans raison bien précise, j'étais persuadé que mon père avait été assassiné peu de temps après notre conversation. J'observai chaque chose, forçant ma mémoire afin de découvrir un changement même minime dans l'ordonnance de la pièce. Je ne trouvai rien et rejoignis Cerruchi. Il tentait toujours de se faire entendre de l'inspecteur Sagnas qui, la main en coquille der-

rière l'oreille, allongeait le cou par une des fenêtres du commissariat. Au-dessous, le marché bourdonnait dans une friture crépitante de sons et de couleurs et je pouvais voir que certains indigènes traduisaient déjà les propos de Cerruchi qui présentait le meurtre comme une véritable boucherie. Les cris de l'Italien et les gestes d'impuissance de l'inspecteur Sagnas prêtaient à la scène un côté grotesque assez pénible, si bien que je fis taire Cerruchi en lui expliquant que Sagnas ne pouvait pas l'entendre. Il s'écarta de la rampe, débrouilla ses cheveux à pleins doigts et déclara :

— Il l'a vraiment choisi son endroit, ton père, pour se faire buter. C'est un truc à me faire sauter ma licence...

Il dut lui apparaître brusquement que j'étais le fils d'Antoine Couvray, car il reprit, la voix changée :

— Vous n'étiez pas en trop bons termes tous les deux, mais malgré tout, ça a dû te causer un choc...

Je regagnai ma chambre. J'étais bouleversé, mais plus encore anxieux. Autrefois, j'avais souvent souhaité la mort de mon père, sans jamais la projeter d'ailleurs. Plus précisément, je l'avais rêvée, et ce n'était qu'un aspect excessif de la violence romantique qui avait marqué mon adolescence. Aujourd'hui, je déplorais sincèrement sa mort. Il entrait beaucoup d'inquiétude dans ce regret, car je savais qu'on s'empresserait de dire que je l'avais assassiné. Mes ennemis, c'est-à-dire les amis de mon père, tous ces gens qui dépendaient de lui à un quelconque degré, aussi bien que ceux, nombreux, qui le tenaient pour l'une des grandes figures de la colonie, tout ce monde découvrirait vite une foule d'excellentes raisons pour m'accuser : sa grande fortune dont une part devait me revenir, croyait-on, et plus encore nos relations tendues et souvent orageuses.

En suivant la véranda, j'aperçus le commissaire Parnel qui traversait la place, bousculant les indigènes attroupés pour se frayer un chemin. Je souhaitais qu'il fût désigné pour mener l'enquête, car si l'affaire était donnée à l'inspecteur Sagnas, j'avais de fortes chances d'achever la journée en prison.

A mon passage, Mme Brochant, institutrice au lycée, et qui habitait la chambre voisine, ouvrit sa porte. Elle me demanda, visiblement déçue de se trouver en présence de quelqu'un qu'elle n'aimait pas :

— Que se passe-t-il ?

Je l'informai de l'assassinat de mon père et elle me regarda avec horreur, persuadée que j'étais le meurtrier. Elle rabattit sa porte en hâte et je l'entendis annonçer à son mari que ce qu'elle avait toujours prévu venait d'arriver. Brochant dut réagir insuffisamment à son gré, car elle le secoua d'importance et lui reprocha son apathie.

⁂

Sao-Sao dormait toujours. La veille, elle était allée au cinéma et quand j'étais rentré à l'hôtel, elle était déjà couchée. Comme les autres, elle

me croirait coupable, et si je demeurais certain que son attitude envers moi ne changerait pas pour autant, j'étais néanmoins irrité à la pensée que je ne réussirais pas à la convaincre de mon innocence.

J'allais et venais dans la chambre, déplaçant distraitement les objets qui garnissaient la table de toilette, me demandant si je devais me rendre à mon travail comme chaque matin. A la réflexion, je décidai de rester là.

Un roulement continu de pas rapides secouait l'escalier du haut en bas. Sur la place, la foule s'était massée devant l'hôtel.

Les indigènes avaient envahi la salle de restaurant et le bar qui occupaient le rez-de-chaussée et tout ce monde à demi nu bavardait avec excitation dans une rumeur de foire. Je me repliai vers la cuisine. Khalat y pérorait au centre d'une tribu de vieilles Laotiennes édentées qui s'étaient accroupies en demi-cercle afin de mieux l'écouter en chiquant leur bétel.

Dans le bar, un Laotien coiffé d'un chapeau melon profitait de l'agitation pour glisser des cuillers en aluminium dans sa chemise entrouverte. Il les prenait dans un pot à confiture, les examinait sans hâte et reposait celles qu'il jugeait en médiocre état. Deux autres indigènes qui observaient son manège avec surprise se consultèrent puis le rejoignirent derrière le comptoir. Ils discutèrent et l'un d'eux alla chercher un panier de rotin dans lequel ils se mirent à entasser la verrerie et les couverts de Cerruchi. Je connaissais assez les Laotiens pour savoir que dans cinq minutes, la salle serait mise au pillage et qu'il ne resterait plus que les murs.

Je me suis dirigé vers le bar et j'ai dit aux trois Laotiens de remettre les cuillers et la verrerie sur les étagères. J'ai fini par les convaincre. Ils s'éloignaient, mécontents lorsque l'inspecteur Sagnas est entré. Il m'a jeté un rapide coup d'œil, a hésité comme s'il voulait m'adresser la parole, puis il s'est dirigé vers l'escalier. Quelques minutes plus tard, un remous violent a agité la foule. L'effervescence tournait à la panique et les indigènes assis dans l'escalier dégringolèrent les marches par grappes tourbillonnantes.

La « Jeep » du brigadier Janin s'arrêta devant la porte. Il en descendit, suivi de trois gendarmes en tenue kaki qui se déployèrent, bras étendus pour repousser la foule.

Janin qui observait l'opération, la main sur l'étui de son revolver, se tourna ensuite vers moi et me toisa sans amitié :

— Que s'est-il passé ?

— Mon père a été assassiné.

Il eut un bref haut-le-corps, chercha une parole appropriée à la situation, se trouva à court d'imagination et me tourna le dos.

J'allais remonter au premier étage quand je vis Sao-Sao descendre l'escalier en courant. Elle s'arrêta devant moi, prête à se jeter dans mes bras, mais comme je ne faisais pas un geste, elle demeura immobile, le

visage en désarroi, les bras le long du corps. Les gendarmes nous observaient, guoguenards, les yeux plissés par l'attention.

Elle m'expliqua que Vanh, la femme métisse de Cerruchi, l'avait mise au courant. Elle s'efforçait au calme, mais je lisais sa frayeur dans son regard. Elle ne me demanda pas qui avait tué mon père, qu'elle appelait M. Couvray, et je la connaissais assez pour savoir qu'elle aurait commencé par poser cette question si elle m'avait cru innocent. Je détestais cette situation fausse. J'avais envie de dire à Sao-Sao que je n'étais pour rien dans ce crime et dans la même seconde, la simple perspective de me défendre m'écœura comme une besogne fastidieuse et inutile. Mais peut-être aussi n'aimais-je pas suffisamment Sao-Sao pour tenter de modifier son opinion.

Afin de demeurer seul, je l'envoyai prendre son petit déjeuner dans une gargote laotienne proche de l'hôtel. Elle partit à regret. J'imaginais aisément ce qu'elle voulait me dire : qu'elle m'aimait, que rien n'était changé, même si j'étais coupable. Je n'éprouvais pas le besoin d'entendre ces choses dont j'étais trop sûr pour y attacher du prix, et à cette occasion, je remarquai une fois de plus ce côté assez étrange de ma nature qui me fait toujours désirer la solitude dans l'adversité.

En regardant le brigadier Janin qui fermait les portes-fenêtres du bar, je cherchais distraitement une explication à cet instinct de repli. Il y avait bien l'orgueil, mais je n'y croyais pas trop, et je penchais plutôt pour un goût assez détestable des situations difficiles. Cette tournure d'esprit, je la devais à l'attitude impitoyable de mon père. Il m'avait appris à ne me sentir en sécurité qu'avec moi-même, et à ne rien attendre de lui et des autres qui calquaient leurs façons sur les siennes, par crainte de lui déplaire. A l'âge où l'on dénombre encore ses jouets, j'étais plus méfiant qu'un chien sauvage.

Sur le trottoir de briques rouges, les trois gendarmes, jambes écartées, mains au ceinturon, surveillaient les groupes d'indigènes qui levaient les yeux vers la véranda. La chaleur croissait à chaque minute, cette chaleur de mai, rèche comme une haleine de four, qui prélude aux grandes pluies d'été.

Je m'étais assis à une des tables du bar. Je ne savais trop que faire, et n'osais m'éloigner comme j'en avais envie. Ma place était au premier étage, près du corps de mon père, mais je ne faisais pas un geste. Janin m'observait toujours. Ce qu'il pensait était si clairement écrit sur son visage que j'évitais de le regarder.

Brochant descendit l'escalier, suivi de sa femme. Ils allèrent chercher leur bicyclette garée au fond de la cour. En passant dans le couloir, Mme Brochant s'arrangea pour m'ignorer, mais son mari, après m'avoir furtivement examiné, m'adressa un petit signe de tête qui pourrait plus tard passer pour un salut si mon innocence était reconnue. Je me fis cette réflexion, assez méchante à la vérité, car Brochant n'était qu'un

petit bonhomme d'instituteur soucieux de son avancement et de l'opinion commune.

Les yeux fixés sur un calendrier chinois aux illustrations érotiques accroché au-dessus du bar, je tentais de me dire que Brochant, Parnel, Janin et tous les autres n'étaient mes ennemis que dans la mesure où je les voulais tels. Mais n'était-ce pas moi qui, par une constante tentative d'annulation de mon entourage, devenais mon propre ennemi ? J'essayai un instant de m'en convaincre et profitai de mes bonnes intentions pour rejoindre le commissaire et l'inspecteur. En montant l'escalier, je me répétais : « Peut-être sont-ils déjà persuadés de ton innocence et t'accueilleront-ils sans plus de méfiance que n'en exige leur métier... »

Mais quand j'entrai dans la chambre, je m'aperçus tout de suite que je demeurais toujours pour eux un coupable de choix et que la lutte allait commencer.

Parnel me demanda sèchement :

— Que faisiez-vous en bas ?

Je ne sus pas donner de réponse très précise. L'inspecteur Sagnas furetait dans la pièce avec le sans-gêne des gens de police. Cerruchi était assis sur une chaise, les épaules accablées. C'était la première fois que je le voyais se taire et ne faire aucun geste.

Je me tenais debout dans l'encadrement de la porte. S'il n'y avait pas eu les trois plaies rouges dans son dos, mon père aurait eu l'air de s'être endormi, recru de fatigue, sur les feuillets qu'il annotait.

Parnel reprit :

— Khalat, la nièce de Cerruchi, prétend que vous vous êtes rendu dans la chambre de votre père, hier soir, vers dix heures...

Il était facile de voir qu'il se retenait d'ajouter :

— ... Vous vous êtes pris de querelle avec lui et vous l'avez tué.

Ma réputation était trop bien établie. Pour Parnel, je n'étais qu'un repris de justice, fils d'Antoine Couvray accessoirement, mais cette parenté ne me rendait que plus suspect. Entre nous, il y avait tout ce lot d'accusations, plus ou moins nettement formulées, qui m'escortait depuis des années. Il y avait surtout la prison, où j'avais passé six mois, deux ans auparavant.

Mes rapports avec le commissaire s'en trouvaient faussés sans recours. Nous ne pouvions oublier ni l'un ni l'autre la lutte que j'avais engagée contre Antoine Couvray quatre ans plus tôt. Je dis quatre ans, bien qu'en fait notre désaccord fût beaucoup plus ancien, mais ce n'est qu'en 1949 que le conflit avait atteint sa pleine violence.

Cette année-là, j'avais tenté de m'attaquer à l'œuvre de celui qu'on appelait « Le Roi sans Couronne ». Le combat s'était prolongé pendant quinze mois et tout ce qui avait un nom en Indochine et même plus loin, dans les états voisins, en avait âprement suivi le déroulement : la paralysie progressive du recrutement de la main-d'œuvre dans le 4e Territoire, la révolte des coolies dans les mines de Seum-Ba, et puis — mais

à ce moment-là, je n'avais déjà plus le contrôle des événements — l'assassinat de Privat, l'adjoint de mon père, directeur général du consortium minier, enfin, le massacre par ceux qu'on s'obstinait à appeler « les rebelles », de quarante partisans indigènes dans les villages frontaliers du 2e Territoire.

La destruction de la centrale électrique de la Haute-Mélim qui commandait l'exploitation des quatre provinces sous mandat, avait clos cette lutte, dans laquelle, par les excès des nationalistes, j'avais été entraîné beaucoup plus loin que je ne l'avais prévu.

J'avais été arrêté dans mon bureau d'ingénieur de la mine de Kabong, livré à la police de sécurité territoriale, et accusé de sabotage par mon père. Son influence considérable avait orienté la décision du tribunal qui n'avait retenu que les délits de droit commun. En dépit de mes attaches évidentes avec les rebelles, on avait ainsi évité de transférer les débats sur un plan politique. Au cours de sa déposition, mon père avait simplement déclaré que j'avais voulu me venger. Il n'avait pas précisé de quoi, et le tribunal n'avait pas osé s'enquérir plus avant.

J'avais purgé ma peine à Saigon et, dès ma sortie de prison, j'étais revenu à Vinh-Lung. Il entrait du défi dans ce retour, mais, malgré ce que certains prétendirent, je n'avais nulle intention de prendre ma revanche. Je repoussai même les offre des éléments révolutionnaires camouflés sous diverses étiquettes. Une certaine coïncidence dans les buts poursuivis nous avait passagèrement rapprochés, mais je réprouvais leurs méthodes et plus encore le régime qu'ils voulaient imposer aux populations indigènes.

Depuis, et cela ne me déplaisait pas, j'étais classé parmi ces innombrables traîne-misère qui végètent au jour le jour dans les villes petites et grandes d'Extrême-Orient. A Vinh-Lung, chacun, même les nouveaux venus, avait une opinion précise à mon sujet. J'y avais ma légende, et comme dans toutes les légendes, la part de vérité et même de vraisemblance y était réduite. Je n'avais jamais essayé de me défendre, et aujourd'hui, je risquais de payer assez chèrement cette indifférence à l'opinion commune. A ma défense, je dois dire aussi que, d'une adolescence trop sincère et nourrie de lectures généreuses, je gardais la conviction puérile que la vérité finit toujours par éclater par la force propre de son évidence.

⁂

Le commissaire s'était provisoirement désintéressé de moi. Il avait saisi les feuillets dactylographiés posés sur la table et les lisait. Sagnas, dont le furetage n'avait pas donné de résultats appréciables, me considérait. Il se demandait visiblement pourquoi Parnel ne m'arrêtait pas.

Cerruchi, toujours abîmé sur sa chaise, mains aux genoux, parut revenir à la vie. Il interrogea avec humilité :

— Je peux m'en aller ?

Parnel le congédia d'un geste machinal sans interrompre sa lecture, mais, quand l'Italien eut franchi la porte, il le rappela. Cerruchi fit demi-tour et attendit, le cou rentré dans les épaules.

— Attendez... Qui occupe la chambre voisine ?

— Ma femme et moi...

— Comme de juste, vous n'avez rien entendu ?

Cerruchi avoua, désolé :

— Non.

— Quels sont les autres locataires ?

— Près de l'escalier, Mallart, et puis M. et Mme Brochant au 3.

Il me désigna du menton :

— Philippe Couvray au bout de la véranda, et au 4, M. Castel et sa femme...

— Il n'y avait personne dans votre chambre hier soir ?

— Non, j'étais en bas, au bar... Le jeudi, je ne ferme qu'à minuit à cause du cinéma.

— Et votre femme ?

— Elle est allée au cinéma avec Sao-Sao.

— Vous n'avez vu personne monter au premier étage après onze heures ?

— Non, mais on a pu entrer sans que je m'en aperçoive... Avec les Laotiens, il faudrait garder toutes les portes. Dès qu'on s'absente cinq minutes, on en retrouve dans tous les coins. Ils s'installent comme chez eux...

Parnel avait posé les questions sans conviction, et il écoutait à peine les réponses gémissantes de Cerruchi. La pensée me traversa qu'il avait déjà son idée sur l'affaire, et je fus un peu soulagé de voir qu'il ne paraissait pas s'intéresser à moi.

La radio du hall d'information, un grand bâtiment rose qui dominait les boutiques chinoises de la place, se déclencha brusquement, versant sur la foule toujours en arrêt devant la véranda, une chanson française vieille de vingt ans aux couplets égrillards. Même Cerruchi parut choqué et regarda en direction du hall, sourcils fronçés.

Parnel bavardait avec Sagnas près de la fenêtre. L'inspecteur tentait de le convaincre et multipliait les gestes. Quand le disque s'arrêta, j'entendis le commissaire dire :

— Non, non... Pas sans preuve, ça pourrait nous mener trop loin...

Un disque laotien déferla sur la place. C'était un chant de guerre, sauvage et informe, bramé dans un redoublement de consonnes sifflantes.

Le disque à bout de course crépitait encore dans un râclement d'aiguille à la dérive quand une lourde voiture américaine déboucha de l'avenue de l'Inspection. Une ambulance militaire la suivait. La voiture s'immobilisa devant l'hôtel.

L'irruption de Sally de Vermont, chef de cabinet du Résident, sembla soulager le commissaire. Vermont examina mon père, hocha la tête avec

tristesse et m'aperçut. Ma présence le surprit. Il décida de m'ignorer et se détourna pour accueillir d'un geste large deux soldats qui entraient, portant un brancard. Il les adjura :

— Faites vite et veillez à ce que la foule n'approche pas...

La radio déversait maintenant des informations bilingues. Dans le Nord, les troupes populaires avaient reculé, abandonnant Sang-Ma et Mang-Vo. Quand le speaker traduisit en laotien, la foule s'agita. Sous le marché couvert, trois jeunes gens vêtus à l'européenne se mirent à ricaner sans cacher leur incrédulité.

Le speaker annonça ensuite l'arrivée de renforts venant du Sud. Parnel et le chef de cabinet échangèrent un regard rapide, comme si la radio venait de confirmer une nouvelle prévue et redoutée, puis ils se tournèrent vers la chaise où mon père était affaissé quelques instants auparavant, comme si la nouvelle avait un rapport avec sa mort.

Je m'étais accoudé à la rampe de la véranda. Je me demandais qui avait assassiné mon père et pourquoi. Les suspects étaient nombreux, et leurs motifs d'agir multiples. Est-ce que la police conclurait au plus simple, c'est-à-dire m'incarcérerait, non par conviction de ma culpabilité, mais simplement parce que je serais le coupable le moins encombrant ? L'honnêteté de Parnel me laissait un faible espoir. Mais il y avait ses supérieurs, les autorités françaises et indigènes, d'autres hommes encore, discrets, dont le pouvoir valait bien celui d'un gouverneur de province.

Le hall d'information avait repris son programme musical. Les disques étaient usés, grinçants, mais le volume sonore couvrait la voix du marché. On s'était aperçu après un bref sondage que les indigènes n'appréciaient que les disques très bruyants.

Au-dessus des palmiers qui coiffaient les bâtiments administratifs, le ciel rongé de soleil était à peine bleu, et son éclat blessait les yeux. Le marché qui grouillait toujours, bariolé de vert aigu, de rouge framboise et de noir luisant, dégageait son habituelle odeur de salaisons, de fruits blets et de viscères de bêtes mortes qui était l'odeur de la province tout entière.

Valmont, qui marchait d'un air affairé de la croisée à la véranda, transpirait d'abondance. Il était inquiet, mais à sa manière, feutrée et comme réticente. Il se pencha au-dessus de la rampe pour surveiller les deux soldats qui chargaient le brancard dans l'ambulance. Les gendarmes contenaient la foule qui se balançait à lourdes vagues pâteuses, bourdonna un ton plus haut et tournoya longuement sur place, indécise et comme frustrée quand la voiture s'éloigna. Valmont chuchota avec le commissaire. A leurs regards en coulisse, je soupçonnais qu'il s'agissait encore de mon arrestation, et leur attitude m'irrita si bien, que ma pente naturelle aux situations franches aidant, je me mis à souhaiter cette arrestation.

— Je compte sur vous, Monsieur le Commissaire, pour faire le nécessaire...

Et Vermont s'en alla, suivi par le regard hostile de Sagnas à qui il avait dédaigné de tendre la main.

Cerruchi, qui était toujours sagement assis sur sa chaise et paraissait en visite dans son propre hôtel, se leva avec détermination et dit :

— Il faut que je m'occupe de la cuisine... Il y a des pensionnaires...

Cette fois-ci, il prit la fuite sans attendre la réponse du commissaire qui ne protesta pas.

Adossé au mur de la véranda, je contemplais le marché qui battait son plein maintenant. Quand un paysan avait vendu le contenu du petit panier posé devant ses genoux joints, il passait dans le groupe des acheteurs.

J'attendais que Parnel décide de mon sort. Il rôdait dans la chambre, m'observait parfois et reprenait sa quête. Sagnas, qui semblait avoir pris son parti de me voir encore en liberté, roulait une cigarette entre ses gros doigts sales. Le commissaire revint au milieu de la chambre. Il soupira avec force en grattant ses avant-bras nus dévorés de piqûres de moustiques. Il cherchait de manière visible où était son devoir, et n'attendait rien de bon, quoi qu'il arrivât, de cette affaire trop lourde pour ses médiocres pouvoirs.

Il fit un pas vers moi :

— Vous pouvez aller, je vous reverrai plus tard...

Il passa sur la véranda, considéra hargneusement les visages levés des indigènes sur la place, et prévint, menaçant :

— Je vous conseille de rester à l'hôtel. On aura probablement besoin de vous avant peu.

Je demeurai seul, surpris de ce dénouement. Parnel avait la réputation d'un policier consciencieux qui n'abandonnait jamais rien au hasard. Il ne m'avait pas laissé libre sans une raison sérieuse. Tandis que j'étais au rez-de-chaussée, quelque chose avait dû se passer qui l'avait dérouté, et je regrettais maintenant de ne pas être resté au premier étage depuis la découverte du corps. Je me dirigeai vers ma chambre. Vanh, la femme métisse de Cerruchi, était assise près du palier, sur une petite natte de paille de riz aux tons défraîchis. Elle allaitait son fils et rêvassait, à son ordinaire. J'aimais bien cette longue fille frêle aux gestes amortis, d'une grâce liquide. Elle avait épousé Cerruchi deux ans auparavant et chacun s'était interrogé sur les raisons de ce mariage. Vanh, fille à demi légitimée d'un administrateur autrefois connu pour son génie politique et sa paillardise grandiose, ne manquait pas de prétendants, car elle était jolie et parlait un français délicat qu'elle avait appris chez les sœurs de la Mission.

Elle souriait, de ce sourire lent qui la complétait si bien et me donnait toujours envie de prendre son corps flexible dans mes bras. Elle avait cette chair un peu meurtrie, et les yeux longs, vite effarouchés, de ces jeunes filles très claires, faites pour être violées.

J'allai m'asseoir en face d'elle. Elle tira sa jupe laotienne, aux couleurs éclatantes, sur ses genoux étroits et polis, murmura :

— Ils sont partis...

J'approuvai. L'enfant, qui tétait avec application, perdit la pointe du sein et pleura d'irritation. Vanh se pencha un peu. Elle releva la tête pour me demander :

— Qui a tué votre père ?

Non pas qu'elle attendît une réponse, je le savais. C'était simplement sa façon de me dire qu'elle me croyait innocent. Je regardai son sein léger que la maternité n'avait pas empâté. Je ne pensais pas à mon père, mais à l'étrange mariage de Vanh et j'avais envie de lui demander pourquoi elle avait épousé cet Italien noiraud et brasseur de vent.

Elle changea l'enfant de sein et dit :

— Cerruchi n'est pas content.

Elle n'avait jamais pu se résoudre à appeler son mari Pietro. Je souris :

— Il craint peut-être que l'hôtel ne perde des clients ?

— Non, il a peur qu'on l'accuse... Il doit trop d'argent.

Comme je ne comprenais pas, elle m'expliqua :

— Quand votre père a payé sa chambre, avant-hier, il avait une grosse liasse de billets, et ce matin, on ne l'a pas retrouvée...

J'écoutais avec attention. Je revoyais Sagnas et ses furetages d'argousin besogneux. La raison de l'air abattu de Cerruchi m'apparaissait maintenant et je discernais aussi pourquoi le commissaire avait marqué tant d'indécision à mon égard. Il était assez avisé pour remarquer que le vol du portefeuille cadrait assez mal avec ce qu'on disait de moi.

J'avais envie de rire. Cerruchi coupable ! Il n'y avait que les gens de police pour déboucher sur de telles conclusions. Le mari de Vanh volait chaque fois que l'occasion s'en présentait. Il commettait de menus larcins dans les chambres des pensionnaires, truquait à son profit les additions de bar et de restaurant de ses clients, quitte à s'excuser avec une naïveté désarmante quand il était pris la main dans le sac. Mais tout cela ne scandalisait plus personne depuis longtemps et il fallait vraiment être hanté par ce que j'appelais « le complexe du gendarme » pour en déduire que Cerruchi avait été capable d'assassiner mon père afin de le voler. Le fameux « Qui vole un œuf vole un bœuf », relevait de la sottise rarement démentie de ce qu'on appelle le bon sens populaire. En chapardant la monnaie qui traînait dans les chambres et en trafiquant ses additions, Cerruchi offrait à peu près la preuve qu'il était incapable de dérober une grosse somme. Au reste, je pressentais maintenant que c'était parmi les pairs d'Antoine Couvray qu'il fallait chercher son assassin.

Vanh ajoutait, dans son langage modéré :

— Le commissaire ne réfléchit pas. Nous sommes le 6 du mois, et Cerruchi a touché le prix des chambres et les pensions du mois dernier. Il n'aura pas besoin d'argent avant huit jours. Pourquoi aurait-il volé votre père ?...

Elle médita un instant en reboutonnant son corsage, puis avoua :

— Depuis ce matin, je cherche qui a bien pu tuer. Je ne crois pas que ce soit un Laotien...

Telle était aussi mon opinion, mais je désirais connaître les raisons de Vanh, car elle avait toujours conservé des contacts étroits avec les indigènes et n'ignorait rien de leur façon de voir et d'agir. J'interrogeai :

— Pourquoi ?

— Les Laotiens ne se servent pas de couteau...

En dépit de son apparente naïveté, l'argument ne manquait pas de justesse. Pour les usages ménagers, les Laotiens se servent de baguettes, voire de cuillers, et dans la cuisine, la viande est coupée à l'aide d'énormes coupe-coupe, avant d'être présentée. J'avais quelquefois vu les indigènes se servir d'un couteau, mais c'était toujours de manière maladroite. Or, un meurtrier se sert rarement d'une arme qu'il n'est pas habitué à manier. D'un certain point de vue, ce raisonnement ne valait peut-être pas cher, mais je m'y tenais jusqu'à preuve du contraire.

Elle continuait de bercer l'enfant qui s'était endormi, ses deux minuscules poings roses contre ses joues. Sur la véranda, le soleil progressait, blond sur le bois gris. Il y avait des secondes comme celles-ci où je me demandais si je n'étais pas un peu amoureux de Vanh. Au-dessous de nous, le marché compact gonflait et dégonflait inlassablement sa rumeur. J'y pensais comme à une énorme cuve bouillonnante, et les silhouettes bigarrées des femmes accroupies au bord de la route poudreuse qui menait au fleuve, en étaient les éclaboussures. Devant le commissariat, le pare-brise d'une voiture arrêtée emprisonnait le soleil et sur les grandes portes vitrées de l'épicerie chinoise des coulées de lumière blanche s'entrechoquaient et se télescopaient en geysers éblouissants lorsque les clients entraient et sortaient.

La radio du hall d'information s'était tue après une dernière ritournelle grinçante.

Le craquement des marches de l'escalier, martelées par un pas ivre, lourd et cahotique, interrompit cette flânerie d'idées. Le pas marqua un temps d'arrêt puis reprit, et Mallart, le locataire de la chambre 3, émergea de l'escalier, soufflant et courroucé.

Il traversa la véranda et prit appui des deux mains sur la barre de bois, oscillant faiblement sur ses jambes maigres et velues plantées dans de gros souliers de brousse. Il se pencha brusquement vers le marché et je crus un instant qu'il allait vomir sur la foule, mais il se dégagea de la rampe d'une poussée et fit demi-tour. C'est alors qu'il nous aperçut.

Il s'avança, le visage tordu par une grimace qui voulait être un sourire cordial, frottant ses mains sur son short kaki qui flottait autour de ses cuisses vidées.

— Bonjour petit Couvray...

Il avait bu, mais était surtout ivre d'opium. Il devait revenir de la cabane pouilleuse de ce vieux Vietnamien chez lequel il allait parfois

passer la nuit, appliquant jusqu'à l'aube ce qu'il appelait sa recette du « Petit-Jésus-de-Poche » : un verre de cognac, une pipe d'opium, un verre de cognac, et ceci jusqu'à la cinquantième pipe. Deux mois auparavant, le directeur des Travaux publics, profitant d'une nouvelle ordonnance, l'avait sommé sous peine de renvoi immédiat, de suivre une cure de désintoxication. Mallart avait préféré perdre son poste d'architecte. Depuis, il bricolait deux ou trois heures par jour dans une entreprise indigène de construction et profitait de ses loisirs accrus pour fumer vingt pipes d'opium de plus.

Il se balançait devant nous, le visage dévoré de tics, en tiraillant sa courte barbe grise. Il grogna :

— Alors, petit Couvray, repos aujourd'hui ?

— Oui, repos.

Vanh, qui n'avait cessé de faire une moue écœurée, très asiatique, se leva et rentra dans sa chambre.

Mallart reprit :

— Qu'est-ce que c'est que toute cette flicaille qui navigue devant l'hôtel ?

— Mon père a été tué cette nuit...

Il plissa les paupières. Les mots faisaient lentement leur chemin. Il sifflota entre ses dents, l'œil surpris :

— Assassiné !... On a osé assassiner le grand Antoine Couvray...

La naïve malice d'ivrogne qui fripait et défripait ses traits mobiles fit place à une férocité joyeuse :

— C'est une belle charogne de moins...

Mallart avait travaillé chez mon père, à la mine d'étain, comme presque tous les Blancs de la province.

Il répéta : « La belle charogne... », éclata d'un petit rire inepte, gloussa, hilare et me tourna le dos. Après avoir ouvert la porte de sa chambre, il éclata de nouveau d'un rire aigu qui n'en finissait pas. Entre deux accès, il me désigna du doigt, vieux gamin monstrueux :

— Tu vas hériter... Faudra qu'on arrose ça...

Il s'arrêta, et m'examina avec curiosité, le regard brusquement lucide :

— Et qu'est-ce qui a fait ça qu'on le félicite ?

Je me contentai de hausser les épaules en lui conseillant d'aller se coucher. Il grogna, se dandina encore, les yeux brillant de satisfaction, puis me fit un petit salut grotesque, le corps au garde-à-vous, trois doigts à la tempe, et rabattit la porte en me souhaitant bonne nuit. Aujourd'hui, ce n'était pas de l'opium pur qu'il avait fumé, mais du « dross », de vieux fonds de pipe goudronneux, je le reconnaissais au caractère agressif de son ivresse. Je l'entendais tourner dans sa chambre. Une chaise roula à terre avec fracas. Il donna du pied dans un meuble qu'il châtia d'un nouveau coup de pied rageur et puis le silence se fit. Il devait être effondré sur son lit, tout habillé. Dans trois heures, il se lèverait et rede-

viendrait M. Mallart, un homme d'une quarantaine d'années, courtois et soigné, bavard au point de n'aimer que le monologue et doué d'un esprit critique si bien aiguisé à l'égard de ses compatriotes, que ceux-ci, en désespoir de cause, avaient décidé de le tenir pour un imbécile.

Je me relevai. Hériter de mon père ! Mallart en avait de bonnes. C'est vrai qu'au bout de cette affaire, il y avait un héritage fabuleux : des centaines de millions de piastres, des milliers d'hectares de terre à cuivre ou à étain, et une plantation aussi vaste qu'un demi-département français. Ma sœur Alice, la dévouée secrétaire particulière de mon père, allait hériter de cette fortune des Mille et Une Nuits. Trois ans auparavant, à la suite de la destruction de la centrale de la Haute-Mélim, mon père, qui présentait certains côtés naïfs comme tous les hommes despotiques, avait tenu à m'informer qu'il avait rédigé un nouveau testament. A sa mort, je ne devais recevoir que le minimum légal. La réalité allait encore dépasser ses espoirs, car je risquais de ne jamais toucher une sapèque si j'étais reconnu coupable.

⁂

Je regagnai ma chambre. Sao-Sao n'était pas revenue et j'en fus un peu surpris, car il était près de onze heures. J'allais me mettre à sa recherche quand elle arriva en courant.

Elle me cria d'une traite en laotien, le seuil à peine franchi :

— Ils m'ont arrêtée et posé des questions...

— Qui t'a arrêtée ?

— M. Sagnas... Ils m'ont demandé ce que tu avais fait hier soir. J'ai dit que je ne savais pas et que tu n'étais pas encore rentré quand je suis revenue du cinéma...

Elle interrogea, inquiète :

— Ce n'est pas mal, n'est-ce pas, d'avoir dit que tu n'étais pas encore rentré ?

— Non, tu as bien fait. Et s'ils t'interrogent de nouveau, dis-leur la vérité.

Elle m'approuva, contente, bien qu'un peu déconcertée. Après une courte hésitation, elle déclara, partagée entre son désir de ne pas m'attrister et sa tendance à ne jamais garder une nouvelle pour elle :

— M. Sagnas m'a dit qu'on te mettrait en prison ce soir...

L'inspecteur tirait une bonne part de ses satisfactions des mésaventures des autres. C'était un simple souhait qu'il avait exprimé là, sans plus, et je me contentai de hausser les épaules.

Sao se tenait contre moi. Elle m'observait, désolée. Elle avait lavé ses cheveux ce matin, et je respirais leur odeur de citron sauvage qui pour moi était devenu inséparable de Sao-Sao, si bien que, lorsque je sentais ce parfum, je pensais aussitôt à elle.

Elle attendait mes questions, mais, voyant que je n'avais plus envie

de parler de cet interrogatoire dont elle grillait de me raconter les plus infimes péripéties, elle garda le silence, soumise, à son habitude.

Elle s'approcha de la caisse capitonnée où dormait Pi-Ba, le petit chien cocker que je lui avais rapporté de Thakek le mois précédent. Elle lui parla à mi-voix puis le prit dans ses bras et le berça.

J'errais dans la chambre, désœuvré. Je n'éprouvais aucun souci particulier. Simplement, n'ayant rien de précis à faire, je m'ennuyais. Je m'appliquais à penser au meurtre de mon père, mais je n'y arrivais pas de manière continue et mon esprit dérivait vite sur une broutille sans intérêt.

Sao-Sao avait posé le petit chien sur le plancher. Il s'essayait à marcher, tanguait, son tronçon de queue en balancier, la mine craintive et ahurie, en nous coulant de longs regards de reproches. Sao-Sao éclata de rire. Elle enleva le chiot à bout de bras, le serra contre sa poitrine et se mit à valser à travers la chambre.

Elle dut brusquement prendre conscience de son exubérance, car elle s'immobilisa, gênée. Elle aussi, venait d'oublier un instant le cadavre d'Antoine Couvray, mais elle s'en voulait et adopta aussitôt un air de circonstance, mi-feint, mi-sincère. Elle chercha à se rattraper en me prouvant sa sollicitude et finit par dire après avoir reposé Pi-Ba dans sa caisse :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je demeurais toujours aussi peu disposé à la convaincre de mon innocence et me contentai de répondre, agacé par le tour dramatique que la conversation menaçait de prendre :

— Rien.

Elle murmura, soudain accablée :

— Ils te mettront en prison...

Elle hocha la tête à cette évocation, puis me confia :

— Ce matin, chez Kuang, j'en entendu un Français dire que tu partirais peut-être au Siam...

C'était une manière discrète de sonder mes intentions. Je n'avais pas encore songé à prendre la fuite et, pendant quelques secondes, je tournai et retournai ce moyen de protection, pour le rejeter, du moins provisoirement. Fuir serait avouer, et je n'étais pas coupable.

Sao-Sao ajouta :

— J'irai te rejoindre là-bas...

Bonne petite femelle qui n'abandonnait pas son homme. J'ai toujours été un peu scandalisé par ce goût immodéré du sacrifice chez les femmes. Je ne puis m'empêcher de le juger assez malsain, mais la morale courante dont je demeure tributaire, en dépit de quelques accrocs, m'oblige à l'admirer sous peine d'ingratitude.

Sao-Sao détestera quitter ce pays qui est le sien et où elle a des attaches nombreuses. Elle s'accoutumera mal au Siam et y sera vite malheureuse, mais la tradition lui interdit de m'abandonner ainsi que

je le souhaiterais. De surcroît, il me faudra bien lui être reconnaissant de sa fidélité. Personne ne sera satisfait.

Je dois dire à ma décharge que la légèreté de mes liens avec Sao-Sao expliquait pour une part ma mauvaise humeur croissante.

Quand je la rencontrai, en arrivant à Vinh-Lung, j'étais si bien démuni et dans une telle débâcle, brûlé aussi de désir, que je crus l'aimer.

J'avais été libéré au début de l'année et je passai les derniers mois de la saison sèche à errer dans les petites villes du Sud. A la prison de Saigon, j'avais longuement réfléchi et un réel appauvrissement physique, joint à une solitude presque complète, m'avait amené à renier mes anciens projets. Quand je fus libéré, j'aspirais simplement à un nouvel équilibre. Un équilibre qui ne ferait surtout pas intervenir le sort du monde dans lequel je revenais me fondre. On voit que j'avais acquis une certaine modestie, que deux ans plus tôt d'ailleurs, j'aurais appelée lâcheté.

Pendant ces premiers mois un peu flottants, j'avais l'espoir de découvrir un emploi capable de m'absorber. Je ne trouvai rien. Je n'ai jamais eu le goût du gain et d'autre part, je ne me sentais aucune vocation précise, ni même de devoirs bien définis. J'étais un peu comme ces instruments qui ne peuvent servir qu'à un seul usage et deviennent inutiles quand cet usage a disparu. Jusque-là, j'avais surtout tâté de la révolte. Je dois dire que c'était le seul état où je me sentais à peu près à l'aise.

Mais je connaissais trop bien la tentation du croisé pour y céder de nouveau et je me tournais vers mon plaisir. Il ne s'agissait pas d'égoïsme. Je me méfiais simplement de la voracité de tous les dévouements et du visage amical que savent si bien y emprunter la contrainte et la muflerie.

J'avais peu à peu regagné le Nord. Chaque mois me rapprochait davantage du fief d'Antoine Couvray, et je m'interroge aujourd'hui sur cette force obscure qui me ramenait là-haut, comme si, de tout temps, j'avais su que la partie ne pouvait pas se dénouer ailleurs, et ceci alors que je m'imposais de nouvelles règles de vie.

Quand j'arrivai à Vinh-Lung, j'ai dit que les gens y virent un défi, une menace pour l'avenir. On me surveilla. J'étais désemparé, et les visages hostiles que je rencontrais à chaque pas, accroissaient encore mon désarroi. C'est alors que je fis la connaissance de Sao-Sao. Elle travaillait dans le petit restaurant indigène où je prenais mes repas. Nous bavardions. Elle ne me fuyait pas comme les autres filles qui craignaient d'être vues en ma compagnie.

Elle a couché avec moi par pitié, par gentillesse aussi, car ici, on n'est pas avare de son corps. Ce n'est que plus tard qu'elle s'est mise à m'aimer. Plus tard aussi, que la pitié est passée de mon côté, si bien qu'après deux années de vie commune, nous avions simplement renversé la situation sans l'améliorer pour autant, bien au contraire.

Sao-Sao, face au miroir, coiffait ses longs cheveux qui crépitaient légè-

rement sous le peigne. Elle les roula en deux coques lisses et brillantes et les fixa à l'aide d'épingles qu'elle retirait une à une de ses lèvres serrées.

Je posai la main sur son épaule nue, en caressai la peau glissante. Elle leva les yeux vers moi :

— Tu ne descends pas déjeuner ?

— Si...

Je la laissai et descendis au rez-de-chaussée. Dans la cuisine, au fond de la cour, Cerruchi s'agitait dans un nuage de fumée bleue. L'air sentait le poisson frit. Accroupi devant le foyer, le boy activait la flamme à l'aide d'un grand éventail de latanier.

La salle de bar était comble. Quand j'entrai, le volume des voix tomba brusquement. On m'observait avec plus ou moins de franchise. Je m'assis au bar, et commandai un cognac que Vanh me prépara avec nonchalance. Quand je pivotai sur mon tabouret, les regards que j'avais sentis, plantés dans mon dos, se détournèrent vivement. Je comptais peu d'amis à Vinh-Lung. Les fonctionnaires et les employés de commerce, qui dépendaient tous à un quelconque degré de mon père, n'avaient jamais osé lui déplaire en me marquant de la sympathie. Je dois dire aussi que nos goûts nous portaient vers des objets assez différents. Il y avait là l'assortiment habituel que l'on rencontre dans les cafés de toutes les petites villes coloniales à l'heure de l'apéritif.

Vanh vint s'accouder en face de moi :

— Il paraît que la police a envoyé un télégramme à votre sœur et qu'elle sera là demain... Vous la verrez ?

— Probablement...

J'appréhendais un peu cette entrevue. Je ne m'étais jamais senti à l'aise avec ma sœur. Elle était trop proche de mon père et ne m'avait jamais dissimulé son mépris. A ses yeux, je n'étais qu'un raté. Je n'avais rien fait pour la détromper et mon père non plus. Elle était un peu plus jeune que moi. Ma mère s'était enfuie alors que j'avais huit ans et Alice n'en gardait aucun souvenir. Elle avait adopté sur ce point l'opinion de mon père et se contentait de ce jugement facile qui avait cours dans la famille Couvray : « Philippe ressemble à sa mère et Alice à son père ». Je crois que l'avis de mon père était assez différent, mais il n'en avait jamais rien laissé paraître.

Autour de moi, les conversations avaient repris. Un vieux mendiant aux yeux malades allait de table en table et se faisait rabrouer. La petite Khalat le poursuivait d'injures laotiennes et françaises qui déclenchaient de gros rires. Elle était rouge de plaisir.

Une main se posa sur mon bras et Mallart enfourcha le tabouret voisin. Il avait passé une chemise fraîche et s'était rasé. Son ivresse n'était pas encore tout à fait dissipée, car il me fit une grimace rapide et grogna :

— Alors, on est orphelin ?... Il t'a joué un sale tour, papa Couvray, avant de se laisser glisser...

Je lui dis que ses plaisanteries, acceptables quand mon père était en vie, me paraissaient déplacées maintenant. Il hocha la tête, me considéra avec une sollicitude attendrie d'ivrogne, puis avala d'un trait le pernod qu'il avait commandé d'un claquement de doigt.

— Avoue que tu as des emmerdements, petit Couvray ?

Je l'avouai. Il commanda un second pernod, vida la moitié de son verre en deux gorgées, soupira et m'oublia pour tomber dans une rêverie morose.

⁂

Brochant et sa femme étaient déjà installés à leur table habituelle, au fond de la salle du restaurant. Brochant lisait le journal. Sa femme griffonnait sur un carnet en remuant les lèvres. Elle avait toujours un petit compte à dresser : la liste des leçons particulières qui occupaient toutes ses heures de liberté, ou bien le calcul de la somme qu'elle virait en France chaque fin de mois. Je songeai que la veille, quand j'avais quitté mon père, elle n'était pas encore couchée, et je me demandai si elle m'avait entendu sortir de l'hôtel un quart d'heure plus tard.

Je fus sur le point de me lever pour aller l'interroger, puis je me dis qu'elle verrait dans ma démarche une manœuvre pour orienter la déposition qu'elle ne manquerait pas de faire au commissaire Parnel. Je préférai faire confiance à son honnêteté.

Yen apporta un plat de concombres au vinaigre. Je me servis et le passai à Mallart qui venait de prendre place près de moi, son verre de pernod à la main. Il secoua la tête en signe de refus et acheva son verre, les yeux posés sur Mme Brochant.

Castel et sa femme, qui occupaient la chambre voisine de la mienne, entrèrent l'un derrière l'autre. Castel s'approcha de la table et me tendit la main, tandis que sa femme demeurait à distance et faisait un petit salut. Castel était un petit homme triste qui paraissait écrasé par le poids de la grosse tête chauve qu'il tenait penchée sur l'épaule. Il était toujours perdu dans d'étonnants projets, destinés à lui apporter la fortune.

— J'ai appris, pour ton père... C'est un grand malheur...

Il me secoua la main comme à la porte d'un cimetière et fit rouler ses petits yeux pâles et flottants de la manière qu'il jugeait appropriée. Il s'éloigna, se détourna après deux pas pour me crier :

— J'ai une affaire en vue... Je t'en parlerai quand je l'aurai bien mise au point...

Castel avait travaillé chez mon père trois ans auparavant. Il dirigeait une centaine de coolies sur la plantation de café de Bach-Mon. Mon père l'avait renvoyé, sans que j'aie jamais su les raisons exactes de ce renvoi. Je

n'en avais jamais parlé à Castel, qui prétendait avoir quitté la plantation de son plein gré. Je supposais que sa femme, Thérèse, n'était pas étrangère à son départ. C'était une métisse annamite, trépidante et agressive, qui n'avait jamais pardonné à son mari ses entreprises sans lendemain, et se vengeait en le trompant avec tous les Européens qu'il associait à ses projets.

Castel et sa femme allèrent s'asseoir près de la table des Brochant. Ils ne se saluèrent pas, car Mme Brochant tenait la petite métisse pour une femme de mauvais genre et son mari pour un traîne-misère.

Je les regardais picorer sans appétit dans les hors-d'œuvre. Tous les quatre étaient là quand mon père avait été assassiné et je m'interrogeais pour savoir si le coupable n'était pas parmi eux. J'avais toujours le pressentiment que le meurtrier habitait l'hôtel.

Mallart prit un peu de sauce dans le ragoût de buffle que Yen venait d'apporter. Il l'épongea avec des morceaux de mie qu'il mâchait avec prudence car il n'avait plus que quelques dents en mauvais état. Il était toujours perdu dans ses réflexions, les yeux posés sur le couple Brochant, quand il dit soudain sans se donner la peine d'étouffer sa voix :

— Regarde-la... Elle maigrit tous les jours. Tu verras qu'elle n'en profitera pas de ses mandats... Je l'enterrerai, et cependant...

Quand il avait passé la nuit dans la cabane du Vietnamien, son humeur était détestable. Je lui dis :

— Mange et fous-nous la paix.

Mme Brochant avait repris son carnet de comptes. C'était vrai qu'elle avait une pauvre mine.

Cerruchi venait d'entrer dans la salle, le visage enflammé, quand un planton sortit du commissariat et se dirigea vers l'hôtel.

Lorsqu'il entra, nous étions tous immobiles, et le silence était tel, qu'on entendait distinctement chaque mot de la conversation de deux femmes annamites qui tiraient de l'eau au puits de la place.

La planton s'approcha de la table et secoua la liasse d'enveloppes bleues qu'il tenait à la main.

— M. Philippe Couvray ?

Je signai le registre qu'il me présentait et ouvris la convocation. Tandis que je la lisais, je sentais tous les regards braqués sur moi. « Veuillez passer à la Sûreté du Territoire, Bureau 5, à quatorze heures, pour affaire vous concernant. »

Le planton allait maintenant de table en table et distribuait sa liasse de feuillets. Chacun avait le sien, même la petite Khalat, qui tournait et retournait l'enveloppe entre ses doigts sans oser l'ouvrir. Cerruchi jura sourdement et regagna sa cuisine. Le couple Castel chuchotait en me jetant des coups d'œil à la dérobée. Mme Brochant surveillait chacun de mes gestes et j'avais l'impression qu'elle s'attendait à me voir prendre la fuite.

Je me levai, agacé, et traversai la place. La grosse horloge blanche encastrée dans le fronton du commissariat indiquait deux heures moins dix. J'avançai dans un bain de chaleur et de lumière compacte qui brûlait mes joues et mes avant-bras nus. Près du puits qui émergeait du sol comme une énorme cheminée grise, les deux femmes annamites, vêtues de noir, bavardaient toujours en halant à grands gestes arrondis leur touque d'aluminium qui tintait contre la pierre.

Je suivais le long couloir frais qui menait au Bureau 5, quand la peur me saisit. C'était une sensation que j'avais oubliée depuis des années, depuis la révolte du camp de Boung exactement, mais j'en reconnaissais chaque symptôme : l'afflux du sang dans ma gorge battante, mes jambes soudain cotonneuses, et surtout ce brassage lent et mou, écœurant comme un nœud de reptiles, au-dessous de l'estomac. Brusquement, j'abandonnais ce rôle de spectateur, de témoin anesthésié, qui avait été le mien depuis la découverte du meurtre. Je revoyais le faisceau de regards hostiles ou effrayés qui m'avait jugé, rejeté et déjà condamné quelques instants auparavant. Antoine Couvray était mort et tous me désignaient comme son assassin, même Mallart, qui n'avait pas prononcé les mots que j'attendais de notre amitié quand j'avais quitté la table.

⁂

Le commissaire était debout devant la fenêtre, les mains derrière le dos. Il me fit un signe de tête, ôta son casque colonial et alla s'asseoir devant un minuscule bureau de bois laqué trop petit pour sa masse imposante.

Il me désigna une chaise de la main.

— J'aimerais connaître votre emploi du temps au cours de la soirée d'hier...

Je raclai ma gorge encore encombrée par la soudaine crue de peur qui m'avait bouleversé sur le seuil de la pièce. Le climat de cet interrogatoire, aussi bien que l'attitude de Parnel, me déconcertait. Je m'étais attendu à un accueil agressif, au déploiement accoutumé de l'appareil policier, et je trouvais devant moi un homme soucieux qui me questionnait d'une voix impersonnelle. Le commissaire m'examinait en frottant du pouce son menton mal rasé. Il prenait parfois une note rapide sur une feuille de papier attirée au hasard, et, tandis que je parlais, son regard ennuyé errait distraitement sur mon visage et sur mon corps. J'avais la conviction qu'il se débarrassait de cet interrogatoire, le réduisait à une simple formalité, et cette indifférence, qui contredisait tout ce qu'on disait de sa grande conscience professionnelle, accroissait encore ma surprise. L'absence de son secrétaire m'intriguait aussi, de même que le silence insolite de cette grande pièce poussiéreuse éclairée par la mince tranche de soleil qui tombait des volets mi-clos.

Je lui dis comment j'avais employé la soirée de la veille. Vers dix heures, mon père avait envoyé Khalat pour me demander de venir dans sa chambre. Je m'y étais rendu immédiatement.

Je n'avais pas revu mon père depuis mon arrestation, trois ans plus tôt, et ce n'était pas sans une certaine émotion que je le retrouvais. Il me parut vieilli. C'était toujours le même homme grand et lourd, le buste épais et comme coulé d'une seule pièce dans sa veste croisée de toile blanche. L'ampoule électrique nue qui pendait à hauteur de ses cheveux gris coupés en brosse rude, accusait encore les traits larges de son masque de vieux lion.

Il me fallut plusieurs minutes avant de préciser le subtil changement que j'avais décelé en entrant dans la pièce : mon père, qui donnait l'impression d'être taillé dans une matière dure serrée comme du métal, s'était amolli et son regard même avait perdu cet éclat aigu que je lui avais toujours connu.

Nous ne nous étions pas salués et nous nous tenions l'un en face de l'autre dans cette chambre pauvrement meublée, aux peintures défraîchies, qui allait si mal avec les goûts fastueux que mon père avait toujours affichés, car il professait qu'en Asie plus qu'ailleurs, le luxe de l'apparence était inséparable du prestige.

Il m'avait désigné l'unique chaise :

— Assieds-toi...

Il était resté debout, juste au-dessous de l'ampoule qui creusait deux profondes poches d'ombre sous ses sourcils. Il affectionnait cette position qui lui donnait le pas sur l'interlocuteur, et il avait appris à jouer de sa haute taille et de son corps massif dans un pays où la force est révérée sous ses formes les plus brutales, mais je crois qu'hier soir, c'était bien plus par habitude que par désir de dominer qu'il agissait ainsi.

Il m'avait demandé :

— Que fais-tu à Vinh-Lung ?

Je lui avais parlé du chantier qui m'employait comme métreur, puis très vite, j'avais compris qu'il ne prêtait qu'une faible attention à mes paroles. Ma méfiance et mon hostilité, que j'avais réussi à déguiser jusqu'à cet instant, avaient eu raison de ma bonne volonté initiale. Je m'étais enquis assez sèchement :

— Pourquoi désires-tu me voir ?

Il m'avait considéré pendant plusieurs secondes, en pétrissant ses grosses mains blanches d'un geste qui lui était familier. Je suppose maintenant qu'il était embarrassé, mais un tel sentiment paraissait si incongru chez mon père que je ne découvris là qu'un aspect nouveau de la réprobation qu'il aimait à me manifester autrefois. Quand j'étais enfant, il me considérait de cette manière soupçonneuse et scandalisée tout à la fois lorsque d'occasion nos chemins se croisaient et que je n'avais pas su l'éviter. Il me demandait alors, de sa voix précise et sans

prolongement, qui semblait uniquement faite pour donner des ordres ou trancher d'un conflit :

— Comment as-tu employé cette journée ?

Je baissais la tête, ou bien je bafouillais de pitoyables phrases qui ressemblaient à des excuses. Il haussait les épaules, irrité, et finissait par s'éloigner après un coup d'œil mécontent.

Hier soir, mon père avait longuement hésité avant de me répondre. Il s'était enfin décidé :

— Je suppose que pendant ces trois dernières années tu as eu le temps de réfléchir...

Cette volonté de me traiter en coupable m'avait indisposé et je gardai le silence. Du cinéma qui avoisinait l'hôtel nous parvenait un vacarme de cuivres mêlé aux cris de la foule indigène et mon père devait parfois hausser la voix pour se faire entendre. Il m'avait parlé du Domaine, de la menace croissante d'invasion que les rebelles faisaient peser sur la plantation et de ma déplorable attitude passée qui avait failli compromettre ses efforts. Je m'étais alors levé, soudain conscient du ridicule de cette entrevue et assuré que nous n'avions rien de plus à nous dire qu'autrefois :

— Je n'ai pas beaucoup de temps... J'ai un rendez-vous en ville...

Il avait tressailli sous l'insolence et j'en avais été satisfait, car ses propos impitoyables m'avaient fait retrouver l'hostilité qui nous avait dressés l'un contre l'autre pendant des années. Mais à ma surprise, il s'était contenu et avait endigué le flot de reproches que j'attendais pour prendre brusquement congé. Il avait secoué la tête :

— Tu me gardes rancune de nos dissentiments passés...

J'admirais cette aisance qui lui faisait appeler « dissentiments » une haine réciproque de vingt années.

— ... Je n'oublie pas cependant que tu portes mon nom, et je désire te donner une dernière chance... Reviens au Domaine et je te redonnerai la direction de la mine de Kabong...

Sa proposition m'avait dérouté. J'en cherchai la raison, n'en trouvai pas, mais décidai cependant de refuser, trop certain du piège. Mon père avait ajouté :

— Je te donnerai le salaire d'un ingénieur en chef...

Quand je travaillais à la mine, au bureau d'études, il me donnait mille piastres par mois, c'est-à-dire moins qu'à un contremaître métis. Cette générosité inattendue aggrava encore ma méfiance et je secouai de nouveau la tête. Mon refus avait déclenché sa colère. Il avait cédé à sa violence naturelle tandis que je l'observais sans rien dire. Il avait parlé du tort que je lui avais causé, puis de ma mère enfin. Je n'avais pas voulu l'écouter plus avant et j'étais parti. J'atteignis l'angle de la véranda quand il m'avait rappelé par mon prénom. C'était la première fois qu'il en usait depuis des années et je m'étais arrêté une seconde,

surpris par l'accent de sa voix. Je crois que si mon père m'avait de nouveau appelé, je serais revenu sur mes pas, bien que je n'en sois pas certain, car à ce moment ma colère était extrême. Mais je n'entendis plus rien, et je regagnai ma chambre.

Parnel tapotait son bureau avec le capuchon de son stylo. Il me demanda :

— Votre père ne vous a rien dit d'autre ?

— Non.

— Savez-vous pourquoi il souhaitait votre retour à la plantation ?

— Non.

J'y avais réfléchi et je supposais que l'orgueil d'Antoine Couvray supportait mal la pensée de savoir son fils employé dans une petite entreprise de Vinh-Lung. Quand j'avais échoué sur la plantation d'abrasin que j'avais tenté d'exploiter six ans auparavant, à mon retour en France, mon père ne m'avait-il pas avancé 50 000 piastres pour renflouer l'affaire ?

Je ne fis cependant pas part au commissaire de ma supposition. Il consulta ses notes et me demanda :

— Quelle heure était-il quand vous avez quitté votre père ?

— A peu près dix heures et quart.

— Le rapport du médecin légiste indique qu'il a été assassiné entre dix heures et minuit.

A dix heures et quart mon père était encore vivant. Je dis :

— Est-ce qu'on ne peut pas obtenir une précision plus grande sur l'heure de la mort ?

— En France, on le pourrait peut-être, mais ici, la chaleur retarde beaucoup la rigidité cadavérique, et on ne peut indiquer une heure avec certitude.

Il ajouta :

— ... Il est cependant probable que votre père a été tué quelques instants seulement après votre départ...

Je considérai le commissaire avec stupeur. Ce qu'il venait de dire signifiait qu'il me tenait pour innocent du meurtre. Il s'adossa à son fauteuil, sourit avec ironie :

— Du moins est-ce la version que l'on a décidé d'adopter...

A son attitude, je compris que ce « on » n'incluait pas le commissaire Parnel. Il expliqua :

— On pense dans certains milieux que votre père a été victime d'un assassinat politique...

Cela voulait dire qu'on allait se servir du meurtre de mon père pour accroître les mesures de répression contre les terroristes, et multiplier les mesures d'inquisition près de la population indigène.

Parnel qui surveillait ma réaction me demanda, sans dissimuler son mépris :

— Cela vous soulage, je présume...

Il reprit son stylo :

— Qu'avez-vous fait chez Savong ?

— J'ai joué au poker chinois jusqu'à une heure du matin.

— Vous avez gagné ?

— Une centaine de piastres...

— Vous jouez beaucoup, n'est-ce pas ?

C'était vrai. J'avais retrouvé dans le jeu cette excitation que me donnaient autrefois l'action et le danger.

— Vous savez que le meurtrier s'est emparé du portefeuille de votre père ?

Je devinai ce qu'il voulait insinuer. Il reprit :

— Il y avait d'autres joueurs chez Savong ?

— Lesage et Boutha, quelques autres aussi dont je ne connais pas les noms...

— Nous leur demanderons confirmation...

Parnel ne cachait pas la menace. Il ne tenait pas l'enquête pour terminée et la version que lui avaient soufflée les services politiques de la Résidence ne le satisfaisait pas.

Il se leva et m'accompagna jusqu'à la porte.

— Au cours de votre entretien, votre père a-t-il mentionné les visites qu'il a rendues aux autorités françaises et indigènes dans la journée du vendredi ?

— Non...

Je cherchais le sens caché de cette question et me promis de m'informer sur les allées et venues de mon père le jour de sa mort.

Parnel ouvrit la porte. Il s'effaça pour me laisser passer et me cria en guise d'adieu :

— Nous avons reçu un télégramme de votre sœur... Elle a demandé qu'un avion la prenne à Xien-Mu... Je pense qu'elle sera là vers quatre heures. Si j'ai bien compris ses intentions, elle aimerait vous voir dès son arrivée.

En quittant la Sûreté, je croisai Castel. Il m'adressa un sourire contraint. Il tenait sa convocation à la main. Plantée sur le seuil de l'hôtel, sa femme l'escortait du regard. Elle paraissait inquiète et mordait sa lèvre inférieure. Quand elle s'aperçut que je la dévisageais, elle rentra en hâte dans le couloir et je l'entendis escalader en courant l'escalier qui menait aux chambres.

Je méditai quelques instants sur cette curieuse attitude tandis que je suivais la route empierrée de galets qui menait au fleuve. L'air surchauffé vibrait, et je m'enfonçais avec plaisir sous la voûte de verdure de la grande allée de flamboyants royaux qui longeait le Mékong. Je marchais sans but. Simplement, je n'avais pas envie de rentrer à l'hôtel.

Le fleuve, frappé de soleil, était nu. A travers les eaux basses, on

devinait les bancs de sable qui affleuraient parfois en longs renflements jaunes cernés d'un bouillonnement d'eau vive.

Je pensais aux paroles du commissaire. Mon père m'avait aussi parlé de l'approche des troupes populaires. Il m'avait dit : « Si le Commandement du Sud n'envoie pas de nouveaux renforts, la province sera envahie dans trois mois. » Il fut un temps où j'aurais été satisfait d'une telle éventualité. J'avais trop souvent rêvé de la chute de cette sorte de royaume que mon père avait établi dans le 5e Territoire. Mais aujourd'hui, je ne souhaitais plus le triomphe des armées populaires. J'avais compris combien leurs vues, sur ce pays et sur la population qu'il portait, différaient des miennes.

Mon père régnait sur sept mille indigènes qu'il ne considérait pas tout à fait comme des hommes. Son attitude me faisait penser à ces sergents qui font manœuvrer leur escouade de petits soldats et ne détestent rien plus que ceux qui, par une aptitude spéciale ou une faiblesse particulière, se détachent du troupeau.

Quand Antoine Couvray eut établi sa fortune, il alla en France pour y prendre femme. Saisi peut-être par un soudain accès de jeunesse après huit années de labeur forcené dans un pays qui se défendait pied à pied, il se paya — je ne trouve pas d'autre mot — une femme très jolie et assez vaine qui semblait surtout faite pour l'oisiveté et le plaisir. Il l'épousa comme on se récompense. Revenu à la colonie, le premier enthousiasme passé, il ne sut plus quoi en faire, la méprisa, la supporta de plus en plus difficilement et finit par la prendre en grippe, comme il prenait en grippe tout ce qui lui faisait obstacle.

Plus tard, quand il eut des enfants, ce fut pour lui seul. Nous lui appartenions au même titre que sa plantation de caféiers, et bien plus encore, je crois. Il ne pensait peut-être pas avoir droit de mort sur ma sœur et moi, mais droit de vie c'est certain : droit de l'organiser, de l'orienter à sa guise et d'en disposer pour l'avenir, dans la justice, bien entendu, car il prétendait être équitable et exigeait qu'il lui soit rendu hommage sur ce point.

Ainsi, dès ma dixième année, il voulut faire de moi un chef, et cette formation consistait d'abord à lui obéir aveuglément. Je me cabrai, mais ma précoce rébellion, dont il rendit ma mère responsable, ne fit que l'ancrer plus avant dans ses projets. Il eut tôt fait de nous unir dans la même réprobation. Je ressemblais trop à ma mère pour laquelle il éprouvait un mélange complexe de haine, de dédain et d'amour coupable. Je présentais les défauts qui la lui rendaient odieuse : son insolence souriante et son goût du plaisir facile.

Ma mère choisit de s'en aller avec un prospecteur minier jeune et vigoureux et je restai seul en face de mon père. Il me promit, la voix menaçante, qu'il ferait un homme de moi et écraserait mes mauvais penchants.

Il fallut cependant que j'arrive au seuil de l'adolescence pour que

notre hostilité devînt systématique. Dans les années qui suivirent le départ de ma mère, il y eut quelques trêves. Je me disais : « Il faut aimer ton père » et je me laissais prendre aux bonnes paroles du curé de Xien-Mun qui tenait Antoine Couvray pour un saint homme et le donnait volontiers en exemple. Je me souviens que je dus attendre ma quinzième année pour oser m'avouer que mon père était exactement le genre d'homme dont je n'aurais jamais pu devenir l'ami. Quand j'étais plus jeune cette idée m'atterrait. Je la croyais sacrilège.

⁂

J'arrivai au village de Ban-Kheun. J'aimais ce cap de terre rongée où le fleuve décrit un virage lent et somptueux, et je ne me lassais jamais du spectacle des paillotes perchées sur leurs pilotis, de la cascade de verdure, et des petits jardins en gradins qui dévalaient jusqu'à l'eau plate cuirassée de soleil.

J'étais allé en France pendant trois ans, j'y avais vécu en étranger et je m'étais promis de ne jamais y retourner. J'en gardais le souvenir d'un peuple gris et triste, dont les joies et les soucis n'éveillaient que mon étonnement curieux. J'étais né, j'avais grandi ici. Nous appartenions à des planètes différentes.

Quand j'avais quitté Saigon, après mon baccalauréat, mon père avait décidé que je préparerais l'École des Mines. Je lui dis que je désirais demeurer en Indochine et travailler sur la plantation. Je ne voulais pas retrouver le bavardage insipide d'un professeur entre les quatre murs d'une classe, et ces centaines d'heures perdues à entasser un douteux savoir en marge de la vie véritable. J'avais dix-huit ans.

Mon père m'écouta à peine. J'insistai et protestai si bien qu'il me gifla. Ma rage le disputa à mon humiliation. Il ne m'avait pas giflé comme un père gifle son enfant, mais comme un homme frappe un autre homme. Pour lui et non pas pour moi.

Je m'enfuis dans un village méo des plateaux. Il me fit rechercher, puis ramener par la gendarmerie coloniale et m'embarqua lui-même à Saigon comme il l'avait décidé. Je partis pour la France.

Il soignait sa réputation de chef sévère, mais juste. On ne pouvait lui décerner meilleur compliment. Mais quand il se montrait équitable, il croyait toujours faire un peu acte de bonté et y voyait une occasion de se féliciter. Cette disposition d'esprit m'irritait. Et les reproches qu'il s'adressait quand il agissait injustement m'irritaient tout autant, car il ne pouvait s'empêcher d'y mêler des explications, et parlait alors de raison majeure et d'intérêt général. C'était un homme qui ne savait pas s'accepter.

Je marchais sur le bas-côté poudreux. Ce pays était bien le mien. J'y

reconnaissais chaque chose et le regard que je posais sur les gens de ce peuple n'était pas celui d'un touriste en excursion, d'un de ces Français de France affamé de pittoresque et de couleur locale. Je songeais à mon père, qui parlait parfois de la vallée du Rhône et de sa jeunesse dans une grande ville du Centre. Il disait que c'est là-bas qu'il irait achever sa vie. Mais il en parlait depuis vingt ans et remettait sans cesse la date de son retour. Il découvrait toujours de nouveaux prétextes pour remettre son départ. Il n'aurait jamais osé reconnaître que la vie d'Europe ne pouvait plus le combler. Je crois même qu'il ne se l'était jamais avoué.

Je m'engageais dans la grand-rue de Vinh-Lung quand je rencontrai Castel. Il vint à moi, la mine défaite et dramatique tout à la fois :

— Ta sœur t'attend depuis une demi-heure chez Cerruchi...

Il hocha la tête :

— ... Tu sais que Parnel cherche des histoires à ma femme ? Pourtant, personne n'ignore que ton père a été assassiné pour des raisons politiques...

Il se pencha vers moi pour chuchoter :

— Il s'était fait des ennemis dans certains milieux que je ne veux pas nommer...

Je me souvins du visage angoissé de Mme Castel lorsque son mari était entré au commissariat et demandai :

— Pourquoi Parnel cherche-t-il des histoires à ta femme ?

Castel évita mon regard :

— Pour rien... Elle aurait parlé à ton père le soir du meurtre et se serait un peu querellée avec lui... Oh ! rien de grave...

— C'est après que je le voie qu'elle lui a parlé ?

— Non, avant, bien sûr...

— Qu'est-ce qu'elle lui voulait ?

La gêne de Castel parut croître.

— Depuis quelque temps, Thérèse me tracassait pour que je reprenne du service chez ton père... J'avais fini par me laisser faire et elle a profité du passage de Couvray à l'hôtel pour lui en toucher un mot.

Castel avait été engagé sur la plantation quelques mois à peine avant mon procès à Saigon. Personne n'ignorait que sa femme le trompait avec le directeur commercial. Castel en avait pris son parti. On disait qu'il en avait l'habitude. A travers les propos de Cerruchi, j'avais cru comprendre que mon père avait renvoyé Castel à cause du mauvais exemple donné par la métisse, qui s'éparpillait en outre avec quelques-uns des jeunes surveillants de la plantation. Mon père détestait les femmes légères ou simplement d'apparence trop libre. Chaste par nature, il prétendait l'être par devoir et flétrissait les écarts de la chair chez les autres. Non seulement, avait-il négligé la sensualité de ma mère, mais encore avait-il prétendu la guérir de ce vice. Je n'étais donc pas surpris qu'il ait chassé le couple Castel car il avait le souci des apparences.

Une des voitures de la Résidence était rangée devant l'hôtel Kaimio. J'aperçus ma sœur. Elle s'était réfugiée sous la véranda, à l'abri du soleil. Elle me laissa venir à elle sans un geste, le visage mécontent, en m'examinant des pieds à la tête, et son regard était à peu près semblable à celui que le chauffeur posait sur deux Laotiennes en train de s'épouiller, accroupies contre le mur.

Par une étrange ironie du sort, ma sœur, qui avait toujours été éperdue d'admiration devant mon père et prétendait lui ressembler en toute chose, était petite et frêle. Elle ressemblait, disait-on, de manière frappante à ma mère, alors que j'avais hérité de la haute taille et des lourdes épaules d'Antoine Couvray. Je crois qu'elle n'avait jamais pardonné cette ressemblance à ma mère dont elle avait appris très jeune à détester jusqu'au souvenir.

Elle me reprocha de sa voix nette, elle ausssi calquée sur celle de mon père :

— Je t'attends depuis près d'une heure...

— Parnel m'avait dit que tu n'arriverais qu'en fin d'après-midi.

— J'ai demandé à l'un des avions de la mine de venir me prendre à Xieng-Muh...

Elle m'indiqua de la main le siège arrière de la voiture :

— Monte... Nous allons au « Bungalow »... Nous avons à bavarder...

⁂

Ma sœur alla jusqu'à la fenêtre de la chambre. Nous n'avions pas encore échangé une parole depuis notre entrée au « Bungalow ». Je me tenais au centre de la pièce et j'attendais.

Elle se détourna, me considéra, puis dit :

— J'ai reçu ce matin, à la plantation, un appel radio du résident de Vinh-Lung. C'est lui qui m'a appris la mort de papa...

Elle hésita, passa une main rapide dans ses cheveux d'un blond inégal, coupés en mèches garçonnières :

— ... Il a insisté sur le fait que papa avait été tué dans une des chambres de l'hôtel où tu résidais...

Je ne faisais pas un geste. J'essayais de comprendre où elle voulait en venir.

— T'a-t-il dit qu'il me croyait coupable ?

Elle ne me répondit pas immédiatement. Au-dessus de nos têtes, le ventilateur de plafond brassait lentement l'air mou et, dans le silence qui s'étalait, son bruissement soyeux parut prendre de l'importance. Je levai les yeux. Il faisait penser à une énorme libellule, immobilisée, ailes battantes. Ma sœur se taisait toujours. Je répétai, plus sèchement :

— T'a-t-il dit qu'il me croyait coupable ?

— S'il ne l'a pas dit, il me l'a laissé entendre...

Elle fit un pas vers moi :

— J'ai expliqué au résident que tu n'étais pour rien dans la mort de notre père, et que des terroristes avaient déjà tenté de l'abattre à la plantation, la semaine dernière...

Je comprenais maintenant pourquoi la version du crime politique avait été si facilement accréditée.

Je demandai :

— Quand a-t-il été attaqué par les terroristes ?

— Il n'a jamais été attaqué...

J'observais ma sœur. Depuis que nous nous étions quittés, elle était devenue plus femme et je la reconnaissais mal.

Elle m'expliqua, de ce ton neutre qui, je suppose, entrait dans son nouveau rôle :

— J'ai obtenu de Decleuze, le directeur du personnel, qu'il confirme mes déclarations... Quant aux serviteurs, j'ai fait le nécessaire pour qu'ils déposent dans le même sens, le cas échéant...

Je l'observais toujours. Elle tourna légèrement la tête vers la fenêtre, et j'aperçus des traces brillantes sur ses joues. Elle avait pleuré. Je songeai qu'elle seule avait versé des larmes sur la disparition d'Antoine Couvray et j'en fus touché. J'aurais aimé moi aussi pleurer sur cette mort.

J'interrogeai :

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Je m'en doutais, mais je voulais l'entendre dire. J'espérais aussi qu'elle trouverait une raison qui ne découvrirait pas sa méfiance.

Un petit pli méprisant creusa la jointure de ses lèvres :

— Crois-tu que, par tes agissements, notre nom n'a pas déjà été lié à trop de scandales ?

— Tu crois que j'ai tué notre père ?

Je n'avais jamais pu me décider à appeler Antoine Couvray, papa, sinon quand j'étais très jeune, mais à dix ans déjà, le mot ne pouvait plus forcer ma gorge.

JEAN HOUGRON

(*A suivre.*)

DU TAM-TAM A L'IMPRIMÉ

par Robert Delavignette

Ce n'est pas tous les jours que le porc-épic fait périr le lion. Aussi *Le Soudan français*, qui est le plus grand hebdomadaire de Bamako, a-t-il raison d'informer ses lecteurs, dans son édition du 7 avril dernier, que *le 16 mars 1955, dans le sud du Niansanary, on a trouvé le cadavre d'un lion dont la poitrine avait été perforée par les piquants d'un porc-épic.* Et le chroniqueur local, M. Sow Alpha, ajoute : *Le roi de la brousse, présomptueux, s'était empalé sur les armes du modeste rongeur dont il ne comptait faire qu'une bouchée.*

Rien ne manque à cette nouvelle, qui est vraie et curieuse et qui nous touche comme une fable. Elle est vraie : *Le Soudan français* a la réputation d'un périodique sérieux qui n'inquiète pas les autorités en lançant de faux bruits dans son tirage à deux mille exemplaires. Elle est curieuse, et renverse nos idées sur les drames de la brousse où le lion peut trouver la mort. Enfin il y a une morale, énoncée en des termes qui évoquent l'Afrique du côté de Niansanary et qui rappellent, avec le même naturel, la province. Nous sommes dans la savane aux lions et en même temps dans le bestiaire classique des fabulistes civilisés. Nous sommes dépaysés un instant, juste ce qu'il faut pour savourer le retour à un cadre rassurant où le rugissement des fauves se mêle au ton de nos organes de presse régionaux. En plein Soudan nous respirons maintenant la fraîcheur de la nouvelle imprimée.

Et pourtant, quel démon me pousse à poser une suite de questions, qui tendent à remettre en cause les rapports entre l'Afrique et la Presse, et, d'une manière plus large, entre les civilisations non écrites et la civilisation mécanicienne, celle qui devient universelle et qui fait une si grande place aux journaux.

⁂

Première question : avant qu'il y eût des journaux au Soudan, comment la nouvelle du lion et du porc-épic eût-elle été transmise ? Elle

avait déjà toute sa valeur de véracité et de curiosité et aussi de moralité. On en aurait parlé. Mais comment les gens en auraient-ils parlé ?

Belle question ! direz-vous. Pour y répondre, il n'est pas besoin d'avoir connu l'Afrique d'autrefois. Toute nouvelle était communiquée oralement, de proche en proche et elle se répandait principalement sur un marché. Un homme la conte dans un cercle d'auditeurs, les uns hochent la tête, les autres ouvrent la bouche ou portent la main à la bouche, en signe d'étonnement. La scène est de tous les pays, sinon de tous les temps. Jadis elle s'est passéé chez nous, sur le pas des portes, sur nos foires, ou le dimanche à la sortie de la messe.

Mais en réalité le problème n'est pas si simple. Nous devons nous demander si le lion et le porc-épic ne représentaient pour les Africains qu'un fait divers qui pouvait faire l'objet d'une diffusion ordinaire, ou bien si ce n'était pas au contraire une chose sensationnelle, exceptionnelle, dont la publicité était soumise à une censure préalable avant d'être réservée à des techniciens.

Peu de sociétés sont aussi complexes et rigoureuses dans leur organisation interne et dans leurs relations avec le monde que les sociétés négro-africaines traditionnelles. L'individu n'existe qu'en fonction du groupe humain où il s'incarne. Sur le sol pauvre, sous le soleil dur, l'homme ne subsiste qu'en obéissant aux lois du groupe. L'habitat, le vêtement, l'outillage sont rudimentaires, mais la vie du groupe ne l'est point. En apparence ce village de cases et d'êtres demi-nus émerge à peine de la brousse, mais il se tient, par rapport aux forces environnantes, visibles et invisibles, dans un équilibre qui résulte d'un ensemble de coutumes indissolubles. On ne joue pas avec cet équilibre vital. Une nouvelle accueillie et propagée en dehors des règles est de nature à le rompre.

Le lion tué par le porc-épic, quel genre de nouvelle est-ce ? Qu'en disent les anciens, qui sont les champions du record d'existence et qui ont accumulé bien des expériences ? Qu'en disent les sorciers, devins des choses cachées ? Qu'en dit le chef, qui personnifie le groupe et qui est responsable de l'équilibre entre le groupe et le Cosmos ? Selon ce qu'ils diront, les techniciens de la diffusion pourront parler à leur tour.

Parler n'est pas forcément le mot exact. La nouvelle, par son caractère spécial, mérite d'être propagée autrement que par la voix. Le conseil des anciens, la consultation des sorciers, la décision du chef ont recommandé l'emploi du langage « tambouriné » par les instruments de musique. Mais quel instrument choisir ? Chacun a sa fonction particulière. Quel est celui qui convient le mieux en l'espèce ? Le tambour, le sifflet, le balafon (sorte de xylophone) ou la harpe ?

Il me faut ici renvoyer les lecteurs aux travaux de M. Pepper, ethnomusicologue, qui étudie depuis 1941 les langages tambourinés en Afrique noire et qui est actuellement attaché à l'Institut d'Études Centrafricaines. Dans sa « Musique et Pensée africaines », article paru dans le n° 1 de la

revue *Présence africaine* (1947-1948), Pepper invoque l'expérience du gouverneur général Félix Éboué qui fut *l'un des premiers à remarquer le lien qui unit les langues à tons de différents dialectes et les sons du tambour de bois.* (Rappelons que les tambours parlants ont la faculté d'émettre plusieurs sons.) *En 1915, lors de la pacification de la région de Kouango, il utilisa cet instrument pour entrer en contact avec les réfractaires et évita ainsi toute effusion de sang. Sa connaissance approfondie de la question lui avait permis de réfuter l'hypothèse d'un langage tambouriné conventionnel, comparable à ces paroles adaptées aux sonneries de clairon de nos casernes. Toutefois, il regrettait de n'être pas en mesure de fournir la preuve de ce qu'il avançait, aussi désirait-il s'assurer le concours de musiciens susceptibles de lui fournir une graphie musicale du tambour pour établir des comparaisons avec les tons de la langue. Ce fut notre premier travail.*

« Les Bandas utilisent deux tambours... chaque instrument peut faire entendre deux sons différents, ce qui donne en tout quatre sons, dont trois servent à parler et le quatrième à avertir. Ce vocabulaire qui compte plus de mille cinq cents mots sera édité au Musée de l'Homme et appuiera la version de M. Éboué selon laquelle tout ce qui se parle peut être interprété par le tambour. »

Pepper travaille en Afrique centrale, et les sujets de ma chronique sont situés en Afrique occidentale. Vais-je outrepasser ma liberté de chroniqueur en généralisant, en extrapolant ? Certes, l'Afrique est diverse et il y a loin de l'Oubangui au Niger. Mais je crois pouvoir affirmer que les peuples nigériens ont, eux aussi, leur langage musical. Qu'il me suffise de citer Jean Rouch, du Centre National de la Recherche scientifique, écrivant à propos des Dogon de Bandiagara (Soudan français) : « Un soir, je filmais avec minutie les cultivateurs au milieu des champs de riz et des jardins... lorsqu'un son lointain de tambours rompit le silence. Lahia, mon guide, écouta et me dit : « Il faut revenir au village, » il y a eu un accident, un homme s'est noyé dans un torrent. » (*Connaissance du Monde*, n° 1, hors série, 1955.)

Selon M. Pepper, c'est la harpe qui se prête le mieux à formuler, à nourrir et à soutenir la nouvelle, en lui donnant l'allure du récit dialogué.

On combinera peut-être les instruments. Après quelques coups de tambour, avertisseurs, qui éveilleront l'attention des hameaux de culture épars dans le périmètre du village, la harpe va former, non pas une traduction du langage ordinaire dans une suite de sons comparables au Morse, mais bien un langage particulier. Quel que soit l'instrument utilisé, le principe reste le même. Il s'agit de faire pénétrer la nouvelle à distance, dans un milieu humain, par une musique dont les sons véhiculent un certain langage, et il s'agit de mettre le milieu humain en mesure de recevoir la nouvelle, d'en dégager toute la signification et de participer à la vie qu'elle prend. Le tambour prélude : « O gens, écou-

tez ! » La harpe continue : « Le lion est mort, le lion qui rôdait au sud du Niansanary. » Aux environs, d'autres harpes frissonnent : « En vérité, est-il bien mort ? » La harpe initiale l'affirme : « En vérité, percé par le porc-épic qu'il voulait manger. » Ici, des hochets de vannerie, remplis de petits cailloux, entrent en jeu, et scandent : « Hâ-Hâ. » C'est une conversation qui s'engage, une improvisation multiple qui féconde le même thème. Nous ne sommes plus devant une nouvelle, mais dans la nouvelle.

Et nous sommes loin de nos techniques à nous, loin du journal déplié où nous enfonçons notre tête isolée. Nous voici dans un monde où la diffusion de la nouvelle se fait en langage musical et avec la participation en même langage de ceux à qui elle est destinée.

Ces tambours primitifs, ces sifflets de corne, ces balafons de calebasses, de lamelles et de cordes, ces harpes archaïques, ont une grande portée matérielle et morale. Matériellement, ils propagent la nouvelle à de très vastes étendues, par une chaîne de relais. C'est le fameux télégraphe ou téléphone africain, mais c'est plus que notre téléphone ou notre télégraphe. Moralement, ils créent une diffusion intime et communuelle. L'homme vit la nouvelle qu'ils lui portent, elle l'appelle au plus profond de ses entrailles, et en communion avec son groupe. Tout se passe comme si la participation du groupe à la nouvelle de base engendrait l'élaboration d'une super-nouvelle qui éveillera une sensibilité commune, déterminera une prise de conscience.

De là vient l'importance des instruments liés au langage musical. Il ne saurait exister sans eux. Certains n'ont d'autre demeure que celle du chef. Lui seul, au nom du groupe, est le dépositaire de leur pouvoir. Sa parole est déjà une force mystérieuse. Plus mystérieux encore et plus fort est son tambour qui fait entendre le langage tambouriné.

Dans un livre admirable, *l'Enfant noir*, un jeune Africain, écrivain-né et écrivain de langue française, Camara Laye, après nous avoir conduits à la forge guinéenne de son père et aux rites qui entourent le travail du forgeron, murmure avec mélancolie : « Avons-nous encore des secrets ? » Oui, l'Afrique a toujours ses secrets et notamment dans l'art de diffuser les nouvelles. Si intense et rapide que soit le développement de la civilisation mécanicienne et universelle dans les forêts, les savanes, le désert, il est des langages musicaux qui constituent non seulement des langages différents du langage ordinaire, mais qui ont un caractère ésotérique. Tambourinés, sifflés, ou tributaires du balafon ou de la harpe, ils ne sont accessibles qu'à des initiés. Le lion n'était peut-être pas un lion normal. Qui sait s'il n'était pas habité par un esprit ? Les instruments useraient alors d'un langage dont les tons et les sons échapperaient au commun. Toute nouvelle n'est pas bonne à répandre chez tous, et la participation à la nouvelle ne doit être recherchée qu'à bon escient.

Mais notre lion est une brave bête de lion et sa mort tombera sans inconvénient dans le domaine public. Aux griots de s'en emparer.

Généalogistes et, le cas échéant, habiles à inventer la lignée de l'étranger qu'ils encensent, louangeurs récompensés ou dénigreurs gagés, amuseurs publics et aussi poètes inspirés, ces techniciens ne dédaignent pas d'être crieurs de nouvelles, et mêlant leur voix aux instruments et le langage ordinaire au langage tambouriné, sifflé, à l'image musicale de la harpe et du balafon, ils vivifieront la nouvelle du lion et du porc-épic.

Essayons maintenant de faire le point. Nous sommes partis d'un texte très simple, d'une nouvelle imprimée, et aussitôt l'Afrique nous a saisis pour nous transporter dans ses propres techniques de diffusion. Techniques anciennes dont on ne peut préciser la date d'invention. Techniques dont la perfection semble avoir été atteinte du premier coup. Elles ont leur matériel, leur personnel spécialisé, leur langage, leurs modalités d'emploi, leurs modes de pensée. Elles sont en interdépendance étroite avec un genre de vie, un style de vie, elles procèdent de structures sociales qui paraissent être d'un tout autre ordre que les nôtres.

⁂

La seconde question qui se pose est de savoir ce que ces techniques africaines sont devenues. Par exemple, le langage tambouriné persiste-t-il concurremment avec le journal ? Ont-ils chacun leur domaine ? Et dans leur coexistence, quel est leur comportement ? Quelle est leur ligne de démarcation ? Réagissent-ils l'un sur l'autre ?

Le Soudan français titre chaque semaine à deux mille exemplaires, sur un territoire qui compte près de trois millions et demi d'habitants. Autant dire que le plus grand nombre des Soudanais ne sont pas touchés par le journal. Mais ceux qui le sont, je crois qu'ils le sont bien. Ils prennent le journal au sérieux. Il en est de la Presse comme de la République, c'est la première pour eux, ils y croient, c'est la première fois qu'ils l'ont. Ce sont ceux-là que je voudrais pouvoir interroger : Vous êtes heureux de lire la nouvelle du lion et du porc-épic, et bien d'autres encore. Voici celle des éléphants de Dioka dans *Le Soudan français* du 26 mai 1955 : *L'autre jour deux de ces pachydermes, bien connus dans les villages de leur zone de prédilection, un gros mâle à queue coupée et une monstrueuse femelle, visitèrent le village Toronké de Diabougou. Les villageois étaient partis en transhumance au sud. Les éléphants brisèrent les greniers, se gavèrent de mil, brisèrent ou éparpillèrent les différents objets qui n'avaient pas échappé à leurs minutieuses investigations. Une case carrée contenant les livres arabes de Baïdi Ali Tall était éventrée.* Cette dernière phrase est pleine de sens. Une case carrée ! Au village soudanais, c'est une habitation plus belle que les autres qui sont rondes, c'est la demeure digne d'un lettré. Et quel ami des livres ne compatira au malheur de Baïdi Ali Tall ? Que ne puis-je converser avec Baïdi Ali Tall ! Nous avons en commun l'amour des livres et la douleur de les perdre, lui par la faute des éléphants, moi par les guerres et par la crise

du logement à Paris. Et il doit avoir sur moi la supériorité de pratiquer à la fois la lecture et le langage tambouriné. Que de choses il m'apprendrait ! Participe-t-il à la Presse comme il participe au Tam-Tam ? Se donne-t-il à la nouvelle imprimée comme il s'incorpore à la musique sociale de la nouvelle tambourinée ? Et comment passe-t-il du journal au tambour, et inversement ? Que se passe-t-il en lui quand il fait ce passage ? Comment maintient-il son équilibre mental en usant de techniques si différentes ?

J'ose à peine formuler ces interrogations. Nous décrétons que nos techniques ont la valeur universelle d'un progrès en soi, parce qu'elles procèdent de la raison et qu'elles unifient la Terre. Nous voulons bien étudier les techniques anciennes, mais en sous-entendant qu'elles sont inférieures à celles que nous leur substituons. Il nous semble tout naturel que les civilisations dites archaïques passent de leur coutume à la raison. Mais si c'est là pour elles un dépassement nécessaire, comment l'ont-elles franchi ?

La vieille Afrique avait soin d'organiser les passages d'un genre de vie à un autre dans la même existence d'homme. Le passage de l'enfance à l'âge de la procréation n'allait pas sans une éducation sexuelle et civique, qui était donnée sous la forme d'épreuves initiatiques. Mais quels ont été les rites de passage quand il s'est agi des techniques nouvelles ? Elles n'atteignent encore qu'une petite zone de population à la surface du monde africain dont les profondeurs restent l'empire des techniques anciennes. Pour une case carrée qui servait de « librairie » à un sage, combien de chaumines rondes abritent d'analphabètes. Pour deux mille exemplaires de l'hebdomadaire *Le Soudan français*, combien de tambours, de sifflets, de harpes et de balafons. Le territoire du Soudan dénombre 520 000 enfants d'âge scolaire et ne peut en recevoir que 35 000 dans ses écoles publiques et privées. Le budget n'est alimenté que par une agriculture pauvre, qui travaille à la houe un sol fragile, où l'emploi inconsidéré de la machinerie aratoire risque de détruire la faible couche d'humus. En général, les techniques de la civilisation mécanicienne, toutes les techniques de l'organisation de l'espace, de la transformation de la nature, de la production et de la circulation des richesses, de la communication de la pensée, n'ont pas encore trouvé au Soudan un vaste champ d'application. Mais si réduit que soit leur domaine, elles exercent leur action, elles désagrègent l'ontologie des techniques anciennes et des groupes humains traditionnels. Le paysan noir prononce maintenant une parole très nouvelle : « Chaque homme, dit-il, est devenu son propre blanc. » Cela signifie que chaque homme est touché, agité par le besoin de vivre autrement que ses pères et d'employer les techniques qui le mettront à égalité avec le blanc. Cela signifie aussi que chaque homme doit rechercher son équilibre spirituel dans le passage qu'il fait de la technique africaine à la technique universelle.

Si l'Afrique souffre d'une crise dans laquelle nous n'apercevons sou-

vent que des épiphénomènes politiques, ne serait-ce pas qu'elle est en état de déséquilibre fonctionnel entre ses techniques anciennes et les nouvelles, entre sa manière ancestrale de comprendre le monde d'une part et l'unification actuelle du monde par les techniques rationnelles d'autre part ? Et quels rites propitiatoires, quelle initiation eût-il fallu pour aménager la soudaineté du passage du tambour à l'imprimé ?

Sachons du moins entendre en Europe l'accent de l'Afrique dans le passage. Mariama Bâ, élève institutrice, écrit : *Je me souviens de mon enfance, plus pure que la farine de mil, plus ardente que les insectes des champs. La vie était belle, belle la lumière des sentiers où vibrait l'orchestre des métiers. Dans les cours, les femmes pilaient le mil. La chanson nourricière du pilon dans le mortier, la beauté noire et brillante des pileuses mettaient dans mon cœur de la joie... Je me souviens des jours de fête... Vers trois heures il y avait tam-tam. Que d'émotion réveillent en moi ces danses où j'étais moi-même danseuse ! Les sons retentissants des* tabalas[1] *(non plus des* tabalas *de bals mais des* tabalas *de fêtes) mêlés aux chants cadencés, excitaient. Leste, souple, je m'élançais comme mes sœurs. Pouvoir étrange du tam-tam où la musique est mouvement, le mouvement de la musique. Le sang bouillonnait dans mes veines. Je sautais, dansais. Je sentais mon ventre qui saillait ou s'enfonçait dans mes reins. J'avais huit ans et je criais : Tam-Tam, emporte-moi. Puis un jour... vint l'école et prit fin ma vie libre et simple. On a blanchi ma raison mais ma tête est noire, mais mon sang inattaquable est resté pur, comme le soleil, pur, conservé de tout contact. Mon sang est resté païen dans mes veines civilisées et se révolte, et piaffe aux sons des tam-tams noirs. Toujours je veux danser, toujours danser, encore danser. Les souvenirs de ma petite patrie aujourd'hui cassée, façonnée, aplatie... font vibrer mon âme, plus que le doigt du* diali[2] *la corde de son* halem.

Un étudiant africain qui révèle un tempérament de romancier, Eza Boto, dans son livre *Ville cruelle*, nous montre l'exode des Noirs, du village à l'agglomération urbaine : *Ils riaient, discutaient, se disputaient avec des gestes qui auraient enfermé l'univers entier. Ils couraient, marchaient, se bousculaient, tombaient de vélo, le tout dans une certaine spontanéité, seul résidu de leur pureté perdue... Déjà ils ne pouvaient plus dire d'où ils venaient qu'en nommant leur village natal, leur tribu d'origine. Ils ne savaient pas non plus où ils allaient ni pourquoi ils y allaient. Étonnés de se trouver si nombreux ensemble, ils se résignaient pourtant à cet étrange isolement de forêt vierge où ils se sentaient individuellement... Ils faisaient venir femmes et enfants, ou s'ils étaient jeunes et célibataires, frère, sœur cadets, pour conserver à côté d'eux comme un vivant et constant souvenir du village natal. Généralement ils y pensaient d'abord à leur village natal, et puis, peu à peu, ils l'ou-*

1. Sorte de tambour.
2. Poète, qui joue ici du halem, de la harpe.

bliaient, accaparés par des préoccupations d'un tout autre genre... Il en était qui ne pouvaient réaliser ici leurs ambitions sociales : ils s'en allaient goûter à une autre ville.

Goûter à une autre ville ! Quelle amertume. Et quel genre de ville ! La ville d'Eza Boto, la *Ville cruelle*, c'est selon lui *un authentique enfant de l'Afrique : à peine né, il s'était trouvé tout seul dans la nature. Il grandissait et se formait trop rapidement, beaucoup trop rapidement. Il s'orientait et se formait trop au hasard, comme les enfants abandonnés à eux-mêmes. Comme eux, il ne se posait pas de question, quoiqu'il se sentît dérouté.*

L'Afrique de *Ville cruelle* n'est pas ravagée par les éléphants, mais elle n'a plus la solidité sociale du village antique dont les murs pouvaient bien être fragiles mais dont les institutions étaient fortes.

⁂

Dans cette Afrique nouvelle où les techniques de la civilisation mécanicienne brisent les institutions coutumières, devant ces centres urbains qui poussent comme des enfants perdus, posons-nous quand même une question, une troisième et dernière question : les techniques rationnelles et unificatrices nous aident-elles à connaître l'Afrique et les Africains ?

Constatons d'abord une coïncidence qui n'est pas toujours retenue : Au XIXe siècle, l'Afrique a été explorée et colonisée — et au même siècle l'Europe et les U.S.A. ont multiplié les inventions. La production massive de textiles, du fer, de l'acier, des machines, la construction des chemins de fer, le développement inouï de la navigation maritime par le bateau en fer, à hélice et à vapeur, les gains neufs et incommensurables dans la conversion de l'énergie, la généralisation des laboratoires scientifiques et techniques, les progrès de l'hygiène, le recul de la mortalité, l'accroissement démographique, tout cela coïncide en Europe et aux U.S.A. avec la découverte de l'Afrique. On est en droit de penser que cette coïncidence a marqué la formation des idées européennes et américaines sur l'Afrique.

Les hauts fourneaux hérissent le paysage d'une Europe et d'une Amérique qui se passionnent dans le même temps pour percer le mystère du continent noir. Le découpage colonial de l'Afrique apparaît comme le débouché de l'industrie lourde — et aussi comme un des corollaires de la science appliquée — cette science qui donne facilement bonne conscience. Dans l'esprit des premiers hommes de la civilisation mécanicienne, l'Afrique a la chance d'être révélée juste au moment où elle pourra profiter du premier coup des *Merveilles de la Science*. Et ils ne doutent pas que ces merveilles ne soient pour eux d'excellents instruments de connaissance en matière africaine.

A peine ouverte et pénétrée, l'Afrique passe dans l'imprimé. Ses pionniers abondent en relations, popularisées chez nous par *le Tour du*

Monde et par *le Journal des Voyages et des Aventures de Terre et de Mer* qui voisinent sur nos rayons avec *les Merveilles de la Science* et les manuels d'électricien. La rotative donne à l'exploration une garantie d'authenticité. Souvent la diffusion d'une randonnée en Afrique précède la recherche scientifique. Le XIXe siècle est également le grand siècle de l'anthropologie et de la sociologie, mais l'avancement des Sciences de l'Homme est plus lent que l'accélération de la civilisation mécanicienne.

Avant que le R. P. Tempels eût écrit en 1945 *la Philosophie Bantoue* qui renouvelle profondément la connaissance de cette humanité africaine, l'Europe du XIXe siècle ne doutait pas de connaître les Bantous. Ils étaient dans les bibliothèques, dans la *Grande Encyclopédie*, dans l'Imprimé. Et jusqu'au moment où l'œuvre du R. P. Tempels a pu intervenir, l'Imprimé n'a servi qu'à propager l'erreur sur les Bantous.

L'Europe et les U.S.A sont loin d'avoir été jusqu'au bout de leur propre analyse en ce qui concerne la naissance de la civilisation mécanicienne et leur propre adaptation mentale et sociale aux machines. Nous aussi nous sommes en état de déséquilibre entre notre héritage culturel et l'unification de la Terre par les techniques. Et nous ne sommes pas habitués à nous demander si notre connaissance de l'Afrique correspond bien à la réalité africaine. Nous avons foi dans nos techniques de diffusion que nous confondons avec des instruments de connaissance. En quelques heures d'avion, le journaliste est au Soudan à pied d'œuvre pour établir le contact entre le Soudan et des millions de lecteurs dans le monde. Mais le Soudan se livrera-t-il vraiment ? Et sera-ce un contact aussi profond que celui qui résultait du Tam-Tam, du langage musical de la harpe et de la participation de tout un peuple à l'élaboration de la nouvelle ?

Pour tout dire, j'ai bien peur que l'Imprimé, y compris cet article, soit impuissant à faire jouer les ressources de la connaissance intuitive de l'Afrique et qu'il contribue à l'amplification d'un monde froid et faux où les Africains ne reconnaissent pas leur humanité.

Il est facile d'opposer le Tam-Tam à l'Imprimé et de donner la préférence au langage musical des tambours ou des balafons, si l'on est tenté par le vieux thème que la littérature a largement exploité : pureté du « sauvage », dépravation du « civilisé ».

En réalité, il est autrement difficile d'admettre qu'il existe une pluralité de civilisations, et qu'elles sont différentes, sans que cette pluralité nie l'identité de la nature humaine, et sans que ces différences nous conduisent à porter des jugements de valeur.

De l'Oubangui au Niger, bien des civilisations africaines s'exprimaient et s'expriment encore dans un mode de transmission de la pensée qui tient à leur sens de la musique et de la poésie. Nous introduisons en Afrique un autre mode de transmission de la pensée, et par là-même une autre forme de pensée. Nous n'avons pas à en tirer un postulat de supé-

riorité. Nous avons à rechercher, les Africains et nous, ce qu'il est possible de faire ensemble pour nous enrichir mutuellement de nos propres différences, et éviter d'abord les malentendus et les conflits.

Nous sommes enclins à croire que la substitution de l'Imprimé au Tam-Tam constituerait un progrès. Mais pourquoi le progrès ne résiderait-il pas dans la combinaison de ces deux modes de transmission ? Qui sait si les problèmes de l'éducation de base ne seraient pas mieux résolus par l'emploi du langage tambouriné ? Qui sait si la radio ne donnera pas à ce langage-là une puissance nouvelle ?

Reprenant avec maîtrise la tradition africaine, le poète Léopold Sédar Senghor ne manque pas dans ses *Hosties Noires* et dans ses *Chants pour Naëtt*, d'indiquer qu'ils sont « pour trois trompes », ou « pour deux flûtes et un tambour lointain ». Il manie le vers français en le mariant aux instruments de musique africaine. Ce n'est pas un artifice littéraire, mais une harmonie entre Tam-Tam et Imprimé.

Il reste que l'intrusion de l'Imprimé dans les civilisations africaines ne peut pas toujours être dirigée par des hommes comme Senghor. Les méthodes qui nous paraissent éprouvées en Europe — et pour n'en citer qu'une : l'enseignement par le livre scolaire — prennent en Afrique des aspects qui doivent nous faire réfléchir. Derrière le texte imprimé du manuel de lecture, y aura-t-il vraiment communication entre l'instituteur et ses élèves qui sont, eux, issus d'un autre monde et habitués à d'autres modes de transmission de la pensée ? Marcel Thiébaut demande : « Seront-ce les mêmes idées qui surgiront du même texte pour les Noirs et pour les Blancs ? » Comment répondre à une question aussi troublante ! Sinon par un acte de foi dans la confrontation des idées. Le texte, s'il est bon, la suscitera et il en sera plus profond et plus inépuisable. Mais que cela n'empêche pas de repenser, avec les Africains, le problème de l'enseignement.

Ne désespérons jamais. L'Afrique du lion présomptueux et des éléphants saccageurs est aussi le pays des conseillers généraux débonnaires. Quel conseiller général de la Métropole tiendrait dans son journal local la rubrique des annonces mondaines avec la même bonhomie que M. le Conseiller Ba Amadou dans *Le Soudan français*, du 12 mai 1955 ? C'est ainsi que M. Ba Amadou nous annonce que *M. Kéba Toaré, l'écrivain public bien connu de Nioro, vient de se marier avec Mlle Dabel Kanté, fille du grand bijoutier Soro Kanté*. Que ces simples lignes nous servent de conclusion et d'espoir. A travers les bouleversements apportés par la civilisation mécanicienne, la vie continue, et l'écriture, la fixité de l'écriture, justement symbolisée par l'écrivain public, aura le dernier mot...

A la condition de ne pas oublier le bon sens évangélique : l'Écriture ne serait point s'il n'y avait la Parole.

ROBERT DELAVIGNETTE

LA MORT EN LUI

par Pierre Moinot

Il pleuvait. Lortier était arrivé par le train jusqu'à la dernière station de la ligne, où les rails s'arrêtaient net au pied du rocher. Il n'y avait plus d'autre village après celui-là. Lortier le traversa dans le soir tombant, poursuivi par des aboiements de chiens qui le convoyaient de maison en maison, prenant des relèves, alertant derrière les fenêtres éclairées des silhouettes brusquement dressées qui scrutaient l'ombre. Sur les portes des écuries, des lampes tempêtes se levèrent. On essayait de le voir, et les bruits des sabots s'arrêtaient pendant qu'on écoutait ses pas s'éloigner.

A la scierie, il attendit son ami longtemps, assis sur son sac, à l'abri d'une pile de planches entrecroisées en forme de tour. Les chiens s'étaient lassés. Il n'y avait aucun bruit proche. Au-dessous de lui le village paraissait maintenant en repos, aplati dans son gîte, clignant parfois de lumières que le voile de pluie décomposait en étoiles géométriques, comme le feu des cristaux d'un minéral. Lortier savait que son ami ne viendrait plus à cette heure, qu'il ne le rejoindrait que le lendemain et qu'il lui fallait prendre un parti. Mais il ne se décidait pas à quitter sa tour de planches, retenu par l'immobilité même de son attente, par le silence étale de la nuit, où bourdonnait légèrement la pluie. Il lui semblait qu'en reprenant sa route, en quittant l'odeur forte et sûre de sapin mouillé qui l'entourait, il pénétrerait dans un pays d'ombre qui avait fini par accepter sa présence inerte, mais guettait son premier geste pour se retourner contre lui.

Il n'y avait aucune raison, sauf le temps et la nuit, pour que Lortier retournât coucher à l'auberge, et son attente l'isolait trop maintenant pour qu'il se décidât à revenir vers les lumières et leur univers domestique. Il résolut de partir. Trois heures de marche le séparaient du refuge où ils devaient passer les derniers jours de septembre : il savait qu'arrivé là-bas il n'aurait pas dix mots à dire et qu'on l'y laisserait s'endormir en paix.

Dès les premières pentes, il ne fut plus occupé qu'à rythmer ses pas et son souffle, puis sa marche redevint aisée, et son sac pesant du poids de cinq jours de vivres ne l'étouffa plus. L'important n'était plus d'ailleurs d'être essoufflé ou non, mais de voir : il avait pénétré dans la forêt et le sentier l'emmenait à flanc de montagne, entre des troncs dont il ne distinguait les colonnes noires qu'à l'instant même où il risquait de s'y heurter. D'un éclair de sa lampe, qui l'aveuglait ensuite longtemps, il s'assurait de loin en loin que les arbres portaient à hauteur d'homme la croix bleue sur fond blanc qui désignait la bonne route.

Il marchait de plus en plus lentement. A mesure que s'accumulaient derrière lui les barrières dont chaque tronc deviné, puis reconnu, puis dépassé le murait davantage dans sa solitude, une inquiétude vague l'avait pris et ne le lâchait plus. Il se dit que c'était à cause de la pluie : elle était si fine qu'il la sentait à peine tomber sur sa main nue qui pourtant ruisselait. Sa buée lui noyait le visage et le cou, collait ses vêtements à ses genoux et l'entourait d'un nuage glacé qui se pointillait, lorsqu'il allumait sa lampe, d'une minuscule trame d'argent. Il franchit le premier torrent sur un pont d'arbres. A mesure qu'il montait, le fracas de l'eau s'éloigna sous les sapins, s'affaiblit, puis disparut. La montagne redevint muette.

Ce n'était plus la pluie qui l'inquiétait, c'était le silence. Il pétrifiait la forêt entière, menaçant, glacé, si impérieux que Lortier se mit à étouffer ses pas sur la mousse comme s'il eût été lui-même condamné à des gestes d'ombre. Le monde indéchiffrable qu'il traversait était le complice d'un malaise qui depuis un moment cheminait à ses côtés, aux aguets lui aussi, prêt à profiter de la moindre faute. Lortier s'arrêta sous un rocher, toussa bruyamment puis défit son sac pour y placer tout au fond le pain déjà humide. Il enveloppa ses cigarettes et ses allumettes dans un mouchoir et glissa le paquet sous sa chemise, contre sa peau. Dans le fuseau de la lampe qu'il avait posée sur une pierre, ses ongles paraissaient blancs et ses doigts gonflés comme ceux des laveuses. L'un d'eux saignait : il s'était coupé sans s'en apercevoir en serrant son couteau de chasse au fond de sa poche.

Bientôt l'élasticité du sentier changea, il fit moins noir, les arbres s'espacèrent et rayèrent l'obscurité de longues taches grisâtres : c'étaient des hêtres maintenant. Lortier hésita deux ou trois fois devant l'entrecroisement des sentiers, à la recherche de la croix bleue. Il reconnut

au passage une énorme racine qu'il fallait enjamber et dont les souliers des bûcherons avaient peu à peu arraché l'écorce. Mais les formes du relief, qu'il détaillait avec peine, lui paraissaient étrangères. Après une montée très raide, il déboucha sur un chemin transversal, plus large et empierré, que ne jalonnait aucun repère familier, mais qui devait être celui du refuge.

Lortier était trempé. Pourtant, l'espace que la trouée du chemin lui avait brusquement rendu le faisait respirer plus librement. Il y voyait un peu. Il décida d'abandonner le raccourci et de suivre cette route qui devait l'allonger de trois quarts d'heure, mais dont les ornières disaient qu'elle était sûre. Il reprit sa montée, baissant la tête sous la pluie dont le picotement devenait plus assuré, l'esprit traversé par des images confuses qui l'accompagnaient en cortège, muettes, monotones, soumises elles aussi au rythme lent de son effort. Au bout d'un moment, il se demanda s'il n'avait pas dépassé sans la voir la petite Vierge de Bon Secours accrochée à un tronc dans sa boîte vitrée, mais sa marche mécanique l'engourdissait si entièrement qu'il ne pouvait y attacher d'importance. Ses pas, la pluie, le bruit du velours sur ses genoux, la petite douleur lancinante que chaque enjambée lui plongeait entre les épaules sous les bretelles du sac, le faisaient avancer sans fin comme un écureuil dans une cage. Il aurait pu marcher ainsi la nuit entière, marcher sans que rien l'arrêtât jamais.

Peu à peu pourtant, les images incohérentes dans lesquelles s'était réfugiée sa solitude le quittèrent, et il redevint en éveil. La pluie s'était arrêtée sans qu'il s'en fût aperçu et les profondeurs des arbres tressautaient sous les bruits brefs et bizarres des feuillages libérant leur poids d'eau. Maintenant c'était la route qui l'inquiétait. Il marchait depuis plus de quatre heures, il aurait dû approcher des sommets dont le brouillard l'empêchait de mesurer l'éloignement.

Brusquement, il se fit autour de lui un étrange silence qui s'étendit très rapidement jusqu'au fond de la forêt, un silence si profond que Lortier s'arrêta, écoutant de toutes ses forces ce qu'appelait ce vide dont l'élargissement gagnait la nuit entière et l'étourdissait. De très loin, à peine perceptible, une rumeur répondit enfin à cette attente, un bruit très doux de feuilles balancées ; le frôlement partit de l'autre bord des montagnes, parut courir vers lui, s'amplifier, puis déborder et déferler soudain avec une telle violence que Lortier n'eut pas le temps d'en mesurer les progrès. Il avait à peine deviné son arrivée qu'un arbre frémit tout entier près de lui, et d'un seul coup la forêt se mit à gémir et à osciller en tous sens, affolée par les tourbillons de vent qui arrachaient ses branches mortes, hachaient ses feuilles et la pétrissaient sans relâche. Lortier se mit à marcher très vite, sous le fouet de larges gouttes d'eau qui éclataient sur son visage. Très haut devant lui, il aperçut enfin les profils sombres des sommets que le vent dégageait de leur brouillard, et qu'il aurait déjà dû atteindre. Il avançait plein

de rage, les yeux à demi aveuglés par la pluie dont les griffes le retenaient comme des ronces. Il entrevit devant lui une forme grisâtre qui lui barrait le passage, il s'arrêta net en serrant son couteau et chercha sa lampe de sa main gauche : c'était un arbre, à l'extrémité d'une petite place où un tas de bois disparaissait sous les herbes. La route finissait là. Lortier était perdu. Il avait pris un chemin désaffecté d'exploitation forestière. De toute sa force, il planta son couteau dans le tronc du hêtre qui luisait sous sa lampe, ruisselant.

Pendant quelques secondes, Lortier perdit pied. Il était prisonnier des bois hurlants qui l'entouraient, pleins des dangers dont il les peuplait dans son enfance et qui soudain revenaient le menacer, comme si sa vie d'homme n'avait jamais su les apprivoiser. Il avait peur. Il avait envie de courir et de fuir devant les chevaux noirs de l'orage qui piaffaient déjà de l'autre côté de la vallée. Mais en même temps, sans qu'il les eût appelés, les vieux réflexes de défense se levèrent, l'obligèrent à chercher contre sa peau une cigarette sèche qu'il alluma dans son manteau, portèrent sa main jusqu'à sa gourde où il but très lentement en s'appliquant à rassembler tout ce qu'il sentait en lui subitement dispersé. Ce n'était pas sa vie qui était en jeu, mais peut-être seulement sa nuit. Il fallait se décider vite. Déjà des éclairs trouaient le ciel, suivis des longs trépignements du tonnerre. Il défit son sac, en retira le canon de son fusil qui dépassait et fendit la toile avec son couteau pour y glisser tout au fond, à la place du pain, ce tube d'acier dont il craignait qu'il n'attirât la foudre ; il se demandait si c'était là un geste de prudence ou un geste de peur. « Je penserai à cela plus tard », se dit-il.

Debout sous le déluge de pluie, il réfléchit à ce qu'il allait faire, en abritant sa cigarette de sa main. Retourner au village demanderait au moins trois heures, même en tenant compte de la descente, et Lortier supportait mal de s'avouer vaincu. En trois heures il pouvait peut-être atteindre le refuge en coupant droit dans la forêt, sauf si les rochers l'en empêchaient. L'orage était encore assez haut pour qu'il pût distinguer les sommets, reconnaître celui qui avait la forme d'un sein et situer exactement le refuge. Il redoutait seulement, une fois rentré dans la nuit des arbres, de ne pouvoir tenir cette direction sans repère et de tourner et retourner sur ses pas, jusqu'au matin. Un grand éclair presque immédiatement suivi de l'éclatement du tonnerre le fit se retourner brusquement vers la vallée ; il vit confusément très bas au-dessous de lui, une masse de rochers surgissant des arbres. C'étaient sans doute les rochers de Wildenstein.

Lortier se sentit soudain réchauffé, il pouvait imaginer une ligne de Wildenstein au refuge qui lui donnait à peu près sa position. Ce n'était qu'une droite tracée dans l'espace, mais il s'y accrochait comme à une corde jetée dans sa prison de forêt pour le délivrer. L'orage arrivait sur lui, sa flamme et son fracas se confondaient, dominant la

folie du vent, les terribles craquements des arbres, l'aveuglant d'une grêle de feuilles hachées et de petites branches. Lortier était maintenant au centre de cette fureur. Une longue lanière de feu claqua sur un sapin, plongea dans le cœur de l'arbre qui se fendit en grésillant et éclata comme une chair fustigée. Lortier quitta l'abri du hêtre et s'étendit à même le sol au milieu de la petite place, noyé par des torrents d'eau, se protégeant la tête de ses mains. Il était assourdi et hébété, tressautant à chaque coup de foudre. La forêt basculait autour de lui et se tordait comme une bête à l'agonie, il était couché sur cette clairière, le visage dans l'herbe, les yeux fermés, uniquement occupé à repousser sa peur et à attendre.

Il reconnaissait tout, le bruit, la pluie, l'odeur de la terre que les gouttes projetaient violemment sur ses joues, et cette attente butée, animale, ce détachement qui le faisait soudain se contempler lui-même, dans un apaisement insensible, et parier sur les chances qu'il avait de rester vivant. C'était vieux, très vieux, et pourtant si étrangement retrouvé, avec une telle exactitude, que Lortier ne sut plus que c'était un souvenir. Les détonations et les sifflements ne s'arrêtaient pas. Il tendit la main en tâtonnant vers Dar Kebira qui aurait dû être auprès de lui, brusquement inquiet, réalisant qu'il avait perdu son casque ; il se mit à genoux, chercha fébrilement les grenades accrochées aux bretelles de son sac. Il n'en avait plus. Il se souleva d'un grand élan et bondit vers les premiers arbres, vers les rochers, cherchant un trou. L'immense fusée d'un éclair illumina au-dessus de lui la forêt, les crêtes et la courbe douce de cette montagne qui ressemblait au sein d'une femme couchée. Lortier s'arrêta net. Ses mains tremblaient légèrement, il les leva devant son visage et attendit, debout, qu'elles eussent repris leur immobilité. Il avait presque honte et en même temps se sentait délivré d'un danger immédiat, dont l'inquiétude reculerait encore une fois, redeviendrait confuse, puis oubliée. « Qu'est-ce qui me cherche ? dit-il tout haut. Hein ? De quoi est-ce que tu veux me punir ? »

L'orage s'éloignait. Lortier essaya de situer Wildenstein, prit une nouvelle fois ses repères et partit à travers bois sous la pluie battante. Il avait l'esprit vide et montait maintenant dans un balancement régulier, sans conscience de l'heure, ni du temps, ni de sa fatigue, sûr que cette nuit allait finir. Il buta sur les échelles d'un chemin de schlitte qu'il suivit longtemps, le quitta pour un sentier d'animaux qui dévala bientôt dans le noir. Le sol devenait mou et presque marécageux. Il était impossible de rien voir dans le ciel, d'où croulaient ces torrents de pluie, mais Lortier trouvait cependant aux formes qui l'entouraient quelque chose d'inexplicablement familier. Il s'enlisa dans un passage très court, où des fontaines couraient sous de grandes herbes, puis retrouva le sol dur et le sentier que deux rochers gardaient en sentinelles.

Il s'arrêta, frappant de la main l'un des rochers sur lesquel il s'appuya

pour se reposer. Il était sauf. Il était presque sûr de reconnaître ce passage, le dessin des pierres, le petit marais aux fontaines. Un peu plus haut sur sa droite, le sentier devait tourner vers une cabane où son ami et lui avaient couché l'été précédent en attendant l'heure de l'affût des chevreuils. Une cabane où il pourrait faire du feu, se sécher et dormir. Il avait soudain envie de rire, écrasé par sa fatigue retrouvée, et cependant léger. Il se redressa d'un dernier effort et reprit sa marche. Il alluma sa lampe et vit d'abord, dans le cône de lumière, derrière les tiges brillantes et serrées de la pluie, les dernières pierres du sentier, puis un espace plat recouvert d'aiguilles de sapin, enfin, avec une joie subite qui le fit se mettre à courir, la masse sombre de la cabane. Il franchit le seuil sous le rideau ruisselant des tuiles d'écorce, ferma violemment la porte derrière lui et s'y appuya des deux mains. Il resta longtemps dans le noir, pesant de tout son poids contre les planches, écoutant la pluie qui ne l'atteignait plus.

⁂

La cuisinière était rouillée, d'un modèle archaïque, mais tirait bien. Il y avait une réserve de bûchettes de sapin où restaient figées des gouttes de résine, elles flambaient en craquant sous les rondelles de fonte. Lortier avait allumé une vieille lampe à carbure accrochée à un tronc du toit, et dont le jet de lumière crayeuse éblouissait. Ses cigarettes séchaient déjà sur un coin de la cuisinière. Il défit son sac et aligna ses vêtements sur un bat-flanc garni d'une litière de paille et de fougères. Il étendit son linge sur une corde au-dessus du feu, perça sa boule de pain et la suspendit près des flammes avec la courroie de ses jumelles, accrocha son manteau aux pointes d'une cloison ; sa boîte de cartouches n'avait pas trop souffert et ses balles étaient intactes, il enveloppa toutes les munitions dans un mouchoir qu'il posa près du feu, sur les bûches. Sans attendre il huila son fusil, le monta, fit claquer la bascule à plusieurs reprises et coucha l'arme sur les planches qui servaient de table. Puis il tira un escabeau près de la cuisinière, s'assit les mains sur les genoux et soupira. Il aimait ces gestes précis, qui gouvernaient des pensées limitées. La pluie battait toujours le toit, au-dessus de lui.

Bientôt le dessus de la cuisinière devint rouge sombre, puis blanchit, changeant peu à peu dans les flammes sa lourdeur de fonte en un rayonnement translucide. Une chaleur puissante envahissait la cabane sans fenêtre. Lortier étendit quelques poignées de fougères sur la terre battue, puis se mit nu, et fit sécher ses vêtements et ses souliers. Il n'avait pas faim. Il alluma un cigarette et s'assit de nouveau sur l'escabeau, guettant distraitement l'éclatement des gouttes d'eau tombées des étoffes qui fumaient. Il était bien dans cette pièce étroitement close, dont les cloisons de planches avaient leurs joints bourrés de mousse. L'interminable

forêt, le vide noir et hostile de la nuit, le déchaînement de l'orage, tout reculait avec une rapidité extraordinaire. Seule la pluie continuait de heurter les murs de son refuge, mais ses assauts violents s'étaient changés en un battement léger, monotone, qui entourait la cabane et lui donnait une sûreté nouvelle. Lortier revoyait avec précision tous les gestes de sa marche, sa peur, sa déroute, ses élans incohérents et ses fuites, comme s'il se fût agi d'une épreuve lointaine qu'il lui avait fallu subir pour arriver là. Il avait le sentiment d'avoir longtemps vécu dans cette hutte, de s'être assis des soirées entières près de cette cuisinière, ses pieds nus tendus vers le foyer rougeoyant, écoutant la pluie et le crépitement du feu.

L'odeur de résine se mêlait à un autre parfum plus lourd qui conduisait peu à peu Lortier vers des images oubliées. Il était très petit enfant et courait devant la roulotte de M. Loiseau, tirée par un cheval, M. Loiseau s'arrêtait devant la cour de l'école, venait saluer ses parents puis prenait le petit par la main et l'emmenait à la roulotte. C'était le soir. Il fallait monter quelques marches en échelle et s'asseoir sans bouger ; Mme Loiseau allumait une lampe à carbure dont l'odeur étrange envahissait l'étroite maison qui avait parcouru tant de routes. Chaque année, l'enfant aurait voulu partir avec elle et avait peur en même temps qu'elle l'emmenât ; c'était une joie parfaite qu'elle se fût arrêtée pour qu'il pût y habiter un moment, connaître son mystère, son agencement fait pour l'aventure, le parfum inconnu de sa lampe, mêlé à la saveur des berlingots de sucre à la menthe dont M. Loiseau garnissait des pochettes-surprise. Dans quelques heures M. Loiseau se changerait en acrobate, il ferait le grand soleil à la barre fixe, en maillot blanc, puis s'habillerait d'étoffes miroitantes pour faire compter ses chiens savants. Mme Loiseau agiterait de grandes ailes de toile qu'une lanterne magique teinterait de dessins changeants comme les ocelles d'un gigantesque papillon. Puis un chien jouerait du tambour et M. Loiseau franchirait le portique la tête en bas, les pieds accrochés à des anneaux, violemment éclairé par ces lampes dont l'odeur avait d'abord accompagné, puis suscitait maintenant comme un symbole la vie errante et lumineuse de somptueux baladins.

Lortier sourit à ces merveilles, qu'un parfum suffisait à faire renaître. Il se leva pour recharger la cuisinière, et se rapprocha d'elle, sa peau nue tirée et brûlée par la chaleur du feu, engourdi par sa fatigue et par un bien-être physique qui le fit souhaiter de ne plus jamais bouger de cette place. « Comme une mouche au soleil d'octobre », se dit-il.

Où était-il ? Il dormait presque, traversant de longs moments vides, puis d'autres pleins d'images rapides dont il ne pouvait plus diriger la succession. Il détailla d'un regard pesant le mobilier de la cabane, la litière de paille, la table taillée à la hache, sur laquelle il avait posé son fusil ; derrière le foyer trois boîtes de conserves vides, brillantes et très propres, servaient à faire chauffer de l'eau ; une poêle rouillée

était accrochée à une cloison. « Je suis chez moi, je suis arrivé. » A la limite de sa somnolence, l'espace et le temps se décomposaient pour le laisser sans avenir et sans passé au sommet d'une vague soustraite au reflux, qui le porterait sans jamais retomber ni se fondre dans ses suivantes. Il sut qu'il connaissait ce lieu depuis toujours.

La nuit, dans une maison qu'avaient habitée les hommes de sa famille, Lortier prenait parfois une bougie, traversait la cour, allait dans l'écurie vide. Il y avait encore du foin dans le fond. Lortier s'asseyait sur un barreau d'échelle, et restait en repos, contemplant des objets pauvres et simples qu'il connaissait bien parce qu'il s'en était longtemps servi, une brouette, des fourches, l'extracteur à miel, des bûches qu'il avait lui-même fendues. Dans la flamme de la bougie, ce décor d'étable dormait et Lortier attendait, sans pensées, soudain heureux, sentant remonter du fond de son sang, au-delà de sa propre vie, un accommodement profond avec le dénuement. Il faisait chaud dans cette écurie. Lortier regardait lentement la lame de la faucille où collaient encore des brins de luzerne séchés, les planches disposées pour contenir les pommes de terre, le vieux meuble où les poires finissaient de mûrir ; il avait envie de s'étendre dans le foin au milieu de ses compagnons et de dormir là, tout seul. M. Loiseau s'asseyait peut-être aussi le soir dans sa roulotte, dépouillé de son costume scintillant, au milieu des portiques démontés et des lampes éteintes, pour franchir la nuit.

Lortier examina l'un après l'autre autour de lui ces objets dont la nécessité lui paraissait familière, la table, le fusil, la corde où séchaient ses vêtements, le foyer dont la chaleur brûlait sa peau. Il y avait quelque chose de très humble dans cette cabane qui la lui faisait reconnaître pour sa demeure. « C'est comme si j'avais rejoint ce qui m'attendait. » Tout ce qu'il n'aimait pas dans son existence, tout ce qui l'avait souillé et sali jour après jour, s'évanouissait dans ce gîte retrouvé.

« J'ai rencontré le temps immobile, se dit-il, comme dans le jardin. » Autour de la maison de son enfance, il défrichait des ronces dans le fond du jardin, taillait des arbres et nettoyait des allées. Comme à chaque fois que ses mains travaillaient, un grand repos l'envahissait. Il avait fait un mur pour contenir la terre au-dessus du chemin, et peu à peu il n'avait plus pensé qu'à la pierre qu'il choisissait et taillait, à son grain, à son sens, à l'épaisseur de l'éclat que détacherait son marteau de maçon, et aussi aux racines qu'il devait déterrer pour la loger et qu'il avait envie de replanter. Il lui suffisait d'imaginer le mur vieillissant, lorsque l'hiver aurait adouci sa couleur de pierre neuve ; et l'hiver le faisait songer aux saisons, aux ronces qui repousseraient, aux fruits, à ces racines qu'il avait replantées et qui étaient des bulbes d'iris : elles reposeraient dans la terre, vivantes, réunissant toutes leurs forces pour gonfler et porter leurs fleurs ; elles commanderaient qu'il arrachât autour d'elles, du même geste, pendant des années, une inlassable mauvaise herbe. Et pendant tout le temps qu'il construisait ce

mur, il avait le sentiment d'accomplir quelque chose de très important, d'irremplaçable pour lui-même, autant que s'il avait écrit un livre ou aimé quelqu'un. Et il avait commencé à entrevoir une certitude qu'il ne délimitait pas encore très bien, au sujet de ce mur, venant de ce que, lorsqu'il le bâtissait, il avait pris soudain un grand éloignement de tous les tourments des hommes. Ce qui le faisait parfois se retourner la nuit dans son sommeil comme s'il l'avait souffert dans sa propre chair, l'idée de l'injustice, de la cruauté, la torture, le martyre, la lâcheté, les coups, le malheur, tout reculait dans une perspective où l'histoire des hommes était dérisoire, pour faire place à un écoulement invincible et serein qu'il retrouvait et suivait à son tour, avec ce mur fait de ses mains. Lorsqu'il se levait tôt, le jardin baignait dans une rosée que le soleil levant animait de brèves fulgurations. Lortier taillait ses pierres en attendant que les premiers rayons parvinssent sur son chantier. Il regardait paisiblement ces étroites limites qu'il connaissait bien et lorsque le soleil le touchait, un rythme profond l'emportait ; il savait qu'il avait rejoint un ordre.

Lortier n'avait plus la force de s'écarter du foyer rougeoyant. Il se vit soudain tel qu'il était dans cette cabane, assis tout nu sur son escabeau, tisonnant un feu, et en paix avec lui-même. Il avait cessé de désirer quoi que ce fût. Sa chemise ne fumait plus sur la cuisinière, mais il était si engourdi par la chaleur qu'il hésita longtemps à tendre le bras vers elle. Il la tâta, la trouva sèche et commença de s'habiller. « C'est seulement que je suis fait pour mourir, se dit-il, seulement cela. Maintenant je le sais. » Il rechargea le feu, attentif au doux bruit de la pluie.

⁂

Sans doute avait-il entendu dehors des pas, une marche, peut-être un appel. Et peut-être l'homme avait-il frappé longtemps sur la porte avant de la pousser et d'entrer. Il se tenait maintenant sous la lampe, grand, sec, voûté sous le poids d'un sac d'où sortait la tête d'un chien. Son vieux ciré dégouttant d'eau l'entourait d'un cercle de petites flaques qui couraient sur la terre battue, et le chapeau qu'il tenait à la main ruisselait. Lortier aurait voulu bouger de son escabeau, mais sa torpeur était si lourde qu'elle retenait ses gestes, comme s'il eût dû nager au milieu des algues. L'homme paraissait sourire, immobile. Il était vieux. Il avait une belle tête longue et triste, marquée, ridée, un crâne presque chauve où quelques mèches blanches brillaient sous la lumière, et des yeux dévorants. Lortier ne savait pas exactement s'il rêvait. Ce qu'il voyait existait autour de lui avec une réalité minutieuse, mais n'avait pas encore de sens. Il devinait au mouvement des lèvres des mots séparés auxquels il ne pouvait pas répondre. Il comprit peu à peu qu'on lui demandait de partager son abri. Le chien se mit à gémir doucement dans le sac, tourna la tête et lécha l'oreille de son maître.

— Puis-je m'installer ici ? répéta l'homme.

Lortier se leva et fit s'écrouler la pile de bûches. « Les voilà, se dit-il. Au fond des bois. Je ne les connaissais pas. » Mais il lui avait suffi de se mouvoir pour que tout ce qui l'entourait devînt naturel. Il répondit, écoutant le son de sa voix. Il accueillit son visiteur et l'aida à se débarrasser du sac où le chien n'arrêtait pas de se plaindre.

— Orage bizarre, dit l'homme. D'habitude les orages lui font peur, mais jamais à ce point.

Il prit le sac d'un seul doigt par la boucle et le porta près du feu. Il devait être plus fort et beaucoup moins vieux qu'il ne paraissait. Il parlait sans lever la tête, s'excusant d'être importun, et Lortier le regardait défaire les courroies avec des gestes lents, mais si adroits que leur précision semblait mécanique. Libéré, le chien s'ébroua, vint flairer Lortier et fit le tour de chaque objet en reniflant avec méfiance, secoué de brefs tremblements.

L'homme semblait chez lui. Il pendit à la cloison son ciré dont la poche laissait dépasser une touffe de mousse d'Islande aux couleurs sanglantes, comme celle que Lortier ramassait lui aussi pour faire des tisanes. Lui-même ne s'étonnait pas de ce compagnon. Ils parlèrent brièvement du temps, de cette pluie qui n'en finissait plus. Lortier s'était perdu. L'homme était arrivé très tard au refuge et n'avait pas eu envie d'y passer la nuit. Oui, lui aussi avait été gêné par les nuages, il avait vu trois fois la foudre. Le chien avait été pris de terreur dès la première fois. Lui avait ressenti une curieuse hâte, il avait pris son pouls : légère arythmie, à peine supérieure à la normale. Pas de contractions du ventre, seulement cette hâte qu'il n'expliquait pas. Il avait finalement décidé de rejoindre cette cabane.

Il se pencha sans hésitation derrière la cuisinière, prit une boîte de conserve qu'il alla remplir sous la gouttière et la fit chauffer. Puis il tira le second escabeau près du feu, lissa ses tempes d'un geste de chauve et présenta ses mains à la chaleur. Il portait autour du poignet un bracelet d'identité militaire dont la plaque était amputée de la demi-lune de métal qu'on cloue d'ordinaire sur la croix. Il semblait avoir complètement oublié Lortier et parlait parfois tout haut pour lui-même, comme accoutumé à la solitude. Un homme de nulle part, sorti de la nuit, qui portait son chien. La cabane avait retrouvé son immobilité de tout à l'heure, il était seulement désagréable que ce personnage y parût comme dans un lieu familier, mais le fait que Lortier éprouvât cette impression lui était également désagréable.

Le teckel gémissait toujours en léchant sa patte. « Assez Falco ! dit l'homme violemment. Pour l'amour de Dieu, tais-toi ! Tu vois bien que c'est fini pour toi maintenant. »

Lortier se pencha pour le caresser.

— Mais oui, tais-toi, allons ! Tu es un beau chien. C'est une épine qui te fait traîner la patte comme ça ?

— Non, dit l'homme, ce n'est pas une épine.

Il y avait un petit élevage de teckels couleur feu chez un garde, dans la vallée. Celui-là en provenait, il était beau, en effet.

— Ce n'est pas pour cette raison que je l'aime.

— Chasse ?

— Non, jamais.

Le chien avait pourtant dressé la tête au mot chasse et regardait Lortier en remuant la queue.

— Ou que j'essaie du moins de l'aimer, dit l'homme.

— Goûtez mon schnaps, dit Lortier en tendant sa gourde.

Il offrit ses provisions à son visiteur qui avait sorti les siennes et se préparait à manger. L'odeur de la nourriture le tentait maintenant, il se coupa une tranche de pain qu'il fit griller sur la cuisinière ; l'arôme était si fort qu'il décida de faire du café.

— Ce chien boite, dit-il.

— Je sais, dit l'homme. Je n'aurais pas dû venir ici. Je pensais moi-même à beaucoup d'autres choses qu'à ma route.

« Ou peut-être t'empêchais-tu de penser, se dit Lortier, comme je l'ai fait. Je te connais, tu n'es qu'un miroir. Tu ne m'as pas éloigné d'où j'étais. » L'homme disait tout haut des bribes de phrases auxquelles il n'avait pas envie de répondre. Lortier le regardait manger lentement et couper de temps en temps une bouchée pour le teckel. Il fit le café, le partagea également dans deux boîtes de conserve et se rassit pour boire sa part. C'était bon de retrouver la chaleur, cette lourdeur de la fatigue et maintenant l'odeur vivante du café. Il se dit qu'il laisserait la litière à l'étranger et dormirait là. Cette présence avait modifié les dimensions de la cabane, sans lui enlever sa pauvreté ni son sens. Simplement, elle lui appartenait moins. C'était peut-être mieux comme cela.

L'homme avait fermé son couteau et enveloppé son pain, et Falco se glissait sous la cuisinière en boitant.

— Ce chien a été battu, dit soudain Lortier.

— Oui, dit l'homme.

Il surprit le regard de Lortier dans son propre regard, dont l'éclat devenait parfois fixe et indifférent. Il hocha la tête.

— Le hasard m'a fait venir ici, ou quelque chose comme ça. Écoute-moi, dit-il brusquement comme s'il se décidait.

Il voulait demander quelque chose à Lortier, quelque chose de très important pour lui, au sujet de cet orage. Et c'était justement ce que Lortier avait envie d'oublier. Oui, Lortier avait eu des contractions abdominales, et envie de boire. Oui, certains réflexes incontrôlés. A chaque précision, l'homme s'arrêtait comme pour les confronter avec d'autres, dans un minutieux contrôle qui semblait le décourager.

— C'était la première fois que la foudre tombait si près de moi, dit

Lortier. Si vous voulez le savoir, je me suis conduit à peu près comme votre chien. Et vous ? Vous parliez d'une espèce de hâte ?

— Oh ! moi !... dit l'homme.

Il fit un geste las de la main, comme s'il chassait inutilement de lui des mouches tenaces.

Lortier se tut. La peur était pour lui une partenaire familière, bien qu'elle ne gagnât pas souvent. Quel mal avait rongé celui-là, qui paraissait à sa recherche ? Il se souvint de ces fruits qui dans le jardin de sa maison pendaient parfois aux branches, intacts en apparence, avec juste une petite blessure sèche ; mais il suffisait de frapper du doigt sur leur peau pour les trouver creux, la pulpe dévorée par des guêpes qui résonnaient dans leur cage morte. Il n'y avait peut-être pas d'orage assez fort pour redonner sa chair à cet homme. Lortier savait que lorsque les signes de la peur disparaissaient, c'était qu'on n'avait plus rien à aimer ou à défendre, pas même soi.

— Pourtant j'avais un léger tremblement des mains, dit l'homme comme pour lui-même, il me restait ça. Passez-moi encore un peu de schnaps, s'il vous plaît.

Il s'était levé et dominait la pièce de sa haute taille. Il demanda son âge à Lortier, hocha la tête encore une fois et entreprit de faire sécher sa veste.

Lortier n'avait pas bougé de sa place. Dans le silence retrouvé, il guettait l'épanouissement de cette chaleur profonde devant laquelle reculeraient à nouveau le moment et la nuit. Elle revint bientôt l'assiéger. Falco s'était couché sous la cuisinière et de temps en temps levait la tête en gardant les yeux fermés. Lortier et sa femme avaient trop d'enfants et pas assez de place chez eux pour élever un chien, mais dans cette cabane, à côté du teckel dont le poil brillait, il n'en éprouvait plus aucun regret.

— La peau glacée et des frissons, dit l'homme, il me semble bien me souvenir de ça. Ce ne sont pas des signes cliniques très clairs. Qui peut savoir, après tout ?

« Médecin », se dit Lortier. Il tendit la main vers Falco qui la souleva de son museau et la lécha.

— Il vous aime, dit l'homme en les observant.

Lortier ne répondit pas.

— C'est sans doute votre odeur qui lui plaît, l'odeur qu'avait son ancien maître. On dit qu'un chien n'oublie jamais son premier maître, comme une femme. Et moi, je ne sens pas comme ça, hein ? dit-il durement. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Le chien ouvrit des yeux inquiets et recula sous la cuisinière. L'homme prit des bûches et bourra le foyer.

— Qu'est-ce que je t'apporte en échange, hein ? Ma présence, je sais bien. Mon inutile présence. Et tu espères. Tu crois que tout peut revenir.

Le chien ne prêtait plus attention à lui et allongeait son museau entre ses pattes. L'homme remis en place les rondelles de fonte et dit tout bas, en se penchant vers Lortier :

— Moi aussi, je sais bien que je m'y laisse prendre. Quand je le vois déboucher d'un fourré, je m'imagine qu'il précède encore quelqu'un, j'attends, je regarde derrière lui. Là, oui, moi aussi j'ai peur. Mais personne ne le suit plus. Je sais bien que ce n'est pas de sa faute. Il est vieux, je serai malheureux quand il mourra, mais soulagé en même temps, définitivement soulagé.

Son visage était brusquement décharné par une douleur secrète, et Lortier évita son regard.

— Ne faites pas attention à ce que je dis, ajouta l'homme d'une voix neutre. C'est tellement facile de parler.

— Allez-y, dit Lortier : Aucune importance.

— D'ailleurs, quand il a peur, je le porte.

L'homme se mit à marcher dans le court espace libre entre le bat-flanc et la porte. Il faisait quelques pas, tournait lentement et revenait, les mains ouvertes. Lortier le regardait sans le voir, de plus en plus séparé de ce personnage inconnu, et si engourdi par la chaleur qu'il ne se sentait plus la force de le rejoindre. Il lui semblait qu'il avait longtemps côtoyé cet homme, comme d'autres, toujours en vain. « Sorti de l'ombre, comme moi. Comme un fruit vidé, plein de guêpes qui résonnent. Mais j'ai trop à faire avec moi, ce qui l'a dévoré ne m'intéresse pas. » Chacun traînait ses drames sans pouvoir se retenir de les dénuder à quelque moment, comme les mendiants leurs ulcères. Ils paraissaient moins lourds d'être dits. Mais la douleur restait incommunicable. Quand son père était mort, il n'avait pu rien prendre à son compte de cette souffrance, et sa propre douleur s'était ajoutée à d'autres, comme des rivières réunies se grossissent, inépuisablement.

— Voilà ce qui me reste, dit l'homme. Me demander si j'ai tremblé de peur ou de froid. Et battre mon chien. Bientôt je ne pourrai plus supporter ça.

Lortier l'entendit sans comprendre. Cela lui était égal. Fasciné par les reflets des flammes entre les cercles du foyer, il sentait son propre corps gagné par la chaleur, sans force. L'air brûlant l'avait porté dans une région inconnue de lui-même, où il était seul. Il y découvrait un pays morne, sans relief, dont l'éclairage donnait à tout ce qui le traversait un aspect gris, comme éternel.

« Si près peut-être de tout ce que je désire tant savoir. » Seule la souffrance, ou le spectacle de la souffrance, lui avaient auparavant fait mesurer un isolement comparable. Mais cette fois il n'éprouvait rien. Son père avait passé la dernière nuit dans une lutte terrible pour respirer, secoué par un halètement rauque qui s'entendait dans toute la maison. Lorsqu'on le changeait, on pouvait suivre à chaque heure dans sa chair les progrès de l'insensibilité. Il n'avait plus à la fin de vivant

que ce soufflet de forge en travail, cet effort animal pour chercher l'air, et ces mains qui se crispaient. Puis il avait eu un élan pour quitter son lit, la chambre, la maison, partir, fuir et Lortier sut à ce signe que c'étaient les portes de la mort qui s'ouvraient. Sa mère avait aspiré une gorgée d'eau dans une paille et l'avait laissée goutter entre les lèvres de son père, mais leurs bouches ainsi unies n'avaient plus rien à se dire ni à se donner.

L'homme s'était brusquement arrêté près de la table et, penché au-dessus des planches, examinait avec attention le fusil couché.

— N'y touchez pas, dit Lortier faiblement, il est plein d'huile.

L'homme eut un petit rire.

— Il n'est pas question que je touche une arme, rassurez-vous.

« Pourquoi est-ce que je suis là ? », se dit Lortier. A des centaines de kilomètres des quelques êtres qu'il aimait, errant, brusquement pacifié, dans ce pays inaltérable qu'il avait découvert en lui. Dépouillé de tout ce qui l'avait si fort occupé jusque-là. « Peut-être est-ce cette nuit que je vais mourir moi aussi ? » Dans un autre monde il y aurait l'envie de marcher au soleil et de tuer un chevreuil au moment où il bondit, et la balle le foudroie dans son élan et le jette au milieu des fougères. Lortier dut sombrer pendant quelques secondes dans le sommeil, il descendait une pente très nue, vers un vallon désert où il n'aimerait plus personne, où il ne trouverait enfin que des objets.

⁂

— C'est une très belle arme, dit l'homme toujours penché sur la table. Le poinçon est un hercule portant massue, c'est celui de Sauer Sohn.

Lortier retrouva la cabane, le bruit de la pluie qui battait toujours doucement sur le toit, le long visage usé.

— C'est la fabrique de Suhl, n'est-ce pas ?

— Oui. Comment savez-vous ça ? Il n'y a pas beaucoup de gens qui connaissent les poinçons des fusils.

— Beaucoup pratiqué autrefois.

— J'avais cru comprendre que vous ne les touchiez jamais.

— J'ai dit autrefois. Maintenant, c'est exact, je ne les touche jamais.

— Mais vous aimez ça ?

— Non. Je m'en approche pour m'éprouver.

— Et vous gagnez ?

— Jusqu'ici, oui.

— Regardez, dit Lortier soudain réveillé.

Il se leva, s'approcha de la table et tint l'arme droite en la serrant d'une main au col de la crosse. Il la fit sauter en l'air, la reçut couchée dans la saignée de son bras, déjà ouverte par un invisible mouvement du pouce et prête à être chargée. Il la ferma d'un coup sec, la jeta de

nouveau en l'air, la rattrapa en position de tir, crosse à la joue. C'étaient des gestes d'exercice, un peu plus qu'un jeu, d'une rapidité et d'une précision extrêmes. Il sourit et tendit le fusil à l'homme qui fit non de la tête en souriant aussi. Lortier reposa l'arme délicatement sur la table et flatta la crosse d'une tape amicale. Le chien était debout et se mit à aboyer joyeusement en fouettant leurs jambes de sa queue.

— Vous avez gagné, dit Lortier.

— Mais pas lui, dit l'homme en montrant son chien. Me permettrez-vous de reprendre un peu de schnaps ?

— J'aime bien les fusils, dit Lortier, j'aime bien leur poids dans ma main.

— C'est assez curieux de vous regarder, quand vous prenez votre arme. D'abord vous la serrez très fort dans votre main et puis vous semblez brusquement devenir un autre, vous n'avez plus sommeil. Vous ne vous souvenez même pas d'avoir eu peur de l'orage.

— D'avoir jamais eu peur de ma vie, dit Lortier. Étonnant.

— Je connais cette maladie-là. Pas étonnant, non, surtout à votre âge

Il se rejeta en arrière, le visage défait.

— Falco ! appela-t-il doucement. Viens là, viens, mon beau chien !

Il versa le reste d'eau chaude dans une boîte, et baigna soigneusement la patte du chien avec son mouchoir.

Lortier prit son arme et la suspendit sous son manteau à la cloison. On ne la voyait plus. Il s'étendit sur la litière craquante, les mains croisées sous la tête. L'homme s'était assis près du feu et se déchaussait. Pendant un moment il n'y eut plus aucun bruit que le ronflement des flammes et le chuintement léger de la pluie sur le toit.

Autrefois le dimanche matin il y avait tir dans la cour de l'école, on étendait par terre des sacs sur lesquels les tireurs se couchaient en ouvrant à côté d'eux une boîte de balles. Les petits cônes de plomb, noirs comme des morceaux de réglisse, émergeaient des douilles de cuivre. A l'autre bout de la cour on avait fixé des cibles sur des plaques de tôle, et les coups claquaient dans l'espace d'ordinaire réservé aux jeux. Lortier se tenait derrière un tireur, couché lui aussi, attendant la détonation, brusquement suspendu à l'interminable pression d'un doigt qu'il voyait plier sur la détente. Lorsqu'on lui permettait de tirer, il sentait son cœur s'affoler en redoutant la ruade contre sa joue. Le soir, ils ramassaient au pied des cibles les larmes de plomb des balles écrasées, les faisaient fondre dans la pelle à feu et les coulaient en plaques rondes dans des pommes de terre creusées, pour servir de palets de marelle. Ils brûlaient aussi des cartouches de chasse vides dans les cendres jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que des culots cuivrés qui s'emboîtaient et faisaient des sifflets très aigus.

— C'est ce qui sort de ces canons, dit l'homme, c'est cela qu'on oublie

toujours quand on a votre âge. Et quand vous vous en souvenez, c'est trop tard.

Il y avait aussi l'odeur de la poudre dans les cartouches vides. Lortier en cachait une dans sa poche, lorsqu'il était enfant, pour respirer les dernières traces de ce parfum qui rappelait celui de l'œillet, si tenace que ses doigts plongés dans le tube de carton noirci en restaient imprégnés pendant des heures. Beaucoup plus tard, il avait vécu dans une grande familiarité avec les armes. On les lui avait mises dans les mains, on les lui avait données pour tuer, on lui demandait de les servir et de prendre soin d'elles plus que de lui-même. Il avait dormi des nuits et des nuits en tenant sa carabine embrassée, il en connaissait exactement la forme et l'équilibre, il savait la démonter et la remonter dans le noir, la nourrir, la reconnaître, il n'avait qu'à passer le doigt sur sa crosse pour retrouver des encoches ineffaçables, signes de ses meurtres. Il en avait peur, comme d'une complice, et c'était vrai aussi qu'il l'aimait.

— Vous êtes un tueur, dit l'homme, je ne vous en veux pas. Qu'est-ce que vous chassez ici ?

— Des chevreuils.

— Et qu'est-ce que vous faites quand vous les touchez ?

— J'attends qu'ils meurent, dit Lortier.

— Vous les regarder mourir ?

— Non, plus maintenant.

— Il y a une grande différence entre l'acte de donner la mort et le moment où on la contemple, comme un spectacle, dit l'homme.

Lortier se souvenait des mois qui avaient suivi la guerre, et de son geste continuel à sa hanche à la recherche du pistolet qu'il ne portait plus. Cette légèreté retrouvée l'effrayait : sans arme, il se sentait nu, désigné par cette absence même, à la merci d'il ne savait quel danger. Il craignait la nuit, qui l'obligeait à marcher au milieu des rues, il évitait les coins d'ombre et se retournait brusquement au moindre bruit avec ce mouvement instinctif vers son côté droit qu'il trouvait vide. Dans ce moment de sa vie, son dénuement avait l'apparence de celui qu'il avait reconnu dans la cabane. Tous les biens qu'il possédait tenaient dans une cantine qu'il ne défaisait jamais, parce qu'il voulait se tenir prêt à partir vite. Il attendait, dans une grande méfiance. Aucun des actes du combat ne lui avait demandé autant d'efforts que ceux qu'il avait faits pour approcher à nouveau les êtres et se livrer à eux, et rien de ce qui l'avait ramené vers une vie immobile n'avait pu chasser cette appréhension secrète et en même temps si fortement désirée pour des batailles inconnues.

— Qu'est-ce que vous croyez ? dit-il tout haut. Que j'ai cessé d'imaginer ce qui se passe quand j'ai tiré ? Vous croyez que c'est plus honnête de regarder ?

— Je ne parle pas d'honnêteté, dit l'homme. Je demande qu'on aille jusqu'au bout de ses gestes, c'est une question de logique.

— Écoutez, dit Lortier, quand la balle arrive, il y a d'abord un choc et une rupture formidables, ça je le sais. Ensuite, tout dépend de l'endroit que vous avez touché, les réactions sont très différentes. Certaines ne sont pas affreuses du tout, à peine quelques secondes, éclatement, déchirure, hémorragie et c'est tout de suite fini, l'animal a à peine le temps de découvrir la mort en lui.

— Si vous connaissez tout ça, dit l'homme, vous jouez avec le feu.

— Vous ne pouvez pas savoir comme ça me plaît de jouer avec le feu. Pour un animal blessé ou mal tué, c'est très pénible, c'est un très mauvais moment de la chasse et cela vous enlève tout votre plaisir pendant quelque temps. Mais vous n'avez aucun besoin de le regarder pour que cela vous enlève votre plaisir, vous n'en avez déjà plus au moment où vous vous mettez à courir pour rattraper votre gibier, et même avant que vous vous mettiez à courir. Vous êtes tellement furieux contre vous-même à ce moment-là que vous vous jurez que c'est le dernier coup de fusil de votre vie, mais quand vous avez retrouvé le chevreuil et qu'il est en train de mourir à côté de vous, que vous le regardiez ou non, vous savez que vous allez être tellement content de nouveau quand il sera dans votre sac avec ses bois qui dépassent que c'est un serment qui n'a plus aucune importance. Pourquoi voulez-vous que je sois logique ? Passez-moi la gourde.

— Savez-vous que c'est un jeu où l'on peut perdre ? dit l'homme pendant que Lortier buvait.

— Écoutez, je peux bien vous dire cela aussi. Il m'est arrivé une fois de perdre. J'ai passé une nuit avec un morceau d'acier dans une cuisse et un autre à côté du poumon, mais je ne savais pas si c'était à côté du poumon ou dedans, et je vous assure que je n'avais rien à regretter que la vie, à ce moment-là. Et sans doute parce que j'avais la fièvre, je me suis mis à penser au premier cerf que j'avais tiré, à la façon dont il avait roulé dans la neige et dont j'étais sûr de l'avoir touché sans l'avoir jamais retrouvé, et pendant des heures il m'a semblé que j'étais ce cerf, et j'ai tout ressenti de ce qu'il a dû ressentir, le choc, l'éclatement des chairs, le sang, toutes ces guêpes dévorantes qu'on appelle la douleur et tout le reste. Je sais très bien ce que je fais quand je chasse, sauf pour le tout dernier moment où on cesse de vivre. Et celui-là, j'ai compris ce soir avant que vous arriviez qu'il viendrait pour moi aussi.

Il se leva pour poser la gourde sur la table, régla la lampe qui crachait et se recoucha, appuyé sur un coude. L'homme était toujours assis sur son escabeau, la tête penchée sur la cuisinière, et Lortier s'aperçut soudain qu'il avait le visage inondé de larmes. Elles coulaient de chaque côté de son nez et ruisselaient dans les vallons creusés par les rides. Elles paraissaient inépuisables comme la pluie, lourdes et lentes, inconvenantes sur cette figure d'homme. Son expression n'avait pas changé, son menton ne tremblait pas, il était simplement couvert de larmes. Lortier s'étendit sur le dos, toute sa fatigue revenue. Le temps avait recom-

mencé de couler autour de lui et il eut brusquement envie que sa femme fût là, près de lui, parce qu'il pensait aux armes et à la mort.

Il y avait des moments purs et terribles dans les batailles, d'excellents moments d'où l'on pouvait sortir forgé comme une épée, assoiffé de tendresse et sans désespoir. Des moments qui conduisaient jusqu'à une cabane comme celle-là et apprenaient à se dépouiller de tout ce qui n'était pas soi-même, pour s'endormir près d'une cuisinière dans l'humilité. Et il y en avait d'autres abjects. Celui qui les avait vus ne pourrait plus jamais s'en délivrer. Même s'il arrivait à se refaire une vie d'homme et quel que soit l'amour qu'il porterait à une femme et même avec la grâce que donnent les enfants, il resterait quelque chose en lui de révolté, une colère secrète, un dégoût de lui-même et de son espèce dont le fiel pouvait pourrir n'importe quoi. « N'y pense pas, surtout, n'y pense pas. » Il y avait le grand nègre étendu les bras en croix en Italie, la bouche ouverte, sur lequel quelqu'un avait pissé, et sa bouche débordait d'urine écumeuse ; il y avait cette femme, en France, qui achevait les blessés à coups de pierres ; cette caisse de fer qu'il avait trouvée dans un champ de Provence pleine d'une bouillie grouillante où baignaient des doigts et des cheveux, et Lortier s'était lavé pendant des jours à toutes les fontaines sans pouvoir chasser de lui cette odeur ; il y avait le petit sergent de la Légion qu'ils avaient découvert châtré avec les parties cousues dans la bouche, le visage du soldat qu'ils avaient fusillé, la prise d'A... « Dors, se dit Lortier, A... n'est plus maintenant qu'une ville comme les autres. »

Mais ce n'étaient pas des images faciles à chasser. Il avait cherché la liaison pendant une partie de la nuit, avec Dar Kebira et un autre homme dans sa voiture, sur une route inconnue, et le matin ne lui donnait aucun plaisir, bien qu'il fît très beau. On se battait au nord de la ville et il circulait dans des rues désertes, aux façades entièrement closes, puis il avait vu les premiers drapeaux, quelques persiennes entrouvertes, de plus en plus de drapeaux, quelques ombres sautant sous un porche, enfin la première automitrailleuse, sur laquelle un homme noir de poudre hurlait des ordres. Il dépassa une église devant laquelle un infirmier regardait stupidement un corps qui devait être mort, et chercha le colonel qui était sur une place entourée de massifs où fleurissaient de très beaux rosiers. C'était un endroit paisible. Le colonel était assis sur un banc près de son camion-radio, il tenait sa carte sur ses genoux dans la position d'un peintre d'aquarelle, entouré d'un groupe de curieux qui étaient ses officiers ; il avait donné les renseignements que venait chercher Lortier, d'une voix excédée mais polie : il attendait une contre-attaque, il n'avait aucune force en réserve et craignait de perdre la ville avant le soir. Il demandait une aide immédiate, il savait très bien qu'on ne la lui donnerait pas et il détestait Lortier qui le savait aussi.

Lortier était parti, il avait remonté une rue où les soldats formaient

les faisceaux en silence ; ils étaient sales et paraissaient las, mais comme des vainqueurs soulagés ; ceux-là ne pensaient pas encore à la contre-attaque. Un petit détachement débouchait d'un carrefour pour se joindre à eux, encadrant deux prisonniers désarmés dont les mains vides pendaient. Tout s'était passé extrêmement vite. Un gros homme sortit d'une maison sur le trottoir, comme un promeneur, et prit une mitraillette à l'un des faisceaux. Les deux prisonniers comprirent les premiers, mais ils n'avaient aucun endroit pour fuir, ils s'étaient plaqués dans l'encoignure d'une porte, ils s'étaient appuyés de toutes leurs forces contre le mur et l'homme avait tiré sans se presser, deux rafales. Le premier bascula en avant les mains au ventre en vomissant un flot de sang, l'autre pesait de tout son poids contre la porte, il ne criait pas, et à la seconde rafale il s'affaissa soudain, comme un sac de blé qu'on éventre. L'homme leva les yeux vers une fenêtre qui s'entrouvrait et Lortier pensa qu'il y avait peut-être une femme là-haut avec laquelle cet assassin ferait l'amour la nuit prochaine et il avait été pris d'une telle colère qu'il n'arrivait pas à sortir son pistolet, tant ses mains tremblaient, pour abattre cet homme à son tour.

L'autre enjambait ses victimes pour rentrer chez lui, tout s'était fait si rapidement qu'aucun soldat n'avait bougé, ils entouraient maintenant Lortier aveuglé de rage et le retenaient, et lui bégayait si fort qu'il ne pouvait pas faire comprendre à ses deux tirailleurs qu'il leur ordonnait d'aller chercher cet homme et de le tuer. Puis il vit brusquement les visages des soldats, écrasés par ce qu'on leur avait demandé de faire, et comprit toute la pauvreté de sa fureur, comprit que ces deux prisonniers les avaient gênés, que tout leur devenait indifférent, qu'ils lui demandaient surtout de ne pas se mêler à cette histoire et de s'en aller. Il était parti, comme un lâche.

« Que tu meures, Bon Dieu ! Dieu fasse que tu sois crevé dans la douleur. Dieu fasse que tu aies tremblé de peur et supplié à genoux qu'on t'épargne et qu'on t'ait crevé le ventre à toi aussi. » A chaque fois il retrouvait cette même colère, il n'en serait jamais lavé. Il ne se rappelait pas le visage du tueur, il revoyait seulement sa chemise sans col, bouffant entre les bretelles, et ses pantoufles charentaises à carreaux gris et jaunes avec des pompons sur le dessus. Mais il ne pourrait pas oublier l'expression d'épouvante des prisonniers collés contre le mur et dont le seul espoir était que ce mur s'entrouvre et les engloutisse. Ces deux meurtres n'avaient sans doute aucune importance dans la houle de la guerre, mais pour Lortier ils en avaient changé le sens. Ce criminel au petit lever, qui descendait prendre l'air dans la rue et assassinait deux soldats sans défense avant de remonter chez lui l'avait frustré de ses dernières raisons de combattre, puisqu'il devait compter cet homme parmi les siens. La justice changeait de camp au hasard des journées sans qu'on puisse toujours la suivre, et Lortier était né dans une époque où on urinait sur les cadavres, où les corps des vaincus pour-

rissaient dans des malles et où les captifs étaient immolés par des promeneurs. Ce matin-là, dans la ville d'A., il avait perdu l'honneur des armes.

Il dormait presque. Il ne cessait de voir le corps du jeune soldat devenir flasque et mou avant de rouler sur les marches comme un mannequin. « Je ne chasserai plus jamais de ma vie, se dit-il, je ne veux plus jamais rien tuer, jamais. » Il jetterait son fusil dans un torrent, il retournerait dans sa maison arracher des ronces, il fuirait. D'un geste machinal il tâta la fougère à côté de lui, à la recherche du corps de sa femme, mais il n'y avait personne et il entendit de nouveau la pluie sur le toit, le sifflement de la lampe, la cuisinière qui continuait de ronfler. Il ouvrit les yeux et vit l'homme qui avait approché son escabeau et le regardait, le visage brillant de larmes. Il hocha la tête en silence, comme s'il comprenait, et l'homme fut secoué de brefs sanglots douloureux.

— Lui aussi a perdu, dit-il très bas, il était comme vous, exactement comme vous avec les fusils, il croyait qu'il gagnerait toujours. Ils me l'ont rapporté plein de sang, je ne pouvais pas le toucher sans rougir mes doigts, son propre sang. Ils l'ont étendu par terre et moi j'étais à genoux à côté de lui, j'avais passé ma vie à apprendre à guérir et je savais que je ne pouvais pas le guérir. La balle était entrée de côté, vous comprenez, elle avait traversé le foie et arraché la base du poumon. Je ne pouvais pas le guérir, ni moi ni personne. Dormez, comme tout à l'heure, ne faites pas attention à ce que je dis. Endormez-vous avec ce qui vous préoccupe. Je ne pouvais pas empêcher son sang de le quitter, ni reculer ce petit moment où on cesse d'exister, comme vous dites.

— Je vous demande pardon, dit Lortier.

— Je l'avais vu des dizaines de fois, ce petit moment, je m'étais toujours demandé pourquoi pas plus tard ou plus tôt, pourquoi juste à cet instant-là. Mais cette fois c'était mon fils. Vous disposez de votre vie, tous, comme si personne ne vous aimait.

L'homme ne pleurait plus, il paraissait seulement très las, mais soulagé.

— Que voulez-vous que je fasse maintenant ? dit-il. Attendre, attendre que tout cela s'use. Attendre que Falco meure lui aussi.

— Voulez-vous que je m'en aille de cette cabane et que je vous laisse seul ? demanda Lortier.

— Non, ce n'est pas la peine, je souhaite seulement que vous dormiez.

— Buvez un grand coup de schnaps et venez vous étendre à ma place.

— Non, je préfère être assis là et vous regarder dormir, dit l'homme très calmement.

Il avait retrouvé tout son sang-froid et se tenait droit sur son escabeau. Il s'essuya le visage, but une gorgée d'alcool, et se pencha pour caresser son chien.

— Oubliez tout ce que je vous ai raconté, c'est une fable.

— Naturellement, dit Lortier.

— Pour les fusils aussi. J'ai oublié le mien cette fois-ci, mais je chasse d'habitude avec Bury, sur l'autre versant.

— J'y suis allé l'an dernier, il y a de très beaux postes pour l'affût.

— Je me raconte souvent des histoires tristes. Et rassurez-vous, j'ai eu très peur de cet orage, moi aussi. J'avais la peau glacée et mes mains tremblaient.

— Evidemment, dit Lortier. Qui n'aurait pas peur de l'orage ?

— Eh bien, bonsoir, dormez vite. Je m'occuperai du feu.

— Bonsoir.

— Et merci, dit l'homme.

Lortier ramena sur lui quelques brassées de fougères et ferma les yeux. Il ne pouvait rien pour cet homme. Il était très las lui aussi, las de flairer de loin les douleurs des autres, las de les épouser si facilement qu'elles poursuivaient en lui sans fin leur cheminement.

La pluie s'était ralentie, il ne l'entendait presque plus, et la chaleur du feu le rejoignait sur la litière, puissante et douce. « Je suis parti trop loin pour pouvoir m'intéresser à lui », se dit-il pour s'excuser. Le monde des batailles, que les larmes de l'étranger avaient ramené, reculait à nouveau hors de la cabane, se perdait dans la nuit de la forêt, et Lortier se sentait lentement redescendre vers le pays qu'il avait atteint tout à l'heure, où tout était nu et désert, indifférent, et qui ressemblait peut-être à la véritable mort.

Il avançait dans ce pays et bientôt il n'y eut plus devant lui qu'une étendue grise, immobile, sans arbres, sans un souffle de vent, séparée du mouvement des astres, sans autre écho que l'aboiement d'un chien. Lortier entrouvrit les yeux et devina Falco qui sautait près de lui en remuant la queue, se frottant contre les jambes de son maître et jappant. Entre ses paupières mi-closes, il n'apercevait plus que les mains de l'homme très faiblement éclairées par les dernières lueurs de la lampe. C'étaient des mains fortes, tavelées de taches brunes, et sur l'une d'elles une veine gonflée bleuissait. Elles se refermaient sur un fusil que Lortier reconnut. Elles le soupesaient, le faisaient sauter à petits coups, caressaient la crosse, longeaient le pontet, suivaient les canons du doigt et revenaient. Puis Lortier les vit se crisper, si fort que leurs tendons se durcirent comme des cordes, la crosse monta vers une épaule, son fusil tourna lentement vers lui et s'immobilisa. En face de lui, deux trous noirs cernés d'une matière luisante tremblaient légèrement, soutenus par une des mains, et surmontés d'un œil glacé. Dans ce sens, Lortier ne reconnaissait plus son arme. C'était le sens de la mort. Il sourit en lui-même, dans une paix parfaite. « Viens, se dit-il, viens, je n'ai plus peur. J'ai rejoint ton châtiment maintenant, je suis tout seul, viens ! » Il vit la grappe noire osciller devant son visage, le quitter peu à peu, se changer en canons d'acier, retrouver la forme d'un fusil que les mains reposèrent enfin sur la table. Il entendit encore le chien aboyer, se plaindre, et referma les yeux. L'étendue grise fuyait à perte de vue

mais elle était devenue très brillante, comme si le gel l'avait recouverte. Lortier s'aperçut que c'était seulement une sorte de rosée, pareille à celle qu'il retrouvait le matin dans le jardin lorsqu'il faisait son mur, et il sentit encore dans ses mains le poids des pierres qu'il taillait une à une. Il était heureux d'avoir fait ce mur. Il pouvait maintenant monter les marches et entrer dans la roulotte de M. Loiseau l'acrobate, qui avait exactement l'odeur et l'aspect de la cabane, et qui l'emmènerait cette fois-ci.

⁂

Quand Lortier se réveilla, le jour fusait sous la porte. La cabane était vide, il dut rallumer la cuisinière, et lorsqu'il sortit chercher de l'eau pour faire son café, il se heurta dehors à la lumière du soleil levant, qui faisait fumer la forêt. Pendant que l'eau chauffait, il rentra quelques brassées de bûches pour remplacer celles qu'il avait brûlées. Elles sécheraient en attendant le prochain visiteur.

Pris d'une grande impatience, il boucla son sac, but son café et partit. Il faisait encore frais sous les arbres, mais le soleil montait très vite et aspirait déjà l'humidité des clairières. C'était une belle journée de septembre, lumineuse, qui permettait d'apprécier les distances justement. L'orage de la veille avait laissé la forêt nette, souplement parcourue d'air et plus vivante, malgré ses couleurs, que dans l'écrasement de l'été. Depuis longtemps Lortier n'avait trouvé la marche aussi agréable. Il allait bien et même avec le sac n'avait aucune peine à trouver son second souffle dans les montées. A chaque trouée des hêtres, il s'arrêtait et contemplait l'horizon clair, jusqu'à ce que la buée de son haleine eût brouillé devant son regard l'image des montagnes. Bientôt il arriva sur un plateau très dégagé, d'où on pouvait voir les crêtes proches et ce sommet qui ressemblait au sein d'une femme couchée se découpant sur le ciel. Il alluma une cigarette, essuya ses jumelles et examina le refuge surmonté d'un drapeau, d'où montait une fumée droite, en plein soleil.

Il pensa que son ami l'attendait peut-être et il avait hâte de le retrouver, bien qu'il fût trop tard maintenant pour l'affût. Les chevreuils devaient se chauffer au soleil en bordure des bois, le long des pâturages. Lortier savait qu'il tirerait bien ce matin-là, il se sentait quitte de tout et il avait terriblement envie de voir un beau chevreuil mâle avec des bois de cinq ans et de l'aligner sur le Sauer Sohn. Il se remit en route, en pensant que finalement il avait une très bonne vie, et, bien qu'il ne fût pas encore dans son territoire de chasse, il ouvrit son fusil et le chargea.

PIERRE MOINOT

LE MARTYRE DE SAINT UTRILLO

par Claude Roger-Marx

Après un calvaire qui dura soixante et onze ans, voici délivré enfin de la soif, de la colère, du métier de peindre, l'*homme-enfant* qui, ces derniers temps, ne trouvait d'abri que dans son petit oratoire privé du Vésinet, où, fuyant une gloire jamais désirée, il baisait chaque jour, sans en oublier une, ses Jeannes d'Arc de toutes les couleurs, de toutes les tailles !

Personne ne montra moins d'aptitude au bonheur que cet innocent aux yeux magnifiques dont la main nerveuse semblait chasser sans cesse une ombre de son front. Redouté avant que de naître à Montmartre un soir de Noël, fardeau pour une mère de seize ans, non reconnu par son père, alcoolique invétéré qui lui transmit les terribles hérédités dont il était chargé lui-même, quelle solitude morale, et comment s'étonner qu'Utrillo n'ait que si peu souri ! La petite Valadon s'empresse de revenir poser pour Puvis de Chavannes, pour Degas, pour Lautrec, pour Renoir, qui, quelques mois après l' « accident », éternisera sa démarche et ses traits provocants dans la *Danse à la Ville* (1894). C'est seulement en 1891 qu'un Espagnol chevaleresque, Miguel Utrillo, consentira à assurer au petit Maurice, qui ne lui est rien, un nom de famille que ce dernier refusera longtemps de porter. Douze ans plus tard, dans la vie de Suzanne — que Degas, son initiateur en gravure et en peinture, émer-

veillé par ses dessins, n'appelait jamais que « la terrible Maria » (terrible, elle le sera toujours par son orgueil, sa mythomanie, sa véhémence, ses charmes mêmes) — les dieux du quiproquo introduisent un presque homonyme d'Utrillo : André Utter, beau garçon et bon peintre par surcroît, seul mâle qui saura la dompter, supporter son caractère et faire de Maurice un camarade, malgré ce que ce dernier éprouva toujours de jalousie rentrée à voir sa mère aux bras d'un homme moins âgé que lui.

Les biographes d'Utrillo ont tous insisté sur son enfance désolée. Comment la bonne maman Madeleine, à laquelle l'avait confié Valadon (liée maintenant à un nouveau protecteur qui mène avec elle, comme on disait alors, grand train), eût-elle pu résister à l'attrait que l'enfant avait déjà pour la bouteille, à ses supplications, à ses colères ? Il sèche le lycée, se grise avec ses camarades, retourne à Montmagny « dans la carriole de plâtriers qui le font trinquer à toutes les auberges pour voir combien d'absinthes il supportera [1] ». D'humeur changeante, aussi bon qu'irritable, aussi timide que batailleur, quelque métier auquel on l'initie, employé de banque, aide-maçon, aide-monteur, provoquant partout le scandale, partout renvoyé, le seul moyen de défendre contre lui-même un être aussi pur malgré sa déchéance, c'est l'internement. Une première cure de désintoxication est entreprise en 1901, à Sainte-Anne. Par quelle inspiration géniale le médecin de cet établissement, bien que Maurice n'eût encore jamais manifesté aucun goût pour l'art, conseilla-t-il qu'on lui donnât sinon comme métier, du moins comme dérivatif, la peinture ? Maurice rechigne d'abord, apprend de sa mère à tenir un crayon, s'applique, avec une patience qui étonne d'un tel caractère, aux lenteurs du coloriage. Par ailleurs des voisins, le bon Quizet qui, comme Renoir, habite le château des Brouillards l'inciteront à s'inspirer — suivant une tradition qui remonte à Georges Michel — de Montmartre, de ses jardins, de ses moulins, de ses guinguettes, à s'asseoir, un carton en main, à même la chaussée, face au motif. Sa mère — qui sans doute a mis alors la main à la pâte — admire la décision avec laquelle il brasse une mixture épaisse et rugueuse, qu'on dirait donnée au couteau, riche en verts sombres, en laques de garance, la fermeté qu'il apporte à construire ses vues hivernales de Montmagny, un *Pont Saint-Michel, une Basilique Saint-Denis*, une *Rue Custine*, un bistrot sur lequel on lit en grosses lettres le mot *Vins*. Cette véhémence fébrile, cette homogénéité de valeurs et de tristesse, plus encore qu'à Pissarro ou à Sisley (peintre que Maurice aimait entre tous), font songer à Jongkind, cet autre grand enfant, victime lui aussi de l'alcool, mais dont il est improbable qu'Utrillo ait connu les toiles. Jamais même Van Gogh, quand il traitait des thèmes analogues (*le Moulin de la Galette*), n'avait étalé sur les perspectives fuyantes des murs, des champs, des églises, pareilles ombres, pareilles

1. Roland Dorgelès : *Le Bouquet de Bohème* (Albin Michel, 1947).

pâleurs. Les clochers, les tours, sont, pour ce primitif entre deux vins, des lieux où les orages se mêlent aux bénédictions. Parfois, on croit entendre à travers les portails des cathédrales un grondement de *Dies irae*. Une angoisse nouvelle souffle sur les quartiers déshérités où l'usure, l'asymétrie, les discordances, le quotidien le plus sordide et le plus amer composent un drame inexplicable.

Sous quelles influences, à la suite de quelle crise, *le Peintre malgré lui*, comme l'a baptisé Roland Dorgelès, passe-t-il vers 1909 d'une matière encore un peu opaque aux merveilleuses fluidités, à l'émail mystique de la période baptisée *blanche*, si paradoxalement fille de la misère noire ? Les directives conjuguées d'Utter, de Quizet, et, surtout, d'une mère à laquelle son intimité avec les maîtres pour qui elle a posé permit d'approfondir les secrets techniques, et qui lui conseille de n'user que de quatre ou cinq tons, expliquent les progrès si vite accomplis par un autodidacte hypersensible, roué de coups dès qu'il s'aventure au dehors, mais qui, prisonnier du petit atelier à barreaux qu'on lui réserve dans cette tragique bicoque du 12 de la rue Cortot, où la démence cohabite avec le génie, n'échappe à ces enfers qu'en peignant des vues angéliques.

Utrillo et sa grand-mère.

Inventeur de procédés de son cru, et plus libre de travailler de souvenir sans qu'on l'épie, ne trouvant jamais ses blancs assez blancs, ses verts assez lépreux, comme Jongkind (qui mêlait des fientes de pigeon à sa palette), il nourrit sa couleur de plâtre, de sable, de mousses. Époque jamais surpassée où, de 1910 à 1914, se succèdent des chefs-d'œuvre qui ne sont pas la répétition l'un de l'autre : *Notre-Dame-de-Clignancourt*, sa paroisse, la *Rue de la Jonquière*, la *Rue Ravignan*, la chapelle dite *la Petite Communiante*, la *Rue du Mont-Cenis*, la *Rue Chappe*, *Saint-Séverin*, le *Jardin de Renoir*, l'*Église de la Ferté-Milon*. Obsédé par ce qui se dissimule derrière les murs — murs de prison, d'hôpital, d'école, de caserne ou de bastringue — par la fuite — et quel sens tragique a parfois ce mot — des toits, des balcons, des gouttières, des persiennes, des trottoirs, il n'est pour Utrillo qu'une échappée : le ciel, le ciel qui mêle aux clochers, aux façades, à l'asphalte, ses lilas, ses jades, son lin

ou sa cendre, tantôt pesant comme un couvercle de plomb, tantôt d'un rose ou d'un bleu presque saint-sulpiciens de dragée.

« Les marchands ne lui payant pas quelquefois ses toiles, Utrillo, parcourant la Butte dans l'espoir d'en tirer un meilleur profit, s'en débarrassait finalement chez des bistrots qui les lui échangeaient contre un ou quelques litres. Il ne vivait que pour boire, ne peignait que pour boire... De l'argent et vite ! On était sûr de le rencontrer debout près du comptoir ou, quand il avait bu, dehors devant la porte, couché dans le ruisseau et hurlant quelquefois qu'il était le diable [1]. »

Miracle entre les miracles : au cours de ces années d'avant 1914, jamais ce *gagne-vin* qu'a d'abord été pour lui la peinture ne l'incite à chercher à plaire aux clients de rencontre et à enjoliver ses toiles lourdes de toutes les peurs ressenties, de toutes les hontes bues. On le verra plus tard partagé entre le *Casse-Croûte*, auberge tenue par un ancien sergent de ville, M. Gay, qu'il initiera à la peinture, et le cabaret de la *Belle Gabrielle*. Et quand il s'avise de peindre à même les murs, Marie Vignier lève la main sur lui : « *Efface ça, cochon !* »

C'est à *la Légende et la Vie d'Utrillo* de Carco — légende et vie désormais inséparables — qu'on reviendra toujours pour évoquer ces années d'active production qui vont faire bientôt la renommée de « Litrillo ». Lentement, par Coquiot, par Francis Jourdain, par Mirbeau, par Élie Faure, le bruit se répand qu'un second naïf — on commence seulement à découvrir l'autre, le Douanier Rousseau — est en train de révolutionner l'art, de prouver la supériorité du don inné sur les produits laborieux de la réflexion et des théories. Surpris par les analogies qu'offre avec François Villon, avec Verlaine, ce *peintre maudit* qui, comme eux, ne s'élève qu'au prix de mille chutes, et se rachète, Carco s'identifie si bien à son modèle que les historiens futurs, respectant jusqu'à certains détails corrigés depuis, s'en tiendront à son déchirant portrait : « Devant ces perspectives figées où je me retrouvais, c'était, écrit l'auteur de l'*Homme traqué*, comme une confrontation avec moi-même ou, si l'on veut, une reconstitution de je ne sais quel drame dont nous avions été l'un et l'autre témoins... Je ne voyais, je n'éprouvais qu'une chose, c'est qu'entre ces maisons où j'avais tant erré la nuit, Utrillo s'était lui aussi égaré et en avait traduit pour ma stupeur l'atmosphère pleine d'angoisse, de peur vague, d'hallucinations. »

Onze fois interné à Picpus, à Villejuif, à Sainte-Anne, à Samois, et la plupart du temps sur sa demande, se défendant violemment d'être fou (n'étant, comme il disait, que « foliesque »), on ne saura jamais assez la vénération qu'il conserva pour sa mère, dont l'initiale accompagnera toujours sa signature. « Que n'ai-je suivi ses conseils ? lisons-nous dans

1. Francis Carco : *La Légende et la Vie d'Utrillo* (Grasset, 1928).

la confession qu'il commença d'écrire en ce style d'imagerie populaire si caractéristique aussi de ses poèmes. Je me suis laissé entraîner sur la voie du vice insensiblement et par la fréquentation de créatures immondes et lubriques, sirènes glissantes aux yeux qu'embrase la perfidie et qui de moi, rosier un peu fané, ont fait un répugnant ivrogne, objet de la pitié et de la déconsidération publiques. Hélas ! cent fois hélas !... *Que l'auteur de mes jours me pardonne !* »

⁂

Les rechutes de Maurice, sa gloire grandissante, rendent de plus en plus nécessaire la surveillance de ce sac à vin converti en poule aux œufs d'or. Il faut à tout prix empêcher Utrillo de laver contre une chopine ces toiles dont, même au temps de leur succès, il ignorera toujours la valeur marchande. L'habitude prise de s'inspirer de cartes postales permet qu'on le garde sous clé. Mais, pourquoi le dissimuler aujourd'hui qu'il est mort, ces redites — et surtout depuis 1924, où on l'a lié par contrat à l'une des plus actives galeries parisiennes — favorisent un automatisme grandissant. On le sent de moins en moins visité par ses anges, traversé par l'émotion qu'il éprouvait jadis, seul à seul avec le motif ou moqué par des voyous qui lui jetaient la pierre et déchiraient ses vêtements. Combien de fois alors aurait-il l'envie, dominant sa timidité, de couvrir de jurons ces ennemis d'un nouveau genre, ces cupides qui l'assiègent et lui arrachent, toute fraîche, une production sans urgence. On peut appeler *période sèche* celle qui commence avec son contrat et qui durera jusqu'à la mort, période trop riche en toiles et en gouaches exécutées froidement, sans qu'à sa soif jamais éteinte se mêle cette soif d'au-delà qui jadis accompagnait toujours l'autre. Les paysages anciens n'étaient qu'assez rarement « habités », comme pour mieux faire place au mystère. Maintenant, le silence est tué par un nombre croissant de commères à gros culs, à grosses poitrines, dont les corsages bariolés répondent aux rouges, aux roux criards, aux lie-de-vin des badigeons, des toits, des murs de brique. Les arbres nerveusement noirs d'autrefois, aux senteurs humides, sont maintenant piqués de verts véronèse, de jaunes d'œuf, dont la crudité acide s'avive au contact de roses « pâte dentifrice », ou de rouges bonbon anglais ; l'huile même emprunte à la gouache ses fadeurs crémeuses. Des empâtements hasardeux, jetés de-ci de-là, ne rappellent que de bien loin la matière nourrie, les dessous onctueux de l'époque blanche. Le dessin même s'est amaigri : on dirait qu'un double d'Utrillo arrêta sans émoi ces contours trop nets, comme à la règle.

Ne généralisons pas trop. S'il n'a pas été permis au pauvre Utrillo de se dépasser après la quarantaine comme fit Jongkind — son grand frère en soulographie et en pureté — de temps à autre, cependant, son

génie se réveille : les chapelles revêtent leur robe de communiante ; à la faveur d'une chute de neige, *Notre-Dame-de-Clignancourt* se souvient qu'un martyr est né à Montmartre la même nuit que le Christ, et le *Moulin de la Galette* retrouve au printemps un ciel de lin ou de lavande.

Ensuite ?... Ensuite commencera ce qu'on a spirituellement nommé « le siècle de Pétridès ». Dans la bourgeoise villa du Vésinet, dite « la Bonne Lucie », condamné au luxe, lui qui ne trouva jamais ses richesses que dans la pauvreté, aux jacassements des perruches, aux caresses des pékinois, traité du matin au soir de *maître* alors qu'il ne s'est jamais senti plus esclave, Maurice augmente sans merci le nombre de ses *Places du Tertre*, de ses *Sacré-Cœur*. Parfois on l'entend grommeler entre ses dents, menacer comme au temps de maman Madeleine, invoquer sa mère. Fuir ? Comment ? Où ? Point d'issue pour lui que le travail, mais n'est-ce point une autre forme de prière, et que Jeanne d'Arc lui conseille ? Même du haut d'un palace à Nice, malgré la mer, malgré les palmiers, c'est toujours Montmartre qu'il aperçoit de la fenêtre.

Peu avant sa première grande rétrospective, chez Bernheim-jeune, vers 1924, il avait tenté de se suicider. Rien ici-bas, hormis sa mère, à quoi il tienne. Quand, en 1929, on lui remet le ruban rouge, désappointé : « *Je l'aurais mieux aimé vert.* » A l'issue d'une exposition récente de ses œuvres [1], voyant enfin s'éloigner tout ce beau monde, il s'approche d'un ami : « *N'est-ce pas que je suis un pauvre type ? — Tu es surtout un grand type. — Non. Un pauvre type.* ».

La dernière fois qu'il parut en public c'était, il y a quelques semaines, dans les salons dorés de l'Hôtel-de-Ville où l'on vernissait les deux vastes paysages que la Municipalité lui avait commandés : *Montmartre au printemps* et *le Boulevard de Grenelle sous la neige*. Vainement, on avait tenté de le faire parler devant le micro. N'ayant qu'un désir : échapper à tous les regards braqués sur lui, et fatigué par les discours, on le voyait tantôt caresser son front nerveusement, tantôt tripoter la médaille d'or que les édiles venaient de lui remettre solennellement, ainsi qu'à sa femme, et l'on sentait qu'il l'aurait troquée volontiers (je veux parler de sa médaille) contre un demi-setier de gros rouge.

CLAUDE ROGER-MARX

1. Michel Georges-Michel : *Les Montparnos.*

LES DANSES DES ABEILLES

par Rémy Chauvin

Personne n'ignore plus, dans le grand public cultivé, « qu'il y a du nouveau sur les abeilles ». Elles danseraient, paraît-il, et se communiqueraient ainsi des indications compliquées, on ne sait trop sur quoi. Même des philosophes et des linguistes, comme Benveniste, n'ont pas dédaigné de donner leur opinion sur le langage des abeilles. On n'ignore pas non plus le nom de von Frisch, l'homme des abeilles, qui aurait le premier interprété leurs danses mystérieuses. Qu'y a-t-il d'exact dans tout cela ? On peut répondre que la réalité se trouve bien au-dessus de ce que le non-spécialiste peut imaginer.

Avant d'exposer des résultats réels, bien qu'incroyables, il importe de dire quelques mots sur von Frisch et son école. Ce petit homme aux cheveux blancs, très sourd et taciturne, s'est voué presque exclusivement aux abeilles depuis plus de trente ans. Les premiers numéros des *Zeitschrift für vergleichende Physiologie*, la célèbre revue allemande de physiologie comparée, bien connue dans tous les laboratoires, contenaient déjà les premières notes de von Frisch. A vrai dire, ce savant s'est intéressé à tous les aspects de la vie de l'abeille. Ses premiers travaux, connus des seuls spécialistes, portent sur la physiologie sensorielle de cet insecte. Grâce à von Frisch, on en sait à peu près autant sur le sens du goût ou l'odorat chez l'abeille que chez l'homme ; grâce à lui et à ses élèves, nous sommes également très bien renseignés sur sa vision et spécialement sur la vision des couleurs et des formes. Par exemple, l'abeille ne voit pas le rouge et ne peut le distinguer du gris foncé ; elle confond le vert et le bleu vert, mais *elle voit l'ultra-violet* comme une couleur distincte et même certaines expériences de von Frisch, dont la simplicité et l'ingéniosité confondent, tendent à prouver qu'elle le voit comme complémentaire du bleu vert. Le bleu vert admettrait-il plusieurs complémentaires, l'une (orangé) perceptible à l'homme, et l'autre que distingue seulement l'abeille, et située à l'autre extrémité du spectre ? Par contre, l'abeille est sensible aux mêmes illusions colorées que nous (par exemple au contraste simultané). Son goût, son odorat ne diffèrent pas tellement des nôtres ; si la saccharine ne lui paraît pas sucrée, elle perçoit le goût des différents sucres mieux ou plus mal que nous suivant le cas. Elle perçoit aussi, comme nous, beaucoup d'odeurs, et peut confondre des composés chimiques de nature très différente, mais d'odeur

analogue, que l'homme confond aussi. Elle manifeste aussi un goût prononcé pour les eaux sales, et se trouve fortement attirée par les corps nauséabonds (indol et scatol) qu'y engendrent les fermentations ; les chastes buveuses de rosée préfèrent aux larmes de l'aurore la mare la plus putride et les abeilles du rucher parisien (qui compte quelques centaines de colonies), sont des clientes assidues des urinoirs. Après tout, l'homme ne manifeste-t-il pas aussi une prédilection pour les fromages les plus nauséabonds ?

Toutes ces recherches sur lesquelles je n'ai pas le temps de m'étendre, nous les devons, encore une fois, à von Frisch et à son école. Les méthodes de dressage des abeilles qu'il a élaborées, la sûreté de ses déductions, la précision de ses travaux l'avaient fait connaître parmi nous, hommes de laboratoire, comme l'un des meilleurs expérimentateurs qui aient jamais existé. Aussi étions-nous disposés à suivre « von Frisch des abeilles », comme « Fabre des insectes », sur tous les chemins où il voudrait bien nous mener.

Tout de même, ces danses des abeilles, qu'il avait étudiées depuis bien des années, paraissaient l'entraîner sur une voie dangereuse. Nous savions depuis longtemps que les ouvrières accomplissaient sur leurs rayons des évolutions compliquées. Milum, dans une revue récente de l'*American Bee Journal*, cite quelques vieux auteurs qui en traitaient dès la fin du XVIIe siècle ; mais ils s'étaient bornés à les contempler d'un œil curieux sans en pénétrer le sens. Et voici que von Frisch prétendait que ces danses en huit indiquent aux congénères la direction, la distance et même la nature de la source de nourriture que vient de découvrir l'exploratrice. Il s'agissait d'un lever de carte élémentaire, et l'abeille se plaçait, au point de vue des possibilités psychiques, tout de suite derrière l'homme et bien avant le singe.

C'est après la dernière guerre que la fièvre commença à saisir les laboratoires à propos des travaux de von Frisch. On trouvait sur toutes les tables des services de psychologie et de physiologie comparées la revue ivoire à la tête de cheval, portant le nom bien connu : *Annales de Physiologie comparée* (*Zeitschrift für vergleichende Physiologie*). Les articles sur les danses des abeilles étaient feuilletés fiévreusement et leurs marges barrées d'annotations parfois rageuses. Thorpe, de Cambridge, parle des « dénégations passionnées » qu'opposaient certains de ses collègues aux résultats de l'Allemand. C'est qu'ils risquent de nous mener loin, non seulement au point de vue scientifique, mais au point de vue philosophique, et surtout de nous conduire là où certains ne veulent pas aller.

Quoi qu'il en soit, Thorpe, dans son calme laboratoire de Downing Street, à Cambridge, las de peser le pour et le contre, se résolut à aller voir von Frisch à Brunnwinkl, dans son ermitage tyrolien. Le vieillard conduisit le grand et maigre Anglais près de sa ruchette d'observation

vitrée. Il lui apprit à observer les danses en huit de la découvreuse et à mesurer l'inclinaison du huit. « Et voilà tout, ajouta-t-il ; maintenant, j'ai caché dans le parc des coupelles de miel et je ne sais plus très bien moi-même où je les ai mises. Je m'en vais, et c'est vous qui allez me les retrouver, d'après les indications que vous donnent les abeilles. » Et il laisse Thorpe seul, et assez perplexe, comme on l'imagine. Au bout d'un instant, le voilà qui se décide à saisir rapporteur et réglette graduée et à mesurer l'angle d'inclinaison de la danse en huit par rapport à la verticale, et il compte en même temps la cadence des évolutions. Tant de degrés par rapport à la direction du soleil, tant de virages par minute, et il se dirige, incrédule encore, dans une direction déterminée, entre pelouses et boqueteaux ; il doit parcourir cinq cents mètres à peu près, s'il en croit l'abeille danseuse. Quatre cent cinquante, cinq cents... et l'Anglais s'arrête confondu : voilà la coupelle de miel sur son socle de bois, juste devant lui. Le vieillard de génie ne s'est pas trompé tout à l'heure : il comprend vraiment le langage des abeilles. Et l'expérience, renouvelée avec d'autres danseuses, aboutit à la découverte de toutes les coupelles.

Danses des abeilles : A gauche, la danse en rond ; à droite, la danse en huit ou danse frétillante.

On imagine l'enthousiasme de Thorpe, de retour à Cambridge. L'opinion scientifique, impressionnée, se renverse tout à coup ; d'autres expérimentateurs recommencent les travaux de von Frisch et trouvent les mêmes résultats. Si bien que maintenant, et j'y insiste, l'interprétation des danses des abeilles est la même que celle de von Frisch. Il s'agit de résultats mille fois prouvés et universellement admis.

En quoi consistent donc les expériences de von Frisch ? L'expérience initiale — et cruciale — est fort simple. Prenons une ruchette d'observation vitrée et disposons, aux quatre points cardinaux, à cinq cents mètres par exemple, quatre coupelles de miel exactement semblables ; au bout d'un certain temps, une abeille va se poser sur une coupelle ; admettons que ce soit celle du Nord. Il est alors très facile de marquer la butineuse pendant qu'elle est occupée à aspirer le miel ; il suffit de lui déposer sur le thorax une goutte de peinture colorée. En combinant les couleurs et les emplacements de taches, von Frisch arrive ainsi à connaître individuellement plus de cent abeilles. Le jabot rempli, l'exploratrice s'en retourne à la ruchette vitrée. Or, quelques minutes plus tard, *d'autres butineuses viendront en foule exploiter la coupelle du Nord et non les autres, et l'exploratrice marquée ne s'y trouve pas.* De plus, les abeilles, en sortant de la ruche, foncent droit vers la coupelle du Nord, sans aucune hésitation. Si on l'a déplacée, elles exécutent lorsqu'elles parviennent à l'endroit précis où elle devrait se trouver, de

grands cercles dont le centre se trouve à l'emplacement présumé. On ne peut échapper à la conclusion : l'exploratrice leur a indiqué d'une manière ou d'une autre la distance et la direction de la source de nourriture.

Or, si on l'observe dès son retour à la ruche, on constate qu'elle décrit sur les rayons verticaux des évolutions rapides qui constituent une véritable danse. Elle forme ainsi une sorte de huit qui peut être plus ou moins incliné sur la verticale. L'angle d'inclinaison du huit correspond à l'angle que feraient deux lignes tirées l'une de la ruche à la nourriture, l'autre de la ruche au soleil. De plus, la cadence de la danse est plus ou moins vive ; elle l'est d'autant plus que la source est plus rapprochée, et vice-versa.

Enfin, l'abdomen de la danseuse frétille continuellement au cours de sa danse, et ses compagnes, vivement intéressées, semble-t-il, par ce manège, la suivent en palpant de leurs antennes l'extrémité de son abdomen. Or, un élève de von Frisch a prouvé, il y a peu d'années, que le tégument de l'abeille retenait les odeurs florales plus énergiquement que ne le font d'autres substances comme la laine, le bois ou le cuir. Ainsi donc, l'exploratrice en utilisant exclusivement son langage dansé, peut transmettre à ses congénères une information aussi détaillée que celle-ci : « Attention, nourriture présente dans des fleurs de cyclamen, à huit cents mètres et trente-cinq degrés par rapport au soleil ! »

On se demandera peut-être comment dans l'obscurité complète de la ruche, les évolutions de la danse peuvent être perçues avec une telle précision par les autres abeilles ; mais rappelons-nous que les voisines *suivent* la danseuse dans toutes ses évolutions, en « flairant » de leurs antennes l'extrémité de son abdomen. C'est donc en les retraçant elles-mêmes qu'elles les « comprennent ». Ajoutons d'ailleurs que l'odeur florale attachée au tégument n'est pas le seul moyen dont puisse se servir l'exploratrice pour renseigner ses compagnes. En effet, les abeilles ont coutume d'échanger continuellement de la nourriture entre elles ; avec une mimique appropriée, une ouvrière tend la langue qu'elle a fort longue vers une autre, qui étend également la sienne et lui présente un peu de nectar. C'est un manège auquel se livrent également les exploratrices. En leur distribuant du sirop parfumé au cyclamen, von Frisch remarque que les butineuses, venues à la suite de l'exploratrice, ne recherchent plus que les fleurs de cyclamen. Mais comme la curiosité des savants ne connaît point de bornes, von Frisch s'est demandé aussi laquelle des deux méthodes d'information, odeur du tégument et odeur (ou goût ?) du nectar dégorgé se révélait comme le plus efficace sur les butineuses. Pour l'apprendre, il distribue aux abeilles, dans un nourrisseur étroit où elles ne peuvent plonger que la trompe, du sirop parfumé à l'odeur de phlox ; mais les abeilles, pour aspirer le sirop, ne peuvent se poser que sur des fleurs de cyclamen, si bien que le tégument

et le contenu de l'estomac de l'exploratrice présentent cette fois des odeurs différentes. Que feront alors les butineuses ? Lorsque la source de nourriture est située à faible distance, une partie recherchera le phlox et l'autre les cyclamens ; mais si elle est plus éloignée, alors seuls les phlox les intéresseront. Ce qui signifie sans doute, suggère von Frisch, qu'au cours d'un long voyage de retour, seule l'odeur du nectar aspiré se maintient, alors que celle du tégument s'est dissipée totalement ou partiellement.

La danse en huit n'apparaît d'ailleurs que lorsque la source de nourriture est assez éloignée (de plus de cent mètres) ; si l'observateur a laissé sa coupelle de jus sucré tout près de la ruche (à quelques dizaines de mètres) les exploratrices se contentent d'une danse en rond (*Rundtanz*) qui, elle, n'indique aucune direction précise : c'est seulement un signal indiquant que la nourriture se trouve à proximité immédiate. Les butineuses sortent alors en foule, mais ne partent point dans une direction déterminée comme dans le cas précédent : elles se contentent de décrire autour de la ruche de grands cercles, qui les amèneront d'ailleurs très vite dans la zone intéressante.

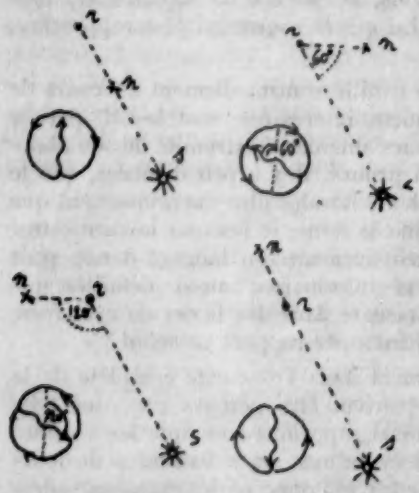


Schéma montrant les rapports d'angles de la danse en huit et des emplacements à signaler. S, soleil ; N, coupelle de miel ; R, ruche. On distingue les quatre cas possibles ; dans le premier et le dernier, la différence consiste dans la position de la tête de l'abeille ; tête dirigée vers le bas dans la dernière figure et vers le haut dans la première (indiquée par la flèche).

Autre point non dépourvu d'importance : lorsque la source de nourriture est éloignée, la butineuse alertée par l'exploratrice ne peut partir sans provisions, d'autant plus que le vol de l'abeille est assez coûteux du point de vue énergétique, et que le combustible n'est autre que le glucose de l'estomac à miel, en voie d'épuisement rapide. La butineuse emportera donc des provisions de route, et d'autant plus que la cadence de la danse de l'exploratrice qu'elle a suivie a été plus lente : c'est-à-dire d'autant plus que la source de nourriture est plus éloignée. Un élève de von Frisch a pu préciser ce dernier point au cours d'un travail très récent.

Ajoutons enfin que la distance indiquée sera plus longue pour un même parcours, si dans le trajet d'aller la butineuse a « le vent debout » ·

elle sera plus courte si elle a le vent « en poupe ». C'est-à-dire que le langage des abeilles n'indique pas véritablement la distance, mais plutôt l'intensité de l'effort musculaire à accomplir ; c'est-à-dire aussi que ce sont les péripéties du voyage d'aller et non de celui de retour qui sont l'objet de l'information dansée.

On reste étonné devant l'ingéniosité de toutes ces expériences, mais cela n'est rien encore. Von Frisch a découvert bien d'autres merveilles, dans l'indication du détour, la perception du ciel bleu, la danse par temps couvert, enfin les « finesses » du langage.

L'indication du détour. — Les abeilles n'aiment guère sauter pardessus une colline, bien qu'elles en soient parfaitement capables. Même un rideau de grands arbres les gêne. Aussi viseront-elles pour le traverser, comme mon élève Lecomte l'a récemment démontré, la clairière ou le hiatus dans la masse des feuillages. Von Frisch imagina de placer sa ruchette vitrée de l'un des côtés d'une colline ; déplaçant peu à peu la coupelle de miel, il amena les exploratrices à contourner peu à peu la colline. Dans ce cas, la distance « peut se danser » facilement ; mais la direction ? Comment l'indiquer ? On peut en effet en distinguer deux, la direction à vol d'oiseau, en droite ligne par dessus la colline et la direction au départ de la ruche, plus ou moins perpendiculairement à la première. Or, les danses indiquent *la direction à vol d'oiseau*, mais aussi *la distance réelle*, effectivement parcourue *en contournant la colline !* Comment les butineuses, qui d'ailleurs retrouvent la coupelle de miel sans difficulté, peuvent-elles alors interpréter la danse ? C'est là un problème fascinant, mais encore non résolu.

Les abeilles et le ciel bleu. — Un jour, von Frisch retirait d'une ruche un cadre pour l'examiner, et il retrouvait, phénomène assez banal, des danseuses si occupées par leur manège qu'elles continuaient leurs évolutions, même en dehors de la ruche. Il porta le cadre à l'horizontale, et voici que la danse changea de caractère : il n'existait plus de direction verticale (direction de la pesanteur) pour transposer des données directionnelles, comme dans le cas de la ruche normale. *L'axe du huit indique comme une boussole, sur le rayon horizontal, la direction de la nourriture.* Von Frisch trouva ici l'occasion de simplifier notablement son dispositif expérimental : plus de mesure d'angle à faire alors. Aussi disposa-t-il désormais sa ruchette d'observation vitrée dans la position horizontale. Il la regardait un jour méditant sur les abeilles et leur langage. Devant lui, infatigablement dansait l'exploratrice : trente degrés Est, trente degrés, trente, trente... Et soudain, sans raison apparente, dix degrés Nord, dix degrés Sud, vingt degrés Ouest. Puis à nouveau trente degrés Est, trente, trente... Von Frisch, interdit, regardait : voilà un de ces petits faits qui déconcertent l'observateur moyen, mais sur lesquels s'exerce la formidable puissance de concentration que donne le génie : son esprit, aiguisé par trente ans d'observations, analysait à

la vitesse de la pensée, et mieux que n'aurait pu le faire une puissante machine électronique, tous les éléments de la situation. Il comprit soudain : rien n'était changé dans la ruche ni à l'extérieur ; mais lui-même avait bougé, son ombre avait couvert un instant la butineuse, au moment même de la perturbation. *Il lui avait voilé le ciel bleu.*

Le voilà qui renouvelle l'expérience : dès que son ombre couvre la butineuse, la danse devient désordonnée. Pour qu'elle reste correcte (sur un rayon *horizontal*, répétons-le), l'abeille doit voir le soleil ou le ciel bleu. Qu'y a-t-il donc dans le ciel qui lui permette de se repérer ? car on comprend assez comment la vue de l'astre lui-même peut l'aider dans cette tâche. Les physiciens se sont intéressés depuis fort longtemps à la lumière du ciel bleu, et ils n'ignorent pas qu'elle est *polarisée* (c'est-à-dire que les vibrations lumineuses de la lumière réfléchie par le ciel tendent à se produire dans un seul plan), mais polarisée dans des proportions variables suivant la position de la zone du ciel considérée par rapport au soleil ; l'homme normal ne peut s'en apercevoir, quoique certains individus atteints d'une anomalie ophtalmologique (touffes de Haidinger, Haidingerbüschel) le puissent, paraît-il. Les abeilles ne pourraient-elles pas distinguer la lumière polarisée de l'ordinaire ? Von Frisch couvrit alors la vitre de la cage d'observation d'un polaroïde ; c'est une feuille de matière plastique spéciale qui polarise la lumière ordinaire ; on s'en est servi pour recouvrir le pare-brise des autos afin d'éviter l'éblouissement par les phares. Il constata alors, avec l'étonnement qu'on imagine, que toute rotation du polaroïde, qui fait dévier le plan de polarisation de la lumière, désoriente aussitôt les danseuses. Ainsi se trouvait établi le fait que les abeilles perçoivent bien la lumière polarisée, et l'hypothèse suivant laquelle elles repéreraient différentes zones du ciel d'après leur image de polarisation se trouve renforcée. Le ciel le plus bleu doit leur apparaître coupé d'ombres vastes, et plus ou moins foncées.

Il restait encore plus d'un point obscur. En particulier, où se trouve dans l'œil « l'analyseur », l'élément capable de mesurer les déviations du plan de polarisation ? A la suite de déductions physiologiques qu'il serait trop long de rapporter ici, von Frisch et le professeur Autrum de Würzbourg, pensèrent que les huit cellules visuelles qui entourent un bâtonnet transparent, et dont l'ensemble forme une des facettes de l'œil composé des abeilles, pourraient constituer l'organe sensible. Von Frisch construisit, en découpant un polaroïde d'une certaines façon, un modèle physique agrandi de l'œil de l'abeille. Cet « œil » fournit, lorsqu'on vise à travers lui différentes portions du ciel bleu, des images caractéristiques qui permettent non seulement de repérer la place qu'occupe le soleil par rapport à la zone visée, mais aussi de prédire les erreurs que fera la danseuse lorsqu'on fera tourner la plaque de polaroïde qui lui cache le ciel. D'après ses toutes dernières recherches, von Frisch pense

que c'est surtout la polarisation de la fraction ultra-violette de la lumière réfléchie par le ciel bleu qui intéresse la danseuse. Ajoutons que depuis ces recherches qui remontent à quelques années, on a retrouvé la perception de la lumière polarisée du ciel, et son utilisation à des fins d'orientation, chez d'autres insectes, comme les fourmis.

Les danses par temps couvert. — Mais sous le ciel couvert au point que l'œil humain et la cellule photoélectrique sont incapables de découvrir la zone derrière laquelle se cache le soleil, les abeilles continuent à danser. Or, la lumière des nuages blancs n'est nullement polarisée, et pourtant l'orientation exacte de la source de nourriture est fidèlement indiquée. Jusqu'à ces dernières années, les danses sous le ciel couvert posaient un problème non résolu. Il semble maintenant, si l'on en croit von Frisch, que certaines portions de l'ultra-violet lointain, émis par le soleil, pourraient traverser les nuages les plus épais. L'interposition d'écrans qui interceptent cette portion de l'ultra-violet et cette portion seule, désoriente les danseuses.

Les « finesses » du langage des abeilles. Conclusion. — J'ai employé jusqu'ici, avec intempérance penseront certains comme Benveniste, le terme de langage à propos des abeilles. Je ne fais que suivre von Frisch, qui tient à ce terme et l'a défendu contre certains psychologues qui l'accusaient d'incorrection sémantique.

Il est bien difficile de donner une définition simple du langage, et surtout du langage humain, puisque c'est celui-là qu'on vise en général. Peut-être pourrait-on admettre qu'il se compose d'un code de signaux susceptibles de combinaisons multiples et pouvant se charger du sens le plus compliqué ? Les langages des animaux en général ne tombent pas sous cette définition. Il existe en effet un langage « poule », un langage « chien », un langage « singe » dont on connaît et dont on a catalogué les différents sons : ils sont en petit nombre, une trentaine tout au plus, et ne constituent au fond, suivant la profonde remarque de Vandel, qu'un *ensemble de cris* destinés à exprimer les émotions les plus élémentaires de l'espèce, et à en avertir les congénères : peur, faim, appel des petits, colère, etc. En est-il de même du langage des abeilles ? Von Frisch ne le pense pas, et je crois, comme lui, que bien imprudent serait le chercheur qui déclarerait ce langage *rudimentaire*. Il semble en effet, et c'est bien là le plus troublant, *adapté aux circonstances*. Si la quantité de sucre diminue beaucoup dans la coupelle, les danses vont disparaître ; si un artifice de l'expérimentateur dilue le sirop subitement, les danseuses cesseront aussi leurs évolutions, comme si la nourriture, peu intéressante, ne nécessitait pas la mobilisation d'une grande quantité de travailleuses. Réaction induite par le sirop et présentant un seuil en rapport avec la concentration ? sans doute ; à cela près qu'elle est *différée* pendant toute la durée, souvent prolongée, du vol de retour, pendant lequel le sirop se concentre dans le jabot. De plus, lorsque le sucre est pur et sans odeur,

l'abeille marque d'une sécrétion odorante spéciale la zone intéressante. Au cours de la danse en huit, elle dévagine la glande odorante, et les congénères qui lui flairent le ventre chercheront désormais, non plus une odeur florale, mais un endroit qui « sent l'abeille ».

Et que dire enfin des danses sur l'essaim étudiées récemment par un des plus brillants élèves de von Frisch, Lindauer ? Lorsque l'essaim vient de sortir en trombe de la ruche, il s'accroche généralement à un support assez proche ; alors se déroulent à sa surface de curieux phénomènes. Comme Lindauer a pu le démontrer, des exploratrices sont parties dans les journées qui précèdent l'essaimage, prospecter les endroits qui pourraient fournir un abri convenable à la nouvelle colonie ; elles dansent avec persistance, parfois pendant une journée entière, à la surface de l'essaim. Il arrive que plusieurs ne soient pas d'accord, et les danseuses enragées, mais indiquant chacune des directions opposées, peuvent poursuivre le « dialogue » des heures et des heures. On connaît les principes des choix qu'elles veulent faire prévaloir : elles préfèrent les abris protégés du vent et du soleil et si possible doués d'une odeur qui rappelle celle de la ruche. En leur proposant deux abris rigoureusement identiques, Lindauer arrive même à faire se diviser l'essaim en deux, chaque danseuse n'ayant pas voulu en démordre.

Ainsi donc, voici des danses symboliques qui peuvent se guider à la fois sur le soleil, sur son image dans l'ultra-violet lointain, sur une figure de polarisation compliquée ; qui peuvent indiquer la distance de la nourriture, sa nature, sa distance ; qui s'adaptent à sa concentration et à l'intérêt qu'elle présente pour la ruche ; mais qui indiquent tout aussi bien un abri pour l'essaim. Ce code de signaux est évoqué par des circonstances si variées qu'elles deviennent *impossibles à définir* très précisément, et la distance qui le sépare du langage humain paraît de degré peut-être, plutôt que de nature. Le fait que ce langage est inné et non acquis (car la vie des ouvrières est si courte qu'elles n'ont pas le temps d'apprendre quoi que ce soit) rend seulement le problème plus troublant, comme le remarque fort bien von Frisch.

Ces animaux dits inférieurs, qu'on croyait encore, il y a quelques années, capables seulement de vagues tropismes et de réactions très simples et très frustes, montrent, dès qu'on les regarde de plus près, un « instinct » si compliqué que le savant en reste rêveur. Il se demande une fois de plus, mais en termes nouveaux ce qu'est l'instinct, et ce qu'est l'intelligence. Mais son trouble et son incertitude ne sont qu'un reflet de l'évolution extrêmement rapide qui caractérise en ce moment toute la psychologie animale.

RÉMY CHAUVIN

LA DERNIÈRE ROMANCIÈRE

par Monica Stirling

« The last, almost the last, of our lady authors ».
(Norman Douglas.)

Il arrive que des écrivains soient ridicules mais peu l'ont été autant que Ouida. Grande figure de l'époque victorienne, son histoire est aussi invraisemblable, aussi étrange que celle des héroïnes de ses romans et peut-être même plus émouvante.

Il est difficile aujourd'hui de se procurer les œuvres de Ouida. On peut le regretter car, si l'on veut bien oublier leurs couvertures aux illustrations criardes et leurs pages publicitaires agressives (on y voit en particulier des cristaux *Enos Fruit Salt* et au-dessus : *Quoi de pire que la Révolution ? La violence faite à la nature* — avec un portrait en couleurs de Marie-Antoinette menée à la guillotine) — si l'on veut oublier ce bizarre appareil — on peut encore lire avec plaisir les romans de Ouida, avec plaisir et même avec profit.

Ouida, qui s'appelait en réalité Maria-Louise Ramé, était née à Bury Saint-Edmunds, en Angleterre, le 1er janvier 1839, un an avant le

— Ci-dessus, le pont de Florence (Photo G. Chadourne).

mariage de la jeune reine Victoria et du prince Albert. Sa mère, la jolie Susan Sutton, appartenait à une famille bourgeoise solidement enracinée dans le Suffolk ; son père, Louis Ramé, lui, ne resta nulle part assez longtemps pour savoir où il aurait pu s'enraciner. C'était un Français, plutôt laid mais plein de séduction ; sa vie familiale en Angleterre était troublée par de mystérieuses activités. On expliquait ses fréquentes absences en lui prêtant le rôle d'agent secret de Louis-Napoléon, alors en exil. On dit aussi que plus tard il se prit de querelle avec ce prince quand il devint empereur — et qu'il disparut pendant les troubles de la Commune en 1871. Bury Saint-Edmunds semble une résidence bien étrange pour un agent bonapartiste et toute cette histoire paraît si peu vraisemblable qu'elle peut bien être vraie. Vraie ou non il reste que la naissance étrangère de Louis Ramé, ses activités mal connues, sa conversation fascinante, son goût pour les plaisirs, ses mystérieuses allées et venues faisaient de lui un personnage qui aurait pu sortir tout droit d'un roman de sa fille et, en 1878, elle le fit entrer dans l'un d'eux, son treizième roman, *Friendship* (*L'Amitié*). L'héroïne, Stella, y décrit en ces termes son père, le comte d'Avesnes :

« Nourrissant les ambitions les plus diverses, il ne mena aucune entreprise à bien. Conspirateur, il passa sa vie sur les eaux traîtresses de l'intrigue politique et finalement périt dans leurs tourbillons. On savait peu de choses de lui — sa fille presque rien. Il disparaissait comme une comète ; il embrassait négligemment sa fille, lui donnait un problème à faire ou un poème à écrire, restait quelques jours et partait. Puis ses visites cessèrent. Sa mort fut aussi mystérieuse que sa vie. Il disparut sans laisser de traces. »

En dépit de cette carence paternelle, la petite Ouida (on l'appela ainsi parce que, bébé, elle ne pouvait dire Louise) passa une enfance très heureuse à Bury Saint-Edmunds. Fille unique, élevée par sa mère et sa grand-mère maternelle, qui l'adoraient, elle ne manqua pas de camarades de son âge. Avec son cousin William, ses cousines Maria, Henriette, Fanny et Marianne, elle prenait part à des jeux, des pique-niques et des promenades dans le parc et les jardins tout proches de Hardwick House. Ces lieux encouragèrent en elle un goût inné pour la grandeur qui déjà la distinguait de ses cousins et cousines sans ambition.

Dès son plus jeune âge Ouida était maigre, plutôt laide, avec un front large, des yeux bleus proéminents, un nez trop long et une voix particulièrement désagréable. Dans son journal, William Allingham la décrit ainsi à l'âge de 39 ans : *Vêtue de soie verte, un visage intelligent, l'air sombre, les cheveux défaits, les mains et les pieds petits et une voix comme un couteau à découper.* Mais cet aspect ingrat ne la préoccupa jamais — pour l'excellente raison qu'elle n'en eut jamais conscience. Par contre elle était parfaitement consciente de la beauté de ses pieds et de ses mains et de la force de son intelligence. Il faut d'ailleurs considérer que les descriptions peu flatteuses que nous avons d'elle, quoique

probablement exactes dans le détail, ne tiennent pas compte de son intense vitalité et de l'éclat de ses talents ; ces avantages suscitèrent l'intérêt de quelques-uns des hommes les plus remarquables de son époque, lui valant de nombreuses amitiés.

Ce fut une enfant heureuse, affectueuse, un peu trop repliée sur elle-même mais extrêmement travailleuse. Son désir d'apprendre fut stimulé par un voyage à Boulogne où elle vit son père. Pour des gens dans la situation des Sutton, faire ce voyage c'était à peu près ce que représente aujourd'hui une expédition au Congo, mais les « dangers » ne purent troubler l'enchantement d'Ouida. Elle écrit avec ravissement : *Nous avons été présentés à la princesse Bonaparte et nous sommes allés lui rendre visite ; elle a une fille de mon âge à peu près, une très gentille petite fille ou plutôt une grande fille, car elle est bien plus grande que moi.* Elle assista à un bal où elle eut cinq « galants », à une représentation théâtrale où elle remarqua un homme « qui était si beau », elle alla voir un prestidigitateur, « homme très habile... il possède la bouteille merveilleuse qui a le pouvoir magique — pouvoir que Ouida eut plus tard elle-même — de donner à chacun la liqueur qu'il désire ». Aussi ne nous étonnons pas si elle fut désolée au moment où ils « dirent tristement au revoir à ce cher, cher papa, et quittèrent le rivage de cette chère, belle France ».

Il semble n'être jamais venu à l'esprit de Mme Ramé ou de sa fille de reprocher à ce cher, cher papa de les abandonner et une fois que Ouida eut vu la chère belle France, la pauvre chère Angleterre avait perdu la partie (à quatorze ans elle écrivit une histoire d'Angleterre, sur un ton nettement dépourvu d'indulgence).

Pendant son enfance, elle avait pour distraction préférée de découper dans du carton des silhouettes de dames et de chevaliers qu'elle peignait et décorait magnifiquement. Elle se servait de ces figurines pour se raconter des histoires encore plus magnifiques. Elle semble avoir toujours été sûre de devenir un grand écrivain capable de faire vivre luxueusement sa mère et sa grand-mère, et se croyait appelée à connaître un jour un amour passionné. Il n'y avait rien de faible, d'imprécis, dans cette maigre volonté au grand nez. Elle était appelée à devenir cet être rare, le rêveur dont la plupart des rêves se réalisent, et si sa confiance en elle semble monstrueuse, n'oublions pas qu'à l'âge de trente ans cette petite provinciale était devenue un personnage de réputation internationale, gagnant 5 000 livres par an, vivant luxueusement avec sa mère et possédant tout ce qu'elle voulait, sauf l'amour dont l'absence fit d'elle peu à peu une vieille fille toquée qui éloigna d'elle ses meilleurs amis.

Quand Ouida eut dix-huit ans, elle persuada sa mère et sa grand-mère d'aller habiter Londres. Avec une joie pleine d'ingratitude elle quitta Bury Saint-Edmunds qu'elle décrivit par la suite comme « le bourg le

plus mort et le plus triste, où il y a autant d'herbe dans les rues que dans une acre de pâturage et dont les habitants doivent tirer eux-mêmes leurs sonnettes pour les empêcher de se rouiller ».

Plus tard, en 1907, quand on projeta de placer une plaque sur la maison où elle était née, elle écrivit avec l'amabilité qui la caractérisait : « Cette sotte histoire du Suffolk me contrarie vivement. Je m'identifie à la race et au sang français de mon père, et je vous serais très obligée de faire de votre mieux pour éviter qu'aucune inscription de ce genre soit mise à l'endroit que vous m'indiquez. »

Une fois arrivée à Londres elle se mit au travail avec énergie. Et — comme en témoigne le succès constant de tous ses romans — elle fut non seulement une travailleuse active, mais favorisée par la chance. Le médecin de sa famille était un certain W. Francis Ainsworth, cousin du romancier W. Harrison Ainsworth, qui dirigeait alors un magazine mensuel, le *Bentley's Miscellany*. Le docteur Ainsworth montra à son cousin quelques nouvelles de la jeune fille. Harrison Ainsworth reconnut leur valeur et les acheta. Du mois d'avril 1859 au mois de janvier 1862 elle publia des nouvelles dans chaque livraison, toutes sous le nom de Ouida. Elle avait pris le départ. Ces premières nouvelles montrent déjà que Ouida possédait une des plus grandes qualités que peut avoir un écrivain : être agréable à lire. Comme devait le dire par la suite G. K. Chesterton à Fisher Unwin : *Il est sans doute impossible de ne pas sourire à la lecture de Ouida, mais il est tout aussi impossible de s'en détacher. Devant la richesse des couleurs qui enchantent nos yeux nous oublions la niaiserie des sujets et l'absurdité de la psychologie.*

Ces histoires révélaient aussi une aptitude étonnante à deviner l'âme de peuples étrangers qu'elle ne connaissait que par ses lectures. On y découvrait également de nombreuses preuves de cette étonnante faculté d'assimilation qui devait lui permettre, alors qu'elle n'avait passé que six semaines à Florence, d'écrire *Pascarel*, une délicieuse histoire d'acteurs où l'atmosphère italienne est fixée avec un rare bonheur.

Le succès vint rapidement répondre à ses mérites et à l'âge de vingt-cinq ans son premier grand roman publié directement en librairie et non plus en feuilleton la rendit célèbre. Il s'agissait de *Held in Bondage* (Pris dans les liens), histoire brillamment absurde d'une groupe de cavaliers connus sous le nom provocant de « beaux messieurs » et en particulier de Granville de Vigne qui « chassait avec les Pytchley, tirait les cerfs dans les Highlands, flirtait avec les demoiselles d'honneur de la reine, donnait des dîners dignes d'un prince au « Star and Garter » et passait d'agréables moments dans des cabinets particuliers chez Véfour et à la Maison Dorée ». Malgré son apparence blasée, le pauvre de Vigne tomba dans les filets d'une aventurière qui se révéla bigame ; mais aux yeux de celle-ci le charme de Granville fut vite éclipsé par

celui du colonel Sabretasche, un personnage dont l'auteur paraît follement épris, elle écrit en effet :

Si j'avais été une femme, ce beau visage m'aurait irrémédiablement conduite à ma perte comme ce fut le cas, à en croire la rumeur publique, pour beaucoup d'entre elles. Il donnait l'impression de n'avoir peur de rien ; on reconnaissait en lui la témérité de l'homme pour qui, sur terre comme au ciel, rien n'a d'importance ; quoique endurci par le monde et ses heurts, rendu cynique peut-être par l'injustice et le mal, ses yeux exprimaient une bonté et sa bouche une tristesse qui trahissaient le fond de son âme. Il pouvait avoir trente ans, trente-cinq, quarante peut-être. On ne pouvait rien dire de précis sur son âge pas plus que sur son caractère et pourtant on sentait que le monde avait raison quand il disait de lui : il n'y a pas d'ami plus fidèle ni d'amant plus infidèle que Vivian Sabretasche.

Elle écrivit encore trois livres, *Strathmore*, *Chandos* et *Le Gage de Cecil Castlemaine et autres contes* avant de connaître son plus grand succès populaire : *Sous deux Drapeaux*, fascinante histoire de l'honorable Bertie Cecil, de la Garde, mieux connu sous le surnom de Beauty.

Ce surnom, gagné à Eton, n'était nullement immérité. Ses traits étaient extraordinairement beaux, comme ceux de la plus belle jeune fille ; ses cheveux châtains étaient doux, soyeux, brillants à l'extrême ; sa bouche avait un dessin admirable, son regard une séduction doucement mélancolique. Comment s'étonner que tant de grandes dames et de lionnes lui eussent, d'un commun accord, donné ce titre : le plus bel homme de la Maison du Roi ?

Pour protéger son jeune frère, Beauty s'enfuit et s'engage dans la Légion étrangère où il conquiert bientôt tous ses camarades, même les plus rudes et aussi Cigarette, la petite orpheline aux manières brusques et au cœur d'or qui accompagne la Légion et lui sert de mascotte. Mise à part, peut-être, la frivole lady Dolly de *Moths*, Cigarette est la meilleure héroïne de Ouida : petite figure originale et émouvante dont les boucles ébouriffées, les manières garçonnières, le rude langage et l'aptitude au dévouement composaient une figure chevaleresque, type souvent copié depuis lors par des écrivains qui n'ont jamais entendu parler de Ouida. Beauty a beaucoup d'affection pour Cigarette, mais il ne comprend qu'elle l'aime, que le jour où elle donne sa vie pour sauver la sienne. Après quoi il peut quitter la Légion, reprendre sa place dans la société et épouser lady Venetia, ennuyeuse jeune personne noyée dans une atmosphère de pureté étouffante.

L'intrigue de *Sous les Drapeaux* paraît d'une gratuité déconcertante, mais la façon dont Ouida la conte est admirable par le rythme, la couleur, le sentiment qu'elle y met. Les descriptions de combats dans le

désert sont de premier ordre et la parade au cours de laquelle Cigarette est décorée pour sa bravoure au combat émeut encore, au même titre que le récit de sa mort. Hollywood pourrait faire un sort à ce livre oublié. David Niven ferait un splendide Beauty, Simone Simon est toute désignée pour jouer Cigarette et la première starlette venue camperait une parfaite Petite Reine.

Quand parut *Sous les Drapeaux*, la vieille Mrs Sutton était morte. Ouida et sa mère étaient allées habiter l'hôtel Langham, dirigé alors par un ex-colonel de l'armée confédérée. C'est là que Ouida commença à donner ses fameux dîners où la plupart des convives étaient des officiers de la Garde. Les femmes y étaient rarement accueillies, à l'exception de lady Burton, la femme de l'explorateur, qui plaisait à Ouida parce qu'elle aimait les animaux. Ouida et sa mère étaient elles-mêmes si engagées dans ce genre de sentiments que lorsque Beausire, leur chien favori, les avait tenues éveillées une nuit entière par ses aboiements, Mme Ramé se contentait d'écrire dans son journal : « Il avait assurément ses raisons, le pauvre ! »

Ces dîners étaient jugés scandaleux par le Londres victorien. On alla jusqu'à confondre Ouida et George Eliot. Mme Ramé s'en affligea ; elle était convaincue, et sans doute avec raison, que « cette chère petite, si intelligente », sa fille, n'aurait pas accepté de vivre avec Beauty lui-même sans l'avoir épousé. Ouida se préoccupait peu du scandale. Comme Beausire, elle avait ses raisons : en donnant ses dîners elle voulait réunir de la documentation pour ses romans. A quelqu'un qui lui demandait un jour : « Comment pouvez-vous savoir tant de choses sur les hommes ? » elle répondit : « J'entends une phrase, elle m'éclaire sur le reste. » Elle exagérait mais il est de fait qu'elle apprenait beaucoup de ses hôtes quand, après leur avoir servi d'excellents plats et d'excellents vins, elle s'enfonçait dans son fauteuil et déclarait, non sans emphase : « Et maintenant, fumez et buvez comme si vous étiez dans votre club et parlez comme si vous étiez dans votre fumoir. » Ses invités de la Garde aimaient sincèrement ses livres, ce qui lui permettait de déclarer, non sans orgueil : « Je n'écris pas pour les femmes. J'écris pour les militaires. » Ses réceptions et sa façon de vivre, de préférence à la lumière des lampes, les rideaux tirés, parmi les fleurs de serre, au milieu de chiens poliment invités à choisir sur la table leurs plats préférés, tout cela donna naissance à une foule d'histoires bizarres et l'on arriva bien vite à la confondre avec des personnages autrement scandaleux que George Eliot. Ouida avait la faculté de rester indifférente aux scandales, ce qui était préférable, car son aptitude à les provoquer était aussi remarquable que son don d'écrivain.

Dès l'âge de quatorze ans, elle s'amourachait de tous les hommes bien tournés qui lui marquaient quelque empressement et s'imaginait aussitôt que son amour était payé de retour. Elle semble n'avoir jamais trouvé

étrange le silence qu'ils observaient sur leurs sentiments. A trente-deux ans, elle s'éprit passionnément de Mario, le célèbre ténor italien. Ils ne s'étaient jamais rencontrés, et Mario dut être légèrement déconcerté quand, à la fin de sa représentation d'adieux à Covent Garden, il se vit presque assommé par un bouquet d'où tomba un lourd étui à cigarettes en ivoire qui contenait une carte de Ouida portant une citation qui aurait bien étonné Dante :

Pietosi dissero gli Dei
Oda la terra una volta la musica
Del Ciel, e labbre toccare di...
Mario [1].

Mario quitta l'Angleterre sans accuser réception de ce message. Ouida, indifférente à la réalité, attribua ce départ à la lourde atmosphère d'hypocrisie bourgeoise qui pesait sur l'Angleterre. Et sans attendre, elle persuada sa mère (ou plutôt lui ordonna) de partir avec elle pour Florence.

Dès que Ouida eut aperçu Florence, le plus grand et le plus durable amour de sa vie commença pour elle. La « chère, belle France » perdit ses charmantes couleurs. L'enchantement jouait et pour la première fois de sa vie, cette femme difficile, voire exigeante, connut une parfaite satisfaction. Elle était enfin dans un lieu où tout était exactement comme elle l'avait désiré. Elle aurait probablement aimé l'Italie en n'importe quelle circonstance comme l'écrivit plus tard Henry James : « Ce qu'il y avait de mieux en elle, de plus sincère, à mon avis, était — ou avait été — sa perception immédiate de la beauté, de la distinction, de la qualité de l'Italie : c'est de là que vint presque toute son inspiration. » La société florentine l'enchanta ; c'était en vérité un monde brillant, cosmopolite, prêt à accueillir à bras ouverts tout auteur riche, célèbre et excentrique. Ouida avait beau proclamer son mépris de l'opinion publique, elle avait reçu à Londres de profitables leçons et à Florence elle chercha à gagner l'amitié des femmes aussi bien que celle des hommes. Bientôt, elle devint intime avec Mme Emilie de Tchiatcheff et surtout avec lady Oxford, que plus tard, dans *Friendship*, elle prit comme modèle pour le personnage de la marquise de Cardiff.

La marquise de Cardiff aimait à parler d'elle comme d'une vieille femme. Mais elle avait gardé de la jeunesse un teint frais, un rire franc et un cœur pur. Elle avait eu une vie orageuse ; elle faisait de la nuit le jour, elle trouvait tous les romans illisibles, sauf ceux de Balzac et de Fielding. Elle ne se souciait pas de valeur morale ; elle ne redoutait que les ennuyeux, etc.

1. Les dieux miséricordieux ont dit : « Puisse la terre entendre une fois la musique du ciel — et toucher les lèvres de Mario. »

Patronnée par cette femme séduisante, Ouida découvrit le genre de vie dont précisément elle avait rêvé à Bury Saint-Edmunds, le genre de vie que précisément elle avait si brillamment dépeint dans ses romans : il y eut un bal masqué chez le comte de Talleyrand où la plupart des invités portèrent des costumes semblables à ceux qu'avaient portés leurs plus illustres ancêtres ; il y eut une « chasse à courre » sur le Corso où tout le monde, y compris Ouida, revêtit l'habit rouge et se rendit à cheval chez Doney pour dîner ; il y eut une excursion à Milan pour assister à une des dernières apparitions de Garibaldi, il y eut la visite de la reine Victoria, du duc et de la duchesse de Teck et du prince Léopold qui devint un ami de Ouida.

Mais cette vie de société agitée n'empêcha nullement Ouida de travailler avec autant d'acharnement que d'habitude, bien au contraire. Stimulée plus qu'elle ne l'avait jamais été, elle acheta la villa Farinola, mais seulement après l'avoir utilisée comme décor de *Pascarel*, le premier de sa série de romans italiens et le meilleur.

La villa était perchée sur le flanc de la montagne, vaste, sombre, délabrée, d'aspect désolé, comme le sont toutes les demeures de ce genre mais, à l'intérieur, pleine de ce charme indéfinissable, de cette atmosphère de liberté, de passé et de calme qu'on retrouve dans toutes ces vieilles demeures.

Ouida était bien loin d'être alors le seul écrivain étranger qui vécût à Florence, mais elle ne se soucia pas de gagner l'amitié que Vernon Lee, Mary Robinson ou Paul Bourget étaient prêts à lui offrir. On a attribué ce refus au snobisme et à l'esprit de contradiction et il est possible que ces sentiments ne lui aient pas été étrangers. Mais quand il s'agissait de son travail, Ouida était la raison même et elle a dû, plus ou moins consciemment, sentir que des intellectuels doux, intelligents, menant une vie rangée, seraient d'une utilisation (romanesque) bien moins avantageuse que le monde élégant et frivole qui ravissait son sens esthétique et dramatique. De plus, à cette époque, elle n'éprouvait aucune envie de fréquenter un milieu où elle n'avait pas la moindre chance de rencontrer le marquis Lotteringhi della Stufa, dont elle était tombée éperdument amoureuse.

Son amour pour ce beau gentilhomme qui était au service du roi d'Italie n'avait rien de commun avec la passion d'écolière qu'elle avait éprouvée pour Mario. Tout d'abord, il était sinon moins violent, du moins moins fantasque ; de plus, le marquis était libre de l'épouser et lui témoignait assez d'attention pour donner à croire qu'il pourrait le faire. Son titre, son rang, sa beauté, sa naissance, ses manières faisaient de lui un personnage aussi fascinant qu'un héros de Ouida. On éprouve quelque émotion en songeant à la joie qu'a dû connaître Ouida pendant ses promenades avec lui. Son beau compagnon transportait l'attirail de peinture de la romancière, et il ne manquait pas d'admirer ses toiles, pourtant

affreuses. Il fournissait à Ouida qui, même amoureuse, n'oubliait jamais son œuvre, une quantité de renseignements sur l'Italie et sur la vie des paysans italiens. Aussi, comme sa sympathie pour les opprimés était aussi forte que sa folie des titres, elle put écrire plus tard sur la situation politique en Italie avec assez de compétence pour s'attirer les tracasseries des autorités.

On a souvent considéré le marquis comme un personnage tenant du gigolo et de l'aventurier, mais il est possible qu'il ait été réellement fasciné par l'éclatante personnalité de cette tumultueuse petite créature. C'est seulement quand elle l'eut rendu ridicule par ses extravagances (elle le suivit à Rome et lui sauta au cou pendant une réception à la Cour) qu'il se lassa d'elle et commença même à la redouter.

Ce qui précipita le désastre, ce fut précisément l'habitude qu'avait Ouida de manifester publiquement ses sentiments pour Stufa. Elle éveilla l'attention de Mrs Ross, belle et intelligente Anglaise qui était l'amie du marquis depuis longtemps. Celle-ci intervint et la pauvre Ouida dut se retirer, quitte à protester, comme on pouvait s'y attendre, avec éclat. Outragée, le cœur brisé, en proie à une grave dépression nerveuse, Ouida accumula les manifestations ridicules, sans renoncer pour autant à son travail acharné. Elle se laissa aller à des propos diffamatoires et à des actes de grossièreté d'une naïveté presque incroyable. Elle ne se contentait plus d'avoir le cœur sur la main, elle l'offrait maintenant en pâture à tous, à tout moment, au breakfast, au lunch, au thé, le soir.

Mais son courage, soutenu par une longue habitude de travail, lui permit d'écrire son treizième roman, *Friendship* (L'amitié), où elle racontait comment le prince Ionis (Stufa) avait été séparé de celle qu'il aimait, Etoile (Ouida), par les perfides machinations de lady Joan Challoner (Mrs Ross). Etoile était une jeune fille de haute naissance, devenue un peintre de réputation internationale et qui passait l'hiver à Rome pour ménager une santé fragile. Lady Joan était une belle aventurière à l'âme noire qui fumait le cigare et avait épousé le louche Challoner pour sa fortune malhonnêtement gagnée. Elle réussit à mêler l'innocent Ionis aux affaires de son mari et sous la menace du chantage l'obligea à se séparer d'Etoile.

Ce roman, pour le bonheur de Ouida, marqua la fin de sa passion pour le marquis. Elle continua à travailler. Son œuvre suivante, *Moths*, fut une brillante réussite et son meilleur roman. Elle se mit à gagner énormément d'argent, ses éditeurs lui offraient des ponts d'or, surtout Tauchnitz, qui fut un modèle de générosité à son égard. Mais il aurait fallu les revenus de l'aga Khan pour satisfaire à ses besoins et après l'échec de sa vie privée, son extravagance ne fit que croître. Ses robes de Worth — elle s'habillait d'habitude de mousseline blanche quand elle écrivait l'histoire d'une héroïne de condition modeste, et de satin blanc quand c'était une aristocrate — les quantités de mets et de boissons qu'exi-

geaient ses réceptions, les ennuis que ses chiens lui attiraient sans cesse, sa passion pour les procès (le seul trait authentiquement latin qu'elle ait manifesté), tout cela engloutit plus d'argent qu'elle ne pouvait en gagner et finalement elle dut quitter la ville qu'elle aimait tant.

Accompagnée de sa mère qui, comme Madame Mère, avait souvent dit en priant : « pourvu que ça dure », accompagnée de Gori, sa servante, et des animaux auxquels elle prodiguait maintenant les flots de son amour déçu, elle traîna d'hôtel en hôtel avant de s'établir dans la villa del Corona, à Bellosguardo. Cette villa, beaucoup trop grande pour elle, lui plut pour deux raisons : c'était un ancien monastère et lord Lytton y vint lui rendre visite. Lord Lytton était un de ses meilleurs amis, il avait pour elle une affection sincère, sentiment qu'il dut, lui aussi, payer car elle tomba amoureuse de lui. A sa mort, elle écrivit de lui sans la moindre raison : « Personne, sauf quelqu'un qui l'a connu comme moi, ne peut mesurer le tort que lady Lytton causa au génie et au caractère de lord Lytton par son esprit étroit, conventionnel et jaloux et par sa perpétuelle manie d'espionnage. »

En 1892, Ouida changea de villa et un tragique événement vint la frapper. Mme Ramé fit une mauvaise chute dont elle ne se remit pas et mourut à la fin de l'année. Après d'horribles retards, elle dut être enterrée dans la fosse commune. Ouida fut littéralement folle de douleur. Pendant toute sa vie, elle avait été soutenue par l'amour exclusif, l'entier dévouement de sa mère : « Elle m'a donné l'enfance la plus heureuse qu'on puisse avoir et je sais maintenant que j'ai toujours été d'une ingratitude achevée. Un paysan florentin me dit un jour : « Tant qu'on a encore sa mère, on n'est pas vieux, car il existe quelqu'un pour qui on est toujours jeune. » Quand elle fut à nouveau chassée de sa villa, c'est à peine si elle s'en soucia. Sa mère, Mario, Stufa et Lytton étaient morts. Seuls lui restaient ses chiens.

Sans la moindre raison, elle alla s'installer à Lucques qu'elle détestait. Elle avait alors trente chiens ; un jour, elle fit préparer un repas de pain, de lait et de viande pour tous les chiens de Lucques. Elle n'eût certes pas aimé s'entendre dire à quel point elle ressemblait au type conventionnel de la vieille fille anglaise qu'on trouve dans les romans étrangers : laide, anguleuse et en proie à une folle passion pour les animaux. Toutefois, elle arrivait encore à travailler tant bien que mal. Mais moins elle gagnait d'argent, plus ses lettres à ses éditeurs (qui ne manquaient pas de patience) devenaient hautaines et pleines d'exigences. Finalement, en 1903, elle fut encore une fois chassée de sa demeure et dut parcourir une trentaine de kilomètres dans une vieille guimbarde avant d'arriver, épuisée, à l'hôtel de Russie à Viareggio.

Après avoir dépensé ses dernières forces à intenter un procès contre ceux qui l'avaient expulsée, elle s'installa à Camaiore et se mit à écrire son dernier roman, *Helianthus*. Ce fut le seul qu'elle n'acheva pas. A cette

époque, passa une loi qui rendait la muselière obligatoire pour les chiens. Indignée, hors d'elle-même, elle abandonna son travail et courut à Viareggio. Tous les hôtels étaient pleins et ne pouvant s'installer ni à l'hôtel de Russie, ni dans aucun autre, elle loua un fiacre, elle ordonna au cocher de dételer et passa la nuit dans la voiture avec quatre de ses chiens.

La nuit était froide et quand sa servante, la dévouée mais incompétente Gori, la retrouva le matin suivant, Ouida était sourde et son œil droit à demi fermé. Gori et sa mère emmenèrent la pauvre vieille femme dans leur village de montagne et la soignèrent, mais la surdité persista et le glaucome rendit l'œil aveugle. Toujours aussi indomptable qu'un de ses officiers de la Garde, elle retourna à Viareggio où Gori et elle louèrent deux pièces donnant sur un tas d'ordures où des enfants jouaient en poussant des cris perçants. Des amis, en Angleterre, intervinrent pour lui faire obtenir sur les fonds de la Couronne, une pension de 150 livres par an, mais cette initiative déchaîna sa fureur : « De quel droit m'offrent-ils une pension tout juste bonne pour un maître d'hôtel en retraite ! » Tel était son caractère : il lui avait valu d'être comparée à un navire en perdition faisant feu sur ses sauveteurs.

Le 25 janvier 1908, elle mourut d'une pneumonie.

Après sa mort, une représentation de *Sous deux Drapeaux* fut donnée au Lyceum Theatre, à Londres, pour permettre la construction dans son village natal d'une fontaine destinée à ses amis les chevaux et les chiens. Le monument, inauguré en 1909, portait en médaillon la tête de Ouida et ces mots : « Née à Bury Saint-Edmunds le 1er janvier 1839. Morte à Viareggio, en Italie, le 25 janvier 1908. Ses amis ont élevé cette fontaine sur le lieu de sa naissance. Les créatures de Dieu qu'elle aima peuvent, en y buvant, rendre heureuse son âme douce et sensible. »

Les quarante-sept volumes qu'elle a laissés sont en grande majorité des romans, dont une demi-douzaine sont excellents, mais il s'y trouve aussi quelques nouvelles de qualité, des histoires pour enfants, d'intéressantes études critiques et même un pamphlet contre la vivisection.

Passionnée, courageuse, bien douée, Ouida n'a peut-être pas écrit de chef-d'œuvre, mais elle avait les moyens d'un artiste véritable.

MONICA STIRLING

TRADUIT PAR PIERRE BANDET

Copyright Monica Stirling et Agence Odette Arnaud, 1955.

L'ART ÉTRUSQUE

par Marcel Brion

Lorsque nous étudions la civilisation des Étrusques, nous nous trouvons en présence d'un peuple dont les origines restent incertaines, dont la culture a été au cours des siècles brassée dans un creuset où se mélangeaient les influences grecques et orientales, s'ajoutant à un vieux fonds italique, probablement dominant, et qui ne se révèle à nous que par ses nécropoles. Plus qu'aucune autre civilisation, peut-être, celle-ci a souffert de la « chasse au trésor » à laquelle pendant longtemps s'est bornée l'activité des fouilleurs clandestins et même des archéologues professionnels. Parce que les tombes étrusques étaient riches en objets précieux, on les a pillées sans scrupule, sans s'interroger sur les données historiques que ces tombes auraient pu fournir si elles avaient été explorées méthodiquement. L'engouement pour ces mystérieux Étrusques, qui apparaissaient à l'improviste dans le clair-obscur de leurs hypogées, était si grand au XVIIIe siècle, qu'on prit l'habitude de dénommer « vases étrusques » toute la céramique funéraire grecque qu'on y trouva, que le style néo-classique y puisa des thèmes et des formes, et que la grande fabrique de porcelaine de Wegdwood, en Angleterre, se para orgueilleusement du nom d'*Etruria*. Stendhal, enfin, on s'en souvient, s'intéressa à la découverte des tombes étrusques, lorsqu'il était consul à Civita-Vecchia, et considéra avec curiosité le matériel funéraire que l'on y trouvait, et les fresques peintes sur les parois de ces demeures étranges et magnifiques où les défunts reposaient, sous la garde de femmes riantes et de démons hideux.

Il n'y a guère que cent ans que commença l'examen méthodique et scrupuleux des nécropoles, et, comme l'idée des trésors d'art qu'elles contenaient conduisait encore les archéologues, on s'intéressa moins aux ruines de leurs villes, qui vraisemblablement ne fourniraient pas un pareil butin. C'est donc vers ces ruines des villes que s'orientent aujourd'hui les chercheurs, attirés encore, bien entendu, par les objets d'art qu'elles peuvent recéler, mais plus encore par les renseignements qu'elles pourraient apporter sur les grands problèmes brûlants de

— Près du titre : Tête féminine étrusque (antefixe, Ve siècle avant Jésus-Christ).

l'étruscologie : l'origine de ce peuple, sa langue, sa religion, sa littérature, ses institutions, toutes choses encore très mal connues aujourd'hui, et lourdes de passionnantes énigmes.

A qui ne prétend aborder ces problèmes qu'équipé des données que l'art est capable de procurer, il paraît légitime de ne se limiter à aucune des trois théories en cours, touchant l'origine des Étrusques ; celle qui voit en eux des autochtones, apparentés aux vieilles civilisations italiques antérieures ou postérieures à l'invasion des Indo-Européens ; celle qui, à la suite d'Hérodote, les fait venir d'Orient, et plus particulièrement de Lydie ; celle, enfin, soutenue par quelques savants contemporains, qui leur attribue une source nordique. Si fascinantes que soient l'exposition et la discussion de ces problèmes, elles ne peuvent trouver place ici ; nous nous contenterons de dire que la solution la plus vraisemblable, en l'état des connaissances actuelles, est que cette origine intègre également le vieux substrat italique, le courant venu d'Asie Mineure et celui qui descend du Nord, tous trois s'amalgamant d'une façon si complète, et dotant cet amalgame d'une si grande originalité, que l'art étrusque possède une indiscutable personnalité, et qu'il présente des caractères tels que (l'exposition actuellement visible au Louvre, le montre bien), il ne peut être confondu avec aucun autre, aussi bien par son sens des formes que par l'esprit qui l'anime.

Mars de Todi (première moitié du IVe siècle avant Jésus-Christ). Rome, musée du Vatican.

Il est vrai que les Étrusques se sont inspirés des arts étrangers, qu'ils ont emprunté des monstres à la Mésopotamie ou à l'Iran, que leurs ivoires gravés rappellent ceux de l'Égée, leurs vases peints ceux de Corinthe et de Rhodes, que la chaussure des femmes évoque bizarrement le soulier à la poulaine des Hittites, mais tous les apports exotiques se sont si bien fondus ensemble, que le génie de ce peuple, resté si mystérieux, et dont nous savons seulement qu'après avoir, commercialement et politiquement, commandé la navigation en Méditerranée, il s'est effacé du nombre des états italiens pour satisfaire l'ambition de Rome, ce génie apparaît comme un « tout », parfaitement authentique et homogène.

Il est certain que, pour tout ce qui nous reste à apprendre touchant

le « mystère » étrusque, l'exploration des villes à laquelle on travaille actuellement sera très utile et fructueuse, mais je doute qu'elle nous apporte des trésors d'art comparables à ceux que les tombes ont livrés, avec une extraordinaire profusion, à tous les musées d'Europe et d'Amérique, les plus riches de ces musées étant naturellement ceux, italiens, de Volterra, de Bologne, de Florence, de Rome, de Pérouse ; notre Louvre, aussi, recèle des merveilles, dont certaines, dormant sans doute dans l'ombre modeste des réserves, nous ont été montrées à l'occasion de cette exposition véritablement *sensationnelle*.

Pour beaucoup de visiteurs, j'en suis sûr, qui ne connaissent pas ou connaissent superficiellement les musées étrusques d'Italie, ce sera une grande surprise que d'observer la beauté et la variété des pièces présentées, et plus encore, je pense, de découvrir, au-delà des formes, tout un ordre de croyances, de coutumes, de pensées métaphysiques, extrêmement étranges, et qui augmentent l'impatience où nous sommes de voir résolues les énigmes qui rendent si lointain, et si attirant, en même temps, le monde des antiques *Tusci*. Si étrange et si lointain qu'il soit, ce peuple disparu en tant que nation, en tant qu'état, depuis plus de deux mille ans, a enfoncé dans le vieux sol italien des racines qui ont continué de subsister et de proliférer.

La tradition étrusque se retrouve, au XIVe siècle, chez Giotto, plus tard chez Masaccio, et jusque chez Michel-Ange où les survivances des rites et notions funéraires des antiques habitants de la Toscane ressurgissent dans la sacristie de San Lorenzo, à Florence, qui abrite les tombeaux des Médicis. Aujourd'hui même, telle statuette de femme se coiffant datant du IIe siècle avant Jésus-Christ, paraît sortir d'un tableau de Campigli, tandis que les figures de bronze, prodigieusement amincies et étirées en longueur, analogues à ces fantomatiques « portraits d'âmes » qu'on aperçoit dans quelques peintures rupestres d'Afrique, ne sont pas étrangères aux statues graves, recueillies, et un peu effrayantes de Giacometti.

Le visiteur, enfin, sera frappé par le caractère *moderne* de cet art, sa liberté, sa vivacité, son dynamisme nerveux et joyeux, et tout autant par sa mélancolie farouche, son inquiétude créatrice de spectres, de démons et de monstres. Ce n'est pas seulement parce qu'il est, fonctionnellement, funéraire (du moins dans ce que nous en savons aujourd'hui), que l'art étrusque, dans son ensemble, se trouve marqué du signe de la mort.

A quoi se réduit, en somme, la plus grande partie de l'art étrusque que nous possédons. Architecturalement à des tombeaux, puisque les villes ont disparu. La peinture se limite à la décoration des tombes ; la sculpture aux statues funéraires ou votives, aux sarcophages et aux urnes, de terre cuite, d'albâtre, de calcaire ou de *nenfro*, qui est une sorte de pierre volcanique.

L'Étrurie, ne l'oublions pas, est un pays de volcans ; c'est au bord

d'un lac, occupant un cratère éteint, le lac de Bolsena, que l'étruscologue français Raymond Bloch examine aujourd'hui les vestiges d'une des cités les plus célèbres, Volsinies. Les peuples d'habitat volcanique ont toujours été, dans l'histoire de l'art, de prodigieux inventeurs de monstres, comme s'ils voulaient incarner dans ces hybrides terrifiants les puissances secrètes de la terre ; les Étrusques, eux aussi, ont eu le goût des hybrides, des formes composites, inquiétantes et effrayantes.

Leurs démons funéraires, Charun et Tuchulcha, géants au visage bleu portant un énorme bec d'oiseau, aux chevelures entrelacées de serpents, brandissant la hache ou la massue dont ils assomment leurs victimes, comptent parmi les inventions les plus horribles de l'imagination fantastique. Et non moins redoutable, quoique moins monstrueuse, et plus subtilement terrible, cet ange de la mort, appelé Vanth, qui apparaît sur le couvercle des sarcophages et des urnes, assis ou couché à côté du défunt.

Charun et Tuchulcha avouent et exagèrent, dirions-nous, leur rôle de démons psychopompes, c'est-à-dire qui entraînent les âmes dans l'au-delà. Ils étalent, orgueilleusement, ce que l'on appelle, en langue de théâtre, *le physique de l'emploi*. L'aspect de Vanth est plus complexe, et prête à l'équivoque. Elle est, sur l'urne funéraire du musée de Volterra (n° 327 du catalogue de l'exposition du Louvre), une sorte de harpie affreuse, qui, sortant d'entre les plis du manteau de l'homme, hausse vers lui son vieux visage, menaçant et goguenard, mais sur l'urne en *pietra fetida*, provenant de Chiusi, appartenant au Louvre (n° 262 du catalogue de l'exposition), elle a une expression ambiguë qui pourrait être de douleur et de compassion, aussi bien que de cruauté.

Les Étrusques croyaient-ils à l'âme immortelle ? Il est bien difficile de le dire, puisque nous ne possédons aucun texte qui puisse nous renseigner sur les pensées métaphysiques et les croyances religieuses de ce peuple, mais si nous avions ces documents, nous ne pourrions pas les lire, le mystère de la langue étrusque n'ayant pas été déchiffré. Nous savons que les combats de gladiateurs, devenus à Rome un simple spectacle sauvage et barbare, continuaient une tradition étrusque, celle des jeux funéraires sanglants qui devaient procurer au défunt le « précieux liquide », comme disaient les Aztèques, lui permettant de continuer de vivre dans l'au-delà. Cette tradition restait si marquée, à Rome, qu'au centre du cirque où se donnaient ces affreux massacres une sorte de fosse figurait le puits par lequel on communiquait avec le monde souterrain, le royaume des défunts, et les valets qui traînaient hors de l'arène, avec des crochets, les corps des gladiateurs morts, étaient habillés en démons étrusques et portaient le masque bleu de Charun.

Ces sacrifices, le mobilier funéraire dont on garnissait les tombes, le soin avec lequel ces tombes étaient construites et la splendeur de leur décoration, prouvent que les Étrusques attachaient à la vie de

l'au-delà, à *l'autre vie*, une importance exceptionnelle. L'évolution du récipient contenant les cendres du mort laisse deviner que cette simple urne, d'abord, puis le sarcophage splendide et somptueux, deviennent le corps même du mort. Au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, cette urne cinéraire, du type courant en Europe depuis la civilisation néolithique, n'est qu'un vase que l'on coiffe du casque du défunt, le casque symbolisant (*étant*, pour mieux dire, car le symbole a la force de la réalité), sa tête. Cette urne se transforme ensuite en une canope, portant une tête modelée, portrait du défunt ; afin que la magie résurrectionnelle opère, il est nécessaire que ce portrait soit ressemblant, d'où le caractère vigoureusement réaliste de toute la statuaire étrusque, qui influencera plus tard le naturalisme romain, et qui, à l'aube de la Renaissance, ressurgira chez Giotto. Ce vase canope, à tête humaine, se complique jusqu'à emprunter la forme générale du corps, et nous voyons apparaître alors ces étonnants sarcophages grandeur nature, où le mort est représenté couché sur son lit de festin ou de parade, ou de taille réduite, mais toujours aussi « ressemblant », sur les couvercles des cistes de pierre, d'albâtre, ou de terre cuite, parfois accompagné de son « ombre », Vanth, ou de différents génies infernaux.

Hermès de Véies
(Ve siècle avant Jésus-Christ).

Comme tous les arts magiques et funéraires, l'art étrusque est donc essentiellement réaliste. Le portrait est né du besoin d'assurer au défunt la protection des dieux, afin qu'ils lui garantissent de vivre encore après sa mort. Telle est la pauvre condition spirituelle de l'homme, que, ne pouvant se résigner à disparaître totalement, il aspire à retrouver, de l'autre côté de la mort, une forme d'existence plus ou moins semblable à celle qu'il possédait ici-bas, et l'Américain d'aujourd'hui, qui, sollicité par les agents fonciers de l'au-delà, choisit dans un cimetière une tombe *avec une belle vue*, et tout près encore de la mentalité primitive.

Lorsqu'on étudie les grandes nécropoles étrusques de Chiusi, de Tarquinia, de Cerveteri, on est émerveillé de l'étendue et de la magnificence de ces cimetières ; de la monumentalité et de l'ingéniosité architecturale des hypogées de Cerveteri, de la grâce et de l'éclat des fresques de Tarquinia. Ce sont ces fresques qui, après l'analyse des urnes, des sarcophages et des mobiliers funéraires, nous en disent le plus long sur l'esprit étrusque. Les thèmes traités y sont très variés. On y voit représentés des banquets, des scènes pleines de vivacité et de gaieté.

La chasse et la pêche, la danse, occupent une grande place dans ces divertissements, et l'on admire la vérité des attitudes, le naturel des gestes, la grâce spirituelle des visages, et tout cet air de fête heureuse et insouciante qui règne parmi les danseurs. Le dynamisme joyeux et puissants des musiciens dans la Tombe des Léopards, le délire orgiaque de la Tombe des Bacchantes, la folle ivresse des couples qui bondissent dans la Tombe des Lionnes, évoquent un peuple vif et gai — malgré ses inquiétudes touchant l'au-delà — actif, nerveux, agité même, pour lequel l'autre vie ne doit certainement pas être l'ataraxie.

On remarquera, dans les fresques du Triclinium qui ont été apportées à Paris, le soin avec lequel les pas de danse ont été individualisés, définies les attitudes et suggérés les mouvements, non pas dans la vaine intention de reproduire photographiquement la vérité mais bien davantage afin que cette ronde, immortalisée dans son harmonie légère sur les murs de la sépulture, conserve en même temps que sa véhémence passionnée, cette saveur de la vie terrestre, cette délectation fugitive, éternisée ici, d'un ballet aux pittoresques évolutions, si réel, si présent que l'on croit entendre le frappement des pieds nus sur le sol, mêlé au chant des flûtes et au claquement des castagnettes.

Il n'y a pas que des épisodes heureux et gais, dans ces fresques funéraires. On y voit aussi des scènes de batailles ou de combats singuliers, empruntées à l'*Iliade*. Il en est d'autres, dont l'interprétation est plus difficile car ils se rapportent à des coutumes spécifiquement étrusques, dont nous ignorons l'origine et la signification : le jeu du Phersus, dans la Tombe des Augures, où l'on voit un homme, la tête dans un sac, luttant contre un énorme molosse.

Cette variété dans les sujets et dans les traitements s'explique d'abord par la différence d'époques, puisque ces peintures tombales s'échelonnent sur plusieurs siècles, et surtout par ce fait qu'on y reconnaît nettement les multiples sources d'inspiration de l'art étrusque, la Grèce, l'Égée, l'Asie Mineure, et les différentes composantes de l'héritage italique, les affinités avec l'art ligure, osque, ombrien, samnite.

Dans toutes les manifestations de son art, sa céramique, son orfèvrerie, sa sculpture, sa peinture — et d'après les représentations figurées — son textile, la civilisation étrusque est tributaire des éléments dont, originairement, elle a été constituée, du syncrétisme, de l'éclectisme qui ont présidé à son évolution artistique. Les éléments grecs, égéens, égyptiens, phéniciens même, sont reconnaissables dans les bijoux d'or, d'une extraordinaire beauté et d'un art raffiné, qui captivent, plus encore que les peintures et les sculptures probablement, l'attention des visiteurs de l'exposition. La virtuosité des orfèvres se manifeste particulièrement dans la délicatesse du traitement des petites figures d'animaux, les minuscules guirlandes de feuillages, et, techniquement, dans le travail du filigrane et du granulé, où ils n'ont jamais été dépassés.

Le filigrane, qui est demeuré un procédé typiquement italien et que

l'on emploie aujourd'hui encore avec beaucoup d'habileté, consiste essentiellement dans l'étirement d'un fil d'or, mince comme un « fil de la Vierge », léger comme lui, avec lequel on obtient des combinaisons de formes d'une légèreté et d'une grâce infinies. Le granulé, c'est l'emploi de petites boules d'or, grosses comme des grains de sables, juxtaposées et soudées grâce à une méthode prodigieusement habile, dont les Étrusques avaient le secret, formant une matière sensible à la lumière, chaque boule reflétant un rayon, et exquise au toucher, le grenu de la surface ainsi obtenue faisant naître au contact de l'or une sensation complexe et singulière. Dans les compositions à figures, le granulé qui remplit les fonds donne un relief tout particulier aux formes d'hommes et d'animaux qui paraissent ainsi s'agiter sur ces vagues légères, faites de frissons presque imperceptibles.

Les musées italiens n'ont pas craint de se priver de quelques-uns de leurs plus précieux trésors, afin que les Parisiens puissent admirer l'art et la virtuosité que dépensaient les bijoutiers étrusques dans la composition de ces pièces à la fois somptueuses et exquises dont se paraient les femmes des *lucumuns*, qui étaient les chefs des cités toscanes, et les gros armateurs dont les navires rapides sillonnaient la Méditerranée.

Les rapports que les cités étrusques entretenaient avec les pays étrangers, la nécessité pour elles d'avoir des débouchés pour leur production métallurgique, alimentée par des mines de fer extrêmement riches, l'expansion commerciale de l'Étrurie qui avait fait d'elle une thalassocratie dominant tout le bassin méditerranéen et exportant ses produits jusqu'en Angleterre et sur les bords de la Baltique, expliquent que ce peuple ingénieux, intelligent, entreprenant, ait emprunté des formes artistiques aux autres peuples avec lesquels il négociait.

Que leurs comptoirs se fussent établis très loin et dans des endroits où l'on ne s'attendrait pas à les rencontrer, ce fait singulier le démontre assez, que le texte en langue étrusque le plus long que l'on connaisse, écrit sur un *volumen* de toile, avait été découpé en bandelettes pour envelopper une momie, en Haute Égypte ; ce *volumen* faisait partie de la bibliothèque d'un Étrusque installé dans la vallée du Nil, et il est possible qu'il y ait eu des marchands établis au Danemark où les fouilles ont mis au jour des objets de provenance toscane.

C'est dire l'intérêt d'une exposition comme celle que, après Milan, La Haye et Zürich, Paris a le privilège d'admirer. Elle contient un extraordinaire enseignement, car elle ouvre de vastes perspectives sur les styles, les techniques et la mentalité d'un des peuples les plus attachants qu'il y ait jamais eu. Pour beaucoup elle sera une révélation. A ceux qui connaissent déjà l'art étrusque, elle fournit l'occasion exceptionnelle de voir, rapprochées et facilitant ainsi l'étude comparative, des pièces dispersées dans de très nombreux musées et même dans des

collections particulières d'un accès parfois malaisé. Son principal mérite, enfin, est de nous inviter à connaître par le regard l'ensemble d'une culture qui a enrichi les musées mais qui n'a rien donné aux bibliothèques.

Ce n'est que visuellement que l'on peut connaître les Étrusques, leur art est leur seul témoignage, et sans les tombes et — soyons justes — quelques phrases d'auteurs latins, nous pourrions ignorer même qu'ils ont existé. Victimes de la même malchance qui a frappé les peuples de l'Amérique précolombienne dont les conquérants ont, à quelques rares exceptions près, anéanti tous les livres, les Étrusques ont disparu, littérairement, comme les Osques, comme les Ombriens, comme les Ligures, comme les Gaulois, comme toutes ces nations que Rome a étouffées, opprimées, dévastées, auxquelles elle a imposé son matérialisme brutal, son impérialisme qui nivelait et unifiait, en faisant table rase du passé, des traditions ancestrales, des cultes, des langues, des usages, et qui *tuait* l'âme d'un peuple en même temps qu'elle lui enlevait son indépendance.

Heureusement les tombes ont préservé les trésors d'un art magnifique et exquis, qui, ailleurs, ont probablement disparu dans le pillage et l'incendie des villes, et qui ont souvent fini, pour ce qui est des matières précieuses, dans le creuset des monnayeurs, de même que l'orfèvrerie aztèque et inca chez les fondeurs du Trésor espagnol.

L'absence de livres, l'indigence d'une langue dont nous ne connaissons que l'alphabet et dont nous ne lisons que des noms propres ou quelques titres de fonctions, d'après des *recoupements* avec des textes romains, laissent porter tout l'héritage étrusque uniquement sur l'art. Cet art dont nous ne pouvons pas interpréter le sens en nous référant à des textes religieux ou littéraires, puisqu'ils font défaut, s'il est réaliste dans sa figuration, doit être entendu en fonction des symboles qu'il contient, et qui, symboles funéraires, se rapportent à la survie.

Si les fresques de la tombe du Triclinium représentent une danse, c'est parce que la danse, dans les rites agraires et dans les rites funéraires qui leur sont directement apparentés — la résurrection du grain étant l'analogue de la résurrection de l'homme — a une fonction vivifiante, résurrectionnelle. Si les feuilles de laurier bruissent dans le vent léger, c'est parce que le laurier est l'arbre de l'immortalité, dans la liturgie delphique, comme le sapin, dans la tradition nordique de l'arbre de Noël.

Les Étrusques avaient acquis une si grande célébrité dans l'art d'interpréter les présages, fournis par les entrailles des victimes sacrifiées, la foudre, et les autres « signes », naturels ou surnaturels, que les Romains eux-mêmes faisaient venir leurs *haruspices*, leurs augures, des centres étrusques, comme Norcia, où existaient des collèges de devins très renommés.

Que les visiteurs de l'exposition du Louvre ne négligent pas les salles

didactiques de cette exposition qui, si elles ne contiennent pas des œuvres d'art, rassemblent une quantité de documents fort intéressants. Ils y verront, en particulier, le fameux foie en bronze, de Piacenza qui était une sorte d'aide-mémoire pour les augures ; sur cette maquette d'organe humain sont marquées certaines divisions qui correspondent aux différentes régions du ciel et du monde des dieux.

Les hommes d'aujourd'hui sont enclins à voir de la charlatanerie dans tout ce qui a trait à ces méthodes d'interrogation de l'avenir. Chez les Étrusques, les haruspices étaient des personnages sacrés. Les différentes portions du foie oraculaire étaient soumises à l'influence de certains dieux, de certaines forces cosmiques, donc, et le diagnostic que ces haruspices tiraient de l'état du foie d'un animal se rapportaient au degré d'harmonie ou d'inharmonie qui pouvait exister, à ce moment donné, entre la condition des hommes et la destinée commandée par les dieux siégeant eux-mêmes dans les astres.

Comme les Chinois qui avaient des airs de musique appropriés aux saisons, aux heures de la journée, les Étrusques croyaient que la prospérité terrestre et le succès dans les entreprises humaines dépendaient de leur *coïncidence* avec le développement des rythmes cosmiques, de leur intégration dans cet ensemble ciel-terre, hommes-dieux, auquel préside l'ordre suprême de la destinée, du *fatum*.

La notion de fatalité, de *fatum*, semble avoir dominé la pensée étrusque, et lui avoir dicté cette conception de la vie, grave et mélancolique, cette angoisse de l'au-delà où la vie s'anéantirait, cette aspiration à une survie, dont nous ne savons dans quelle mesure elle est matérielle ou spirituelle, qui se reflètent dans les peintures funéraires. L'art étrusque est l'expression d'une vie intérieure complexe, troublée, profonde, anxieuse ; c'est ce contenu spirituel qui, tout autant que la beauté des formes et l'excellence plastique, nous attire et nous retient devant ces sarcophages consacrés à une poignée de cendres, devant ces statues méditatives, devant ces théories de danseurs dont les pas et les sauts éveillent la terre à un éternel printemps.

MARCEL BRION

MALHERBE
à
LA "NATIONALE"

par MAURICE PONS

Il ne faudrait pas plus se tromper sur le *Enfin Malherbe* de Boileau que sur le *Hugo hélas* de Gide. Rien de plus dangereux pour la réputation des auteurs qu'un mot trop fameux de critique, car de même qu'André Gide a dit et redit son immense admiration pour Victor Hugo, de même apparaît-il que Boileau ne se faisait aucune illusion sur la vraie valeur de Malherbe : *La nature ne l'avait pas fait grand poète*, écrivait-il à l'abbé de Maucroix, et pour peu qu'on se donne la peine de replacer cet *enfin* dans son contexte, on saura qu'il salue le passage dans notre littérature en désordre d'un grammairien et d'un versificateur, non la naissance espérée d'un génie poétique. Malherbe lui-même, et c'est une justice à lui rendre, savait fort bien la place qui lui revenait : *Si nos vers vivent après nous*, peut-on lire dans une de ses lettres à Racan, *toute la gloire que nous en pouvons espérer est qu'on dira que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, que nous avons eu une grande puissance sur les paroles.* Mais c'est là une confession intime. Lorsqu'il dédiait une de ses œuvres au roi ou à quelque grande dame de l'époque, il ne manquait jamais de se présenter sous un tout autre jour.

Ce que Malherbe écrit dure éternellement, affirme-t-il dans le sonnet à Louis XIII de 1624.

Le rapprochement de ces deux textes (on pourrait en citer bien d'autres), un tel mélange d'humilité lucide et d'orgueil déclaré, nous donnent à réfléchir sur le curieux personnage qu'a bien pu être ce François de Malherbe, dont le nom remplit bruyamment l'histoire poétique de notre XVIIe siècle, retentit longtemps par l'écho qu'il trouva chez Boileau, et dont quelques rares vers sonneront toujours aux oreilles des amoureux de la poésie. Aussi est-ce avec un peu d'inquiétude que l'on pénètre dans la vaste salle Mazarine de la Bibliothèque Nationale, où l'exposition de documents organisée pour célébrer le quatrième cente-

naire de la naissance de Malherbe doit nous permettre de découvrir son vrai visage et le son juste de son œuvre.

⁂

Dans un manuscrit laissé pour « l'instruction de son fils », François de Malherbe a donné des détails sur sa propre naissance, en 1555, aux environs de Caen, et sur l'histoire de sa famille, qui appartient à la petite noblesse locale, de religion protestante. Son père était conseiller au Présidial de Caen, mais on trouve la signature de « Malarbeus » sur le registre des universités de Bâle, puis de Heidelberg. On ne sait ce qu'il y étudia, le droit, vraisemblablement, mais c'est seulement à son retour de l'étranger qu'il fréquente les milieux littéraires caennais. C'est à l'occasion de la mort d'une jeune fille, la nièce d'un membre du petit cénacle caennais, que Malherbe écrira ses tout premiers vers :

Doncques tu ne vis plus, Geneviève, et la mort...

La consolation funèbre avec laquelle il fit ses premières armes, restera désormais son genre poétique préféré, mais il semble que déjà, Malherbe ait compris que la poésie pouvait être, tout autant qu'une distraction de lettré, un moyen de se pousser à la Cour et dans la monde. Il rejoint à Aix-en-Provence Henri d'Angoulême, Grand Prieur de France et poète à ses heures ; il continue à écrire des consolations dès qu'un deuil frappe la petite cour du gouverneur, et ses vers commencent à paraître à Paris, pour la première fois, dans les *Muses ralliées*.

C'est en 1587 que paraît le premier ouvrage important de Malherbe, *Les Larmes de saint Pierre*, imitées du poète italien Tansillo. L'ouvrage était à la mode et Malherbe, son livre à la main, se présenta devant Henri III. Mais les guerres de religion se rallumaient dans toute la France, et le roi, quoique grand ami des lettres, ne retint pas Malherbe à sa cour. Le poète regagne tristement sa Normandie natale, et se console en écrivant de nouvelles « consolations ». On n'est pas peu surpris de lire ici le manuscrit de certaines stances à Cléophon, un ami normand qui venait de perdre sa fille :

Ta douleur, Cléophon, se veut donc incurable...

La fille de Cléophon s'appelait Rosette, aussi la consolation se poursuit-elle, sur un rythme qui saura, beaucoup plus tard, nous devenir familier :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Font le moins de séjour
Et ne pouvait, Rosette, être mieux que les roses
Qui ne vivent qu'un jour.

C'est six ans plus tard, en 1598, que les mêmes strophes, en effet, serviront à consoler le pauvre Du Périer.

La douleur de Du Périer, pour le coup, devient « éternelle » et, bien que sa fille ait eu nom Marguerite, on n'en continuera pas moins, comme Rosette, à comparer son destin à celui de la rose.

... Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin.

On voit qu'entre temps Malherbe avait perfectionné son style.

Après avoir mis et remis durant six ans sur le métier son ouvrage, il apparaît que « l'arrangeur de syllabes » a forcé le secret de la beauté poétique. Pour la rigueur des stances à Du Périer, la postérité pardonnera bien volontiers à Malherbe le brouillon des stances à Cléophon ; quant à la sincérité de ses condoléances, dans l'un et l'autre cas, peu nous importe au fond. Mais pour qui voudrait être édifié sur l'insensibilité foncière du poète, il suffira de consulter un autre manuscrit : une lettre de Malherbe à sa femme pour lui annoncer le décès de leur propre fille, atteinte de la peste en 1599, une année à peine après la mort de la petite Du Périer. Cette fois, point de lyrisme, ni de stances, ni même de consolation : la simple annonce d'un fait divers... *Ma chère fille et la vostre, nostre belle Jordaine, n'est plus au monde...* On songe à Montaigne, qui écrivait aussi (je cite de mémoire, mais la phrase m'avait frappé) : *J'ai eu cinq ou six filles...*

Chez le poète, comme chez le philosophe, ce doit être l'influence des sages anciens. Malherbe en effet, poussé par son ami Guillaume du Vair, traducteur d'Épictète, entreprend à cette époque de traduire Sénèque. A en juger par ses brouillons, il se donne avec cœur à cette tâche. C'est aussi qu'il attend beaucoup de la publication de ce nouveau livre qui sera précédé d'une épître à Richelieu. Mais c'est l'année suivante seulement que Malherbe trouvera, toujours par le biais de la littérature, l'occasion de se signaler à l'attention du roi et de la Cour : le 17 novembre 1600, à Aix-en-Provence, au cours des fêtes qui marquèrent l'entrée solennelle en France de Marie de Médicis, la lecture de son ode de bienvenue à la reine devait le faire considérer comme le premier poète du royaume. Dès lors, il est admis à la Cour et des exemplaires de ses œuvres, sous reliure de parchemin fleurdelisé, portant les armes de France et de Navarre, sont régulièrement dédicacés au roi. Le voilà en bonne place pour consoler les princesses et les marquises de leurs deuils illustres, pour célébrer la naissance des ducs, pour accompagner de ses prières *le roy Henry le Grand allant en Limozin.*

Henri IV lui-même, en fait, appréciait peu la poésie et payait mal ses poètes. Mais Ravaillac veillait ! Après l'assassinat du roi, la faveur de Malherbe croît brusquement : son *Ode à la Reine sur les heureux Succès de sa Régence* lui vaut une pension de 1 500 livres, et c'est à lui

que Marie de Médicis demande des vers et des chansons pour les ballets de la Cour et les divertissements royaux. Il a écrit des stances *Aux Dames, pour les demy-Dieux marins, conduits par Neptune.* La musique doit être bonne, car voici sa pension portée à 2 000 livres ! Et lorsque sous Louis XIII il célébrera le roi *allant chastier la rébellion des Rochelois,* Richelieu lui-même félicitera le poète officiel de la Cour : *les meilleurs esprits vous doivent cet hommage d'approuver tout ce qui vient du vostre, comme parfait.* Fort de cette approbation définitive, de l'appui constant du pouvoir, Malherbe aura désormais tout loisir de célébrer la dame de son cœur, la vicomtesse d'Auchy qu'il appellera poétiquement Caliste :

De toutes les beautés, Caliste est la plus belle...

puis à rédiger de volumineux et successifs testaments.

L'ambition de Malherbe, durant toute sa vie, avait été d'affirmer sa primauté et sa supériorité sur tous les autres poètes français. Dans les divers recueils de vers publiés de son vivant, on le voit s'efforcer d'obtenir l'évincement progressif de ses rivaux, de Bertaut, du charmant Théophile, qu'il laissera condamner au bannissement à vie, et de Du Perron notamment, qui le premier cependant avait attiré l'attention du roi sur son compatriote et ami normand. Malherbe ne supporte plus de paraître qu'en compagnie, et en tête, de ses disciples serviles : Maynard, Racan, Monfuron qui célèbrent la gloire du maître. Avec Desportes, il ne se montra ni plus généreux ni même courtois : comme le vieux poète, recevant un soir Malherbe à dîner, voulait lui offrir un exemplaire de ses œuvres, il le refusa en déclarant tout net que « le potage de Desportes valait mieux que ses psaumes ».

On comprend qu'une réaction violente se soit rapidement dessinée contre un chef d'école si despotique. Mathurin Régnier, neveu de Desportes prend la tête du mouvement et consacre une de ses satires à la critique de Malherbe et de ses disciples qui prétendent s'ériger en « censeurs du Parnasse ». Autour de lui, des poètes mineurs écrivent des parodies du maître, se moquant de sa stérilité poétique, comme de son bégaiement et de ses prétentions nobiliaires.

De toutes les laideurs, Francine est la plus laide...

écrit assez spirituellement le pauvre Berthelot, que Malherbe en réplique fera bâtonner. Le dramaturge Claude Billard, sous le couvert d'un éloge de Ronsard, « l'unique prince des meilleurs poètes », s'en prend à son tour à Malherbe : *Sortez-moi ces fustes*[1] *désarmées, ces colosses inanimés, ces ballons enflés de vent, hors de leurs petits lieux communs...* Et Claude Garnier parlera, pour désigner Malherbe et ses disciples, de

1. Terme de marine disparu : long bâtiment à voiles et à rames.

ces Marfores[1], *ces rosses de versificateurs qui ne triomphent que de médire.*

Mais peu à peu, et surtout après sa mort, le nombre des opposants à Malherbe diminuait tandis qu'augmentait celui de ses partisans. En 1651, Racan publia une *Vie de Malherbe* qui fit le tour de l'Académie, que chacun lut et recopia. Les œuvres de *François de Malherbe, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy*, se répandent rapidement, précédées d'élogieux discours. Guez de Balzac édite ses entretiens avec Malherbe, Vaugelas fait grand cas de son œuvre ; puis ce furent la caution fameuse de Boileau, l'éloge illustre de La Fontaine :

Malherbe avec Racan parmi le chœur des anges
Là-haut de l'Eternel célébrant les louanges
Ont emporté leur lyre et j'espère qu'un jour
J'entendrai leurs concerts au céleste séjour...

Quant à nous, qui n'en espérons vraiment pas tant, que nous reste-t-il à faire, en revenant de ce voyage à travers la vie et l'époque de Malherbe ? Il nous reste, je crois, à oublier le personnage dont s'est dessinée devant nous la figure peu sympathique, à oublier le nobliau arriviste, prêt à tout pour se pousser à la Cour, le versificateur besogneux trimant sur ses *Consolations*, le chef d'école intransigeant, dédaigneux et imbu de lui-même.

Alors seulement, nous pourrons rechercher, au fond de nos mémoires et de nos vieux livres, le Malherbe que nous aimons. Car il est arrivé à cet homme, qui n'était pas né poète, d'écrire quelques-uns des plus beaux vers de la langue française, et qui dureront, en effet, éternellement, aussi longtemps du moins que les hommes parleront de poésie. Cherchons donc, à travers le fatras des stances et des poèmes circonstanciés, un Malherbe secret, qui s'ignorait peut-être lui-même, mais que nous pouvons aimer sans réticences, comme nous aimons Villon, La Fontaine ou Nerval. C'est celui qui, par quelle miraculeuse « puissance sur les paroles », savait faire naître entre les mots la beauté.

Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine
A comme l'océan son flux et son reflux...

Celui qui dans le langage le plus pur et le plus simple savait évoquer au milieu de guerres fratricides, la belle et si chère image de la paix.

... Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs
Toute sorte de bien comblera nos familles
La moisson de nos champs lassera les faucilles
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

MAURICE PONS

1. Nom d'un personnage satirique, d'un bouffon, dont la statue se trouvait sur le forum romain.

JEAN HOUGRON

par Paul Guth

Dans son appartement de la rue La Bruyère, sur les contreforts de Montmartre, flambe un feu de bois. Si odorant que je le crois fait de branches de pins des forêts de la Corse d'où vient la belle Mme Hougron.

La température est si tiède que Jean Hougron s'est mis en bras de chemise. Son visage rond a la simplification que chérissent les dessinateurs. Un Sennep lui donnerait irrévérencieusement la forme d'un œuf. Il l'encadrerait d'un duvet follet de barbe noire, emprunté au poil des caniches ou au crin des balais. Il n'hésiterait pas à insinuer une fraise à la place de sa bouche, à effacer les yeux derrière les deux ronds des lunettes.

Mais, ce qui serait le plus difficile à rendre, c'est l'air de bonhomie ensommeillée de ce poussin dodu.

Il est né le 1er juillet 1923 à Caen. De parents normands et bretons.

Le fils de mécanicien que je suis sursaute de joie en apprenant que son père était chauffeur de locomotive. Un des métiers les plus pittoresques, les plus grandioses de l'ancienne mythologie de la vapeur.

Je presse Jean Hougron de questions. Dans mon enfance, je voulais conduire une locomotive. Je considérais comme des héros ces hommes noirs à la casquette à l'envers qui nous regardaient d'un air d'ironie lassée, nous les voyageurs des gares, du haut de leur compound.

— Pendant dix ans, mon père a fait la ligne Paris-Cherbourg tous les jours. Trois cent soixante kilomètres en quatre heures. Quatre-vingt-dix de moyenne. Il lui passait six ou sept tonnes de charbon dans les bras. C'était un métier qui détruisait son homme. Mon père a attrapé une pleurésie sur sa machine. Il a demandé son changement pour une ligne plus courte. Dans un dépôt, à Dreux, il s'est mis à initier les jeunes chauffeurs. Mais, en 1940, encore, il est allé chercher des machines en Hollande. Une fois, pendant la guerre, il est resté cent cinq heures de suite sur sa machine.

Jean Hougron rêve. Ses yeux, que l'inquiétude voile souvent, contemplent, à travers la fumée du feu, cette autre fumée, plus grasse, plus gri-

sante, que son père faisait jaillir de la cheminée de sa locomotive et qui tressait des nuages à travers les prés.

Il se rappelle un épisode dramatique dont il fera un jour un roman.

Une nuit où son père était de congé, un « éveilleur » vint le chercher. Un chauffeur de la ligne de Saint-Lô avait refusé de partir avec son mécanicien. C'est un fait extrêmement rare. D'ordinaire, le mécanicien et le chauffeur forment une équipe indissoluble. Ce mécanicien buvait. Par camaraderie, personne n'osait le dénoncer. Si le chauffeur maintenait son refus, l'administration ferait une enquête. On mettrait l'ivrogne à pied. Il fallait donc, à tout prix, remplacer le chauffeur défaillant.

— Tu sais faire à la fois le mécanicien et le chauffeur, dit l'éveilleur à mon père. Si l'autre est trop soûl, tu le laisseras dormir...

Mon père accepta. Pendant le voyage le mécanicien but sans arrêt. Soudain, il fut pris d'une crise de delirium tremens. Il grimpa sur le tender. Au passage d'un pont, qui allait le décapiter, mon père eut juste le temps de le tirer par les pieds. L'ivrogne empoigna le ringard. Pendant une quinzaine de minutes, mon père dut lutter contre lui pour le maîtriser.

Pendant ce temps, la locomotive roulait dans la nuit à cent dix à l'heure et brûlait tous les signaux. Mon père eut juste le temps de renverser la vapeur. Le train arrivait en gare de Caen. Il écrasa le butoir et monta sur le quai des voyageurs.

Les deux hommes comparurent devant une commission d'enquête. On dit au père d'Hougron : « Vous n'auriez pas dû partir et camoufler l'état d'ivresse de votre mécanicien. » Ce grief gêna sa carrière.

D'ailleurs, la santé du père d'Hougron était ruinée par son terrible métier. Les secousses de la locomotive lui avaient causé une descente d'estomac. Il mourut trois ans après sa retraite.

⁂

Jean Hougron fit ses premières études à l'école primaire de Cherbourg. Il a gardé de cette ville de pêcheurs et d'aventuriers un souvenir coloré.

Il passa ensuite au pensionnat Saint-Pierre, à Dreux. Là aussi le souvenir de son père l'obsède. Il lui faisait l'effet d'un personnage fabuleux, qui surgissait de la nuit, auréolé de vitesse et de fumée.

— Je ne le voyais presque jamais. Il dormait quand j'étais là, ou bien il faisait certaines lignes pendant quatre jours, cinq jours, un mois... Pour les fêtes, à Pâques, à la Noël, il travaillait encore. Les trains étaient dédoublés.

Sous l'influence de cet homme du charbon et du feu, Hougron employait un vocabulaire ferroviaire. Son langage était hérissé de rails, entrecoupé d'aiguillages, parcouru de vapeur qu'on lâchait ou qu'on renversait.

Il était un bon élève, pourvu, hélas ! d'une mémoire en panier percé. Mais plus qu'avec elle, il travaillait avec son estomac et ses poumons. Sa

santé lui permettait de labourer et relabourer les connaissances que sa mémoire laissait glisser.

— J'étais douzième, treizième, quatorzième sur vingt-cinq. Je figurais dans cette masse indifférenciée qui fait nombre.

Après son baccalauréat, il dut gagner sa vie. Il entra comme professeur dans cette même institution Saint-Pierre de Dreux, où il venait d'être élève et d'où, en somme, il n'était pas sorti.

Un peu professeur à tout faire : français, histoire, géographie, histoire naturelle. Même de l'anglais, à la fin, car il avait poussé ses connaissances vers cette langue sous le ciel de Dreux.

Il souffrait un peu des différences sociales.

— J'appartenais à la classe populaire et mes élèves formaient le gratin de la petite ville. Ils auraient eu tendance à me chahuter.

Mais ses muscles le sauvaient. Même si on forme la croûte la plus dorée du gratin de Dreux, on ne chahute pas un champion d'Eure-et-Loir du saut en longueur.

— Six mètres cinquante-cinq, dans les juniors, à dix-huit, dix-neuf ans. C'est toujours le record d'Eure-et-Loir. On ne l'a jamais battu depuis quinze ans. J'étais aussi le champion d'Eure-et-Loir du cent mètres en onze secondes deux dixièmes.

A ses prouesses de sauteur et de coureur, Jean Hougron ajoutait celles d'ailier gauche dans l'équipe première de Dreux.

— J'avais une spécialité de shot. A soixante centimètres du sol, sous mon coup de pied, le ballon filait pendant trente à trente-cinq mètres. En plus, j'étais gaucher naturel. Ce don me permettait de crever les filets ou de faire sauter les barres des buts. C'était très spectaculaire !...

Après la guerre, il comprit que le shot en boulet de canon et le championnat du saut en longueur d'Eure-et-Loir ne pouvaient pas mener loin. Il y ajouta la licence en droit, trois certificats de licence ès lettres et le diplôme d'économie politique du doctorat en droit.

Mais, quand il eut ces diplômes sur les bras, il ne sut plus qu'en faire.

— Le droit ne m'intéressait pas. La licence ès lettres ?... Je ne voulais pas rester professeur.

En 1946, Jean Hougron avait vingt-trois ans. A ce moment-là, une vague de neurasthénie saisissait les jeunes. Après les souffrances de l'occupation et le déchaînement des règlements de comptes intérieurs, une foule d'entre eux pensait que la France, à bout de souffle, ne leur offrait plus aucune ressource d'avenir, que toutes les routes de ce vieux pays étaient bouchées par la haine ou l'incurie. Une soif de migration les étreignait. Après s'être cogné la tête pendant quatre ans, aux murs d'un pays occupé, ils voulaient fuir vers des pays meilleurs.

Jean Hougron prit le Bottin. Il recopia une centaine d'adresses de compagnies d'import-export d'Afrique noire, d'Amérique du Sud, des Antilles. Il y joignit son curriculum vitae, où il alignait sa brochette de diplômes. Toutes les réponses furent négatives.

Quatre mois plus tard, il envoya une seconde salve. Il sélectionna une cinquantaine d'adresses de maisons qui travaillaient avec Madagascar, la Polynésie, l'Extrême-Orient.

Sur ces cinquante inconnus, une maison, dont le siège était à Bordeaux, répondit : « Venez nous voir ! »

— Sans doute avaient-ils été impressionnés parce que je sortais d'une institution religieuse. J'étais un petit jeune homme très bien.

En septembre 1946, Hougron se rendit à la succursale de Marseille. On l'engagea comme stagiaire, à 4 000 francs par mois.

— Une dactylo touchait le double. J'habitais Saint-Barnabé. Je dépensais une masse de tickets de tramway. J'appris à taper à la machine de mes dix doigts sans regarder le clavier. Je dressais des prix de revient : « J'ai bien reçu votre honorée du 18 courant... » « Je vous envoie la facture pour cent quarante caisses de rhum titrant tant de degrés... »

Au bout de huit mois, un poste fut vacant à Saigon. Au milieu de ses factures on dit à Jean Hougron : « Si vous ne le prenez pas, vous serez encore huit mois stagiaire. » Effrayé, il s'embarqua.

Quelle impression ce sauteur en longueur de Dreux, âgé de vingt-trois ans et demi, reçut-il de l'univers asiatique qui lui était brusquement révélé ? Parmi le foisonnement de sensations nouvelles que ce continent lui offrait, il n'en retint d'abord qu'une : le chocolat.

— Je sortais d'une France sous-alimentée. Là-bas, j'eus d'abord l'impression qu'on mangeait bien. Je me jetai sur le chocolat. Les Hindous le cédaient en vente libre. Je venais de Marseille où il avait neigé pendant l'hiver. Après le chocolat, ce qui me frappa le plus à Saigon, ce fut le soleil.

On le posa dans un bureau, à côté d'un téléphone, sous un ventilateur. Toute la journée, il vit défiler des Chinois qui ne lui achetaient que deux produits : du Saint-Raphaël et des sardines à la tomate.

En quittant son ventilateur, il découvrit l'animation prodigieuse de Saigon. Il était logé à l'extrémité de la ville. Son jardin regorgeait de palmiers. de jaquiers, d'araquiers.

Au bout de six mois, il demanda à ses chefs :

— Est-ce que je vais continuer à vendre des sardines à la tomate ?

— Oui, lui répondit-on. C'est pour ça qu'on vous a fait venir.

Écœuré, pendant que toute la ville retentissait de l'allégresse des grandes fêtes du Têt, il démissionna.

Après l'ère de la sardine à la tomate, l'ère du camion.

Il rencontra un de ses amis, un parachutiste, qui venait de quitter l'armée. L'homme volant avait droit à un pécule. A eux deux, ils louèrent pour six mois un camion et achetèrent un lot de marchandises.

Il y avait de tout dans ce camion, depuis des clous jusqu'à des groupes électrogènes. Et de l'étoffe surtout : du calicot blanc ou noir dont on fait les pantalons des femmes et les vestons d'hommes des Vietnamiens.

Les Français de là-bas avaient tout perdu. Les clients ne manqueraient pas.

Hougron et son compagnon mirent quinze jours pour gagner Hué (treize cents kilomètres). Ils prirent la route du Pacifique que les Japonais avaient détruite dans leur retraite.

— Parfois, nous avons dû refaire cette route que la végétation avait envahie. Avec deux coolies, nous abattions des arbres, nous les traînions sur les bas-côtés. Parfois aussi, nous avons dû refaire des ponts.

Ils roulaient vingt heures par jour. Ils conduisaient dix heures chacun, en alternant : cinq-cinq cinq-cinq. Ils s'arrêtaient quatre heures pour ménager la mécanique.

— Mon camarade était un technicien. Un jour, il a démonté le moteur de notre camion G.M.C. sur une couverture. On aurait dit un dessin de Dubout. Je me demandais ce qui sortirait de ces débris. Il a tout remonté. Au premier coup de démarreur, le moteur s'est remis à tourner.

Il ne tarit pas sur les dangers de cette route et sur l'épopée automobile qu'elle les a forcés à vivre.

— Il y avait des trous où on aurait pu enterrer une locomotive. Notre camion les escaladait « en crapeautage ». Normalement, il faisait trente-quatre chevaux. A cette allure particulière, il en développait deux cent trente. Parfois, le trou était si profond qu'on ne pouvait même pas en sortir « en crapeautage ». Alors, nous remontions au treuil.

Le camion était chargé à six tonnes. Il portait 1 350 litres d'essence (six fûts de deux cent vingt-cinq litres) et cinquante litres d'huile.

Sur la table, à côté de ce feu de bois montmartrois de la rue La Bruyère, nous faisons nos comptes. Et je crois entendre tinter les piastres.

— Nous avons fait une bonne affaire. Nous avons gagné 150 000 piastres à 17 francs : 2 à 3 millions. Mais la vie, là-bas, était quatre fois plus chère qu'en France. Au retour, après trois mille kilomètres, nos dix pneus étaient morts. Nous avons dû en racheter d'autres au marché noir. Et quatre pneus coûtaient déjà 25 000 piastres !...

Ces deux aventuriers du pneu ont recommencé leur coup. Jean Hougron a fait quinze fois cette ligne et puis celle de Pnom-Penh et celle de Ban Mé Thuot, qui était terriblement dangereuse.

L'affaire de ces francs-tireurs du négoce prospérait. A un moment donné, ils possédaient cinq camions. Ces deux isolés avaient fondé une compagnie. Ils commandaient à des chauffeurs, à des coolies. Jean Hougron habitait une somptueuse villa à Dakao, dans les faubourgs de Saigon. Il roulait en Buick décapotable. Son camarade, en Citroën 15 et en Oldsmobile. Cette magnificence écœura Hougron.

Il aime l'aventure pour elle-même, non pour ses profits. Il voulut détruire sa prospérité. Il se sépara amicalement de son associé.

Et il reprit la route pour son propre compte. Il chargea un camion de pastis et de bière et monta vers le Nord.

Il s'arrêta à Thakek, un petit village du Laos, au bord du Mékong. La

route n'allait pas plus loin. On devait embarquer pour remonter le fleuve.

Il chargea ses six tonnes de marchandises sur une chaloupe siamoise. Il mit dix jours pour faire deux cents kilomètres.

A lui seul, ce voyage nourrirait un roman. Hougron ne parlait pas un mot de siamois. Il était le seul Européen sur le bateau. Il passait son temps à jouer au poker chinois avec le capitaine (quatre cartes cachées, une carte ouverte).

— Un jeu mortel !... Dans une soirée on faisait des différences de 100 000 francs.

Tandis qu'Hougron me raconte sa lente remontée du fleuve, je crois voir ce capitaine. Je l'imagine dans un film d'amour et de bagarres où les coups de revolver claquent entre les baisers et où les crocodiles terrifient les âmes pures.

Ce capitaine, que j'imagine couturé de cicatrices, était un métis de Siamois et de Chinois. Il avait gagné son bateau au poker à son beau-frère. Et la femme aussi.

— Deux ans plus tard, je le rencontrai dans une ville. Son bateau avait coulé dans le Mékong. Il était devenu mendiant.

Au Siam, Jean Hougron vendit sa marchandise. Ensuite, il monta au nord de Vien-Tiane. Il voulait jouer au chercheur d'or. On lui avait dit que le Mékong en charriait.

Il hoche la tête, avec des supputations à posteriori de géologue.

— Il doit y avoir de l'or quartzique dans les formations rocheuses. Mais je n'en ai pas trouvé. Par contre, j'ai trouvé des grenats, qu'on utilise dans l'industrie comme pierres de polissage. Et j'ai trouvé aussi du rubis. J'ai pu me payer les frais de voyage.

Pendant près d'un an, il circula dans le Nord. Le chercheur d'or, de rubis et de grenats se changea en agriculteur. Il loua des coolies pour exploiter des plantations d'abrasin (arbre qui donne des amandes dont on extrait de l'huile de parfumerie).

Il récolta aussi le benjoin. Il s'étale sur le benjoin. Émerveillé, je crois recevoir, à domicile, une leçon particulière de géographie sur les pays tropicaux.

— L'Indochine est un des rares producteurs de benjoin. Le benjoin est la résine du styrax, arbre de dix mètres de haut, qu'on incise en V à hauteur d'homme. On récolte trois à quatre kilogrammes de résine par arbre. Elle a l'aspect d'une masse blonde, translucide. On la décante, on la purifie. Le benjoin est un des meilleurs fixateurs qu'on emploie en parfumerie.

On n'a jamais pu faire de plantations de benjoin. On se contente de traiter les styrax qui poussent à l'état sauvage dans la forêt par groupe de cinq ou six. Ils donnent deux récoltes par an : une avant les pluies, l'autre après. Un kilogramme de benjoin vaut 1 000 piastres : 15 000 francs environ.

Les Laotiens l'enchantèrent. Il adora leur paresse et leur gentillesse.

Ils sont les plus grands consommateurs de fêtes du monde. Ils célèbrent successivement les fêtes françaises, chinoises, annamites, laotiennes. Dans une entreprise, certaine année, on ne travaille que cinquante-trois jours par an.

— Un professeur du lycée de Vien-Tiane me disait : « Entre le 1er mars et le 1er juillet, j'ai à peu près cinq jours de travail effectif. »

⁂

C'est chez ce peuple de sages que Jean Hougron passa de l'ère du rubis et du benjoin à l'ère de l'encre.

A la fin de 1947, il fut terrassé par un accès de paludisme aggravé de dysenterie. Il prit un congé de six mois. Il s'arrêta à Paksane, un petit village de trois cents habitants au confluent de la Nam San et du Mékong. Il vivait là, se soignant et rêvant, dans une maison sur pilotis.

Il écrivait rarement à sa mère, qui s'en plaignait. Pour lui montrer comment était la vie là-bas, il se mit à faire pour elle un roman : *Tu récolteras la Tempête.*

En 1947, en littérature, il n'y avait encore rien sur l'Indochine. La mère de Jean Hougron envoya ce manuscrit à douze éditeurs, qui le refusèrent. Le treizième l'accepta : c'était Mme Jean Voilier. Elle lui en demanda un autre. Et de fil en aiguille...

Avant de se jeter jusqu'au cou dans les tourbillons de la littérature, Jean Hougron revint à Saigon. Il avait gardé 50 p. 100 des parts de la compagnie qu'il avait fondée avec l'ex-parachutiste. Il le trouva dans une chambre d'hôtel, ruiné.

— Il me dit : « On n'a plus rien !... Tu ne pourrais pas me prêter 500 piastres ?... »

Si jamais la gloire des affaires avait grisé Hougron, il serait tombé de haut. Mais, même sous ces climats, il gardait la tête froide.

Les Américains l'engagèrent comme traducteur. Il s'ennuya. Pendant un an, il travailla à la radio de Saigon. Il fit pour elle des voyages de reportage à Singapour, à Hué.

En 1951, il rentra en France. A Perpignan, il épousa une Corse, fort belle. Pendant deux ans, il tint une librairie à Nice. Maintenant, depuis un an, il vit à Paris.

Il n'est pas un écrivain assis, mais un aventurier de la vie, debout, courant, roulant.

En cinq ans, il a publié sept ouvrages. L'un d'entre eux a obtenu le grand prix du roman de l'Académie française, en 1953. Il appartient au cycle de la *Nuit Indochinoise* qui groupe : *Tu récolteras la Tempête, Rage blanche, Soleil au Ventre, Mort en Fraude, Les Asiates.*

Hors de ce cycle, ajoutons un recueil de nouvelles, *les Portes de l'Aventure* et un roman policier : *Je reviendrai à Kandara.*

— En cinq ans, trois mille cinq cents pages !...

Ces trois mille cinq cents pages, il ne les considère que comme un hors-d'œuvre, une sorte d'apprentissage du métier d'écrivain.

— Maintenant, je suis saturé de la page blanche. Pendant deux ans je vais m'arrêter.

Pour le moment, le cinéma le repose. Il brûle de se jeter dans ces lumières.

On va tirer des films de trois de ses livres : *Soleil au Ventre*, avec Sophia Loren et Burt Lancaster, *Je reviendrai à Kandara*, avec je ne sais qui, et *Mort en Fraude* avec un jeune metteur en scène français.

L'ancien champion du saut en longueur d'Eure-et-Loir saute par-dessus les écrans. Ce tohu-bohu de studios et de caméras le surmènera délicieusement jusqu'en juin. Il doit aller à Rome, en Angleterre. Les cascades de millions ruisselant sous les lampes à arcs le replongent dans cette vie d'affaires qu'il a aimée, puis dont il s'est lassé.

Plus tard il écrira sur la France. Il a accumulé des notes. Il les laisse décanter. Il veut prendre du recul. Pour pouvoir parler de la France, il doit en être aussi loin, dans le temps et dans l'esprit, qu'il est loin maintenant de l'Indochine et de ses sardines à la tomate.

Il rêve un instant, un œil sur le feu qui pétille.

— Il faudrait ne travailler que trois mois par an et se distraire pendant neuf. Pour moi, jusqu'ici ce fut l'inverse.

Ce paresseux qui abattit tant de besogne, ce bûcheron du roman jaune, avoue qu'il est un nerveux et un insomniaque.

— Je ne m'endors qu'à trois heures du matin. Cela me permet, la nuit, de m'occuper de mon fils de huit mois, et de lire. J'ai un caractère difficile, changeant, lunatique. Je suis né sous le signe du Cancer. Aux gens qui vivent avec moi je demande des qualités peu communes.

Mme Jean Hougron a quitté la pièce bien avant cette déclaration. Je ne peux donc pas lui demander son avis.

Jean Hougron se carre dans son rude talent, au coin de son feu de bois, pour lequel il semble avoir abattu lui-même les arbres.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

ORNIFLE

Il arrive assez souvent dans l'histoire de l'œuvre d'un auteur dramatique qu'un personnage ne trouve pas, dans la première pièce où il apparaît, toutes ses possibilités de développement et d'approfondissement. Il vient d'abord jouer un rôle épisodique, ou du moins secondaire, il reste même, parfois, une silhouette ou une ébauche. Peut-être le dramaturge lui-même l'a-t-il d'abord considéré comme une « utilité » ; peut-être est-ce seulement à l'épreuve, dans son travail, dans le sentiment même de l'effort que l'écrivain doit faire pour l'empêcher de prendre trop de vie, de remplir trop d'espace, de déborder les exigences de la composition et de déséquilibrer l'ouvrage, que cet écrivain prend conscience des virtualités enfermées dans sa créature : il y a là la matière d'une autre pièce, qu'il écrira plus tard. Il me semble que tel est à peu près le cas pour l'Ornifle de M. Jean Anouilh. Personnage si profondément, si violemment anouilhesque qu'on ne peut admettre qu'il soit tombé du ciel, comme un météore, dans l'œuvre de l'auteur, au milieu de sa maturité. Même si l'on n'a pas sous la main le texte écrit des pièces précédentes, on est convaincu qu'Ornifle rôdait déjà autour d'elles, en quête d'un emploi digne de lui. Au vrai, n'était-ce pas déjà lui, ce séducteur amer et cynique de *La Répétition*, hanté par le regret de son propre amour détruit, acharné à avilir tout ce qui se trouvait autour de lui de pur (« j'aime casser ») par ressentiment contre la laideur de la vie et fureur contre lui-même ? Si ce n'était pas lui, c'était donc son frère.

L'homme à qui M. Jean Anouilh a donné le nom volontairement dérisoire d'Ornifle de Saint-Ognon est, lui aussi, un sentimental frustré, un romantique déçu. Il a porté en lui ce magnifique espoir de l'adolescence que l'œuvre de Jean Anouilh oppose dans un conflit permanent à l'hypocrisie, aux vices, à l'égoïsme et à l'avidité de la société constituée, à la corruption morale et à la pourriture physique qui sont la loi inexorable

d'une vie vouée à la sénilité et à la décomposition finale. Il a cru à la splendeur du génie et à la beauté du monde. Il voulait, il croyait être poète. Il n'est, à quarante ou quarante-cinq ans, qu'un « raté », un raté de la pire espèce, de l'espèce des ratés qui ont réussi. Il aurait voulu écrire des poèmes dignes de Rimbaud dans un grenier sans feu, auprès d'une compagne amoureuse et fraternelle qui eût cru en lui. Il vit richement dans un appartement luxueux, on s'arrache à prix d'or les couplets qu'il compose pour les cabarets en vogue, et toutes les femmes s'offrent à lui. C'est dans ce qui, pour tant d'autres, serait la réussite la plus enviable qu'il trouve son angoisse, son espèce de rage contre lui-même et contre le monde. Son drame est qu'il n'était pas assez au-dessus de la médiocrité pour avoir triomphé d'elle, et qu'il n'est pas assez médiocre pour n'avoir pas conscience de sa médiocrité, pour n'en pas avoir le dégoût. Il a donc pris son parti de ce qui l'écœure. Mais puisqu'il joue le jeu, puisqu'il lui faut le jouer, il le joue jusqu'au bout, avec une sorte de fureur sacrilège, dans le sarcasme et l'injure. Il fait le mal puisque le monde est mauvais, non pas comme le Götz de Jean-Paul Sartre en vertu d'une décision raisonnée, d'un pari intellectuel, mais dans une sorte d'exaspération passionnelle, sous l'effet d'une impulsion du caractère (c'est en cela qu'il est vivant). Il gagne de l'argent, mais en méprisant ceux qui le lui font gagner, il traite un impresario complice avec une sorte de cordialité avilissante, et il prend son plaisir avec toutes les femmes qui se bousculent pour le lui donner. Non par sensualité, ou plutôt non pas surtout par sensualité, car il est aussi sensuel qu'un autre, pas davantage. Non pas dans cette « quête de l'amour » où une psychologie de convention a cherché la clé du personnage de Don Juan. Mais dans le besoin d'insulter la création en jouissant de la faiblesse de la créature. Comme Don Juan, Ornifle a autant, sinon plus, de plaisir à trahir, à abandonner, qu'à séduire. Au cours de la pièce, nous le voyons aux prises avec plusieurs femmes : la sienne, devant laquelle il étale au grand jour son infidélité — et pourtant c'est la seule qu'il respecte, la seule qu'en un certain sens, à sa manière, il ait aimée ; une secrétaire vieille fille, qui l'adore sans espoir, la seule qu'il ne touche pas, et en qui il entretient non sans sadisme une perpétuelle espérance ; une maîtresse qu'il abandonne, enceinte de lui, et qu'il jette, par jeu autant que par commodité, dans les bras de l'affreux impresario ; et enfin la fiancée de son fils, qu'il va prendre à son fils au moment où la mort interrompt cette dernière entreprise. Pourquoi va-t-il la prendre ? Parce qu'il est dans son personnage de le faire, sans doute, parce que son immoralisme est devenu une sorte d'éthique, tout aussi exigeante que la morale. Il l'a avoué au cours d'un des actes. Si le séducteur conquiert infatigablement les femmes, c'est moins par amusement, ou par désir, que par une sorte d'obligation qu'il s'impose. Bien souvent, il aimerait mieux aller se coucher tranquillement, avec un livre, plutôt que de s'imposer les

rites de cette parade toujours la même, de ces mots toujours les mêmes, de ces gestes toujours les mêmes, dont l'aboutissement est le réveil dans un lit, « auprès d'une viande étrangère ». M. Albert Camus disait qu'il y a du Sisyphe dans le cas de Don Juan. Du reste, dans le cas qui nous occupe, il y a autre chose. Ornifle lui-même a réconcilié son fils (un fils naturel, qui incarne la pureté de la jeunesse avec cette raideur pataude que nous avons déjà vue à d'autres personnages analogues du théâtre d'Anouilh) avec la jeune demoiselle. Il les a jetés dans les bras l'un de l'autre, avec sa bénédiction : et soudain, comme ils s'embrassaient, il les a injuriés. Il leur a crié : « Assez ! » Il est jaloux d'eux, jaloux de leur amour, parce que leur amour est pur comme celui qu'il avait espéré pour lui-même, parce que ce rêve adolescent qui ignore ou défie les bassesses de l'existence vient éveiller en lui son propre rêve détruit et saccagé comme une vieille blessure oubliée. Il y a une provocation dans la complaisance avec laquelle Ornifle s'abaisse, se rend odieux, se fait féroce : « Je veux être un vieillard ignoble », dit-il. On sait que la vieillesse hante le théâtre de Jean Anouilh comme un hideux fantôme, attendant l'heure de flétrir tout ce qui semble lui échapper, les esprits et les corps encore beaux et intacts, les jeunes yeux et leur regard, les jeunes lèvres et leur sourire. Ornifle a choisi de se faire le complice de l'inévitable. Il sera ce qu'il ne peut éviter d'être, et puisque la vieillesse est ignoble par nécessité, il se fera ignoble pour elle, par choix. L'innocence et la jeunesse le meurtrissent au cœur par leur seule existence. Il faut qu'il se venge.

J'en ai peut-être dit assez pour faire entendre qu'Ornifle est un admirable personnage de théâtre. Une sorte de Don Juan, certes, mais un Don Juan profondément différent du Don Juan véritable. Un Don Juan revécu en quelque sorte par Jean Anouilh, de façon à devenir l'un des personnages les plus significatifs, les plus proprement anouilhesques de son œuvre, le héros grinçant et ricanant de la haine de la vie, du monde et de soi-même. Un accusateur, non pas tant par ses paroles que par ses actes, de l'ignominie de l'Univers et de l'ignominie à laquelle l'Univers contraint les hommes. Le témoin d'une humanité vouée au mensonge et à l'ordure, à l'échec et à la mort.

Ce personnage étant posé, il semble que Jean Anouilh soit resté comme hésitant quant à l'organisation de l'action théâtrale où il devait l'engager et le révéler. La matière, telle que j'ai tenté de la définir, était celle d'une « pièce noire », fortement charpentée et puissante, avec des éclairs d'un comique amer. Jean Anouilh a-t-il craint d'infliger à ses spectateurs une épreuve trop rude ? ou voyait-il lui-même son héros autrement qu'il nous le fait voir ? Le fait est qu'il a fait de son terrible Ornifle le héros d'une sorte de farce, parfois bouffonne, parfois un peu leste, avec des moments de pur divertissement — le premier acte, d'ailleurs fort drôle, très brillamment enlevé, annonce une comédie légère — des intermèdes

presque parodiques où l'on songe tantôt au Palais-Royal, tantôt à Courteline, tantôt au Molière satirique des attaques contre les médecins. D'où il résulte que ce sont les moments les plus intenses, ceux où la pièce atteint sa signification véritable, qui paraissent au lecteur presque déconcertants, comme si l'auteur abandonnait tout à coup son propos pour un autre. D'où l'espèce de perplexité, et les mouvements divers qui ont accueilli la pièce le soir de la « générale », certains des spectateurs et des critiques présents déclarant qu'ils n'aimaient pas du tout cela, d'autres proclamant qu'il s'agissait d'une des plus belles, sinon de la plus belle pièce de Jean Anouilh. On me dit qu'*Ornifle* a subi depuis ce soir-là des coupures assez importantes, qui ont amélioré le rythme et resserré l'action. Même avant ces retouches, *Ornifle* nous offrait une soirée fort intéressante, où un comique tantôt excellent, tantôt « facile » avec un soupçon de vulgarité voulue (je songe à certaines plaisanteries d'almanach), alternait avec des accents singulièrement âpres et forts. Je le répète : un des personnages les plus attachants (et les plus effrayants) du théâtre de Jean Anouilh, sinon une de ses pièces les plus « réussies ».

J'ajoute qu'en confiant le rôle d'Ornifle à M. Pierre Brasseur, M. Jean Anouilh prenait contre un insuccès toujours possible une assez solide assurance. On sait que M. Pierre Brasseur est capable de donner un relief théâtral convaincant même à un personnage inconsistant par lui-même, ce qui en l'occurrence est loin d'être le cas. Il a pour lui ses admirables moyens physiques et vocaux, son aisance de « bête de théâtre », un métier presque sans égal. Presque trop de métier. Il me semble sacrifier parfois le sentiment profond, la vie intérieure du personnage aux effets extérieurs, au brio du comédien ; se servir de la pièce qui lui est donnée pour un éblouissant « numéro » d'acteur. Il a, auprès de lui, de très bons comédiens que la puissance de sa personnalité n'efface pas : notamment M. Louis de Funès, mieux qu'excellent dans le rôle comique et pitoyable de l'impresario Machetu, et la charmante et fine Catherine Anouilh.

THIERRY MAULNIER

VALERY LARBAUD

par Marcel Thiébaut

La publication du journal de Larbaud est accueillie avec une curiosité extrême par ceux qui sont demeurés attachés à son œuvre, avec un certain étonnement par ceux qui ont été mêlés à sa vie. J'ai été très lié avec Larbaud et je l'ai vu régulièrement jusqu'au temps de cette maladie qui l'a hélas éloigné de nous et comme retranché du monde — du monde où l'on écrit en tout cas. J'ai peu de goût pour l'intrusion du moi dans les articles critiques mais cette fois il me faut bien faire état de ces circonstances puisque Larbaud dans son journal y fait allusion à plusieurs reprises.

J'admirais déjà ses œuvres et j'avais pour lui une sorte d'affectueuse ferveur quand je le vis pour la première fois en 1923. A cette époque beaucoup le confondaient avec son *Barnabooth*. On l'imaginait errant de palace en palace, déchirant les routes solitaires du hurlement de ses autos énormes, cueillant des femmes dans toutes les capitales et n'accordant d'audience aux innombrables gérants de ses domaines que dans les ascenseurs des palais princiers. En fait, il habitait alors rue du Cardinal-Lemoine. Au fond d'une cour plantée d'arbres, vestige je crois d'un ancien couvent, s'alignaient des bâtiments tristes qui faisaient penser à un béguinage victime de la négligence publique. Une sorte de cité ouvrière paisible, avec escaliers sans tapis, traversés de cris d'enfants et d'odeurs de cuisine. Pour un milliardaire c'était bizarre. Après le coup de sonnette et les abois du chien, un couloir étroit et encombré vous aspirait vers un bureau. C'était une pièce où il fallait pénétrer le soir pour la comprendre, à l'heure où, les rideaux tirés, elle était bien fermée sur elle-même. Le long des murs sur des planches laquées de blanc s'alignaient des livres, des dictionnaires surtout — de grands dictionnaires de langues étrangères ; une forteresse en carton bravait des escouades de soldats de plomb qui sortaient prudemment des in-quarto. Au-des-

sus de ces troupes, le long des murs, de petits drapeaux d'États inconnus étaient piqués comme des papillons ; des panoramas de villes lointaines, rutilant de couleurs impossibles, entouraient des photographies d'écrivains espagnols ou argentins. Là, le soir devant sa table couverte d'un tapis péruvien, entouré de papiers vélin vert d'eau ou bleu roi, en robe de chambre chaudron, son carnet de notes et trois cahiers bien rangés près de lui comme pour l'inviter à une opération comptable, à l'heure où s'apaisent les enfants des voisins, Larbaud poursuivait le travail commencé — son travail ou ses lectures — très avant dant la nuit.

On ne pouvait dire que cette pièce, où pénétrait rarement un journal et d'où le téléphone était exclu (comme du reste de l'appartement), eût vraiment, en dépit des livres, l'aspect d'une bibliothèque. L'idée vous effleurait qu'avec ses pavillons, sa forteresse du magasin du Louvre, ses soldats de Lucotte, elle pouvait appartenir à un enfant studieux. Impression de première visite qui ne devait jamais s'effacer, mais par la suite on en éprouvait d'autres : que l'air enfermé était celui d'un monastère, que quelque chose des longues méditations poursuivies en ce lieu réclamait de s'insinuer en vous, que cette chambre était logée hors du temps et douée d'une étrange mobilité. On finissait quelquefois par penser, comme Larbaud lui-même, qu'en ouvrant la fenêtre il n'eût pas été tout à fait impossible de se trouver à Séville ou à Naples, à moins que la cour fût toujours là, elle, mais différente telle qu'elle avait été des années plus tôt. Dans son journal, Larbaud, évoquant ce bureau, le nomme sa *cabine à bord du navire d'argent*. Il faisait bien penser en effet lui-même à quelque capitaine Nemo des lettres qui eût remplacé ses papiers de bord par le *Vicente Salva*, le *Littré* et le *Sachs et Villatte*.

Peut-être faut-il rappeler ce qu'avait été la vie de ce navigateur en robe de chambre qui parlait, d'une voix égale, au milieu de ses petits soldats, la timidité, la réserve ou la modestie neutralisant ce visage qu'éclairait brusquement un rire prolongé, feutré, un rire solitaire qui courait le long de quelque découverte qu'il venait de faire en lui-même et ne disait pas. Il était né en 1881 à Vichy [1]. Son père, pharmacien, propriétaire des sources de Saint-Yorre, était riche. Sa mère, née Bureau des Etivaux, appartenait à une famille noble du Berry. Son grand-père maternel, avocat, avait été arrêté comme républicain excessif après le coup d'État de 1851, puis proscrit : il s'était réfugié en Savoie, terre alors piémontaise ; quand la Savoie devint française en 1860, il avait dû passer en Suisse. Les petits états sont terres de liberté : cette idée était née au cours des dîners de famille dans la pensée de l'enfant Larbaud. Sur les couleurs sentimentales de ces premières années, Valery, dans son journal, vient de livrer quelques vues en raccourci. Malgré sa

1. Sur la vie de Larbaud jusqu'à 1920 il y a un ouvrage scrupuleux, méthodique, riche de textes inédits et d'amitié quêteuse : *Valery Larbaud*, par G. Jean-Aubry. (Éditions du Rocher, 1949.)

mauvaise santé il avait été *assez heureux* jusqu'à dix-sept ans (c'était le temps de Saint-Yorre, de Vichy, puis du collège Sainte-Barbe), *très malheureux* de dix-sept à vingt et un ans. Après vingt et un ans, *non seulement heureux, mais beaucoup plus heureux que je ne pensais devoir l'être et infiniment plus heureux sans doute que je ne l'ai mérité.*

Du bonheur d'enfance, nous parlerons. Sur les malheurs qui suivirent, le journal et plusieurs lettres donnent des explications : Mme Larbaud mère n'avait pas accepté l'impérieuse vocation littéraire de son fils — c'était pourtant, quoi qu'on en ait dit, une femme cultivée qui avait lu longuement les classiques à son fils et dont le portrait, fort complexe, serait intéressant à tracer. Mais elle voulait que Valery administrât les sources Saint-Yorre, un grand hôtel à Vichy et le domaine de Valbois qu'elle possédait près de Saint-Pourçain-sur-Sioule. Son fils, pensait-elle, devait être en mesure un jour de gérer en sage administrateur les biens familiaux. Lui s'y refusait : il se savait poète, il le prouverait, et déjà le proclamait. Famille et amis échangeaient des sourires. Le silence de Mme Larbaud répondait non. Une lutte sourde était engagée : à quelques nuances près, c'était le combat que Leopardi avait dû mener contre les siens. Larbaud devait y songer et longuement par la suite en relisant à Recanati les *Canti* de ce *sombre amant de la mort* (c'est Musset qui le dit) dont il se proposait, lui, alors, de poser la candidature au « poste de héros littéraire étranger [1] ».

Quand Larbaud fut majeur, il exigea sa part d'héritage paternel et commença des voyages, ou plutôt de voyager à sa guise, car déjà avec sa mère ou un précepteur il avait été en Espagne, en Italie, en Russie, en Turquie.

Comment résumer brièvement ce qui suivit ? Des voyages, oui, beaucoup de voyages, un peu partout en Europe et des séjours en Angleterre et en Espagne [2]. Puis, succédant à *Barnabooth*, la publication de quelques romans ou de grandes nouvelles, ravissantes (*Amants, heureux Amants, Fermina Marquez, Enfantines*), de traductions, d'essais, d'ouvrages de critique. Vers 1918, la situation littéraire de Larbaud est établie. Le grand public le connaît peu encore, mais très nombreux sont ceux dans l'élite des lecteurs qui le placent parmi les premiers écrivains du temps. Certains lui vouent même une sorte de culte. Le temps passe. En 1936 une maladie soudaine prive Larbaud de ses moyens d'expression. Depuis lors, l'œuvre est livrée à son destin. Peut-on dire que son rayonnement ait augmenté ou diminué ? Il n'a pas augmenté, on doit l'avouer, nous en éprouvons de la peine mais non pas d'inquiétude ; les destins littéraires, ceux des meilleurs, ne se règlent pas en

1. *Jaune, Bleu, Blanc.* Lettre d'Italie.

2. Larbaud, en dépit de la légende, n'y vécut jamais en boyard. Dans son journal il dit le chiffre de ses dépenses mensuelles en Espagne : 1 250 francs (or). C'est confortable, sans doute, surtout en Espagne, mais ce n'est pas un train de milliardaire.

vingt ans. La postérité prend son temps, et pour voir clair il faut attendre. Petite étape, l'an dernier : cette publication dans les œuvres complètes de Larbaud dont l'édition est en cours, du journal. Deux tomes, malheureusement pour les lire il faut acheter toute la série, c'est-à-dire tous les livres que les fidèles de Larbaud possèdent déjà. Cette année, une édition, réduite par les soins de Robert Mallet et moins coûteuse, est mise à la portée du public.

***

L'idée qu'on éditait ce journal m'a surpris. Larbaud m'en avait parlé souvent. Il s'agissait des carnets de notes qu'on voyait sur le tapis péruvien. « Oh ! ce n'est pas destiné à être publié, disait-il. Des notes pour moi, des idées pour mon travail tout simplement. » Pourtant le journal est devenu un livre et évidemment avec l'acquiescement de Larbaud qui, s'il n'a plus les moyens d'écrire, a conservé une pensée lucide et peut manifester ses désirs. Mais enfin, cela ne change rien à ce fait : quand Larbaud n'était pas malade, quand Larbaud était un écrivain « en activité », il semblait résolu à ne pas publier.

Quand j'ai lu ce journal qui apporte sur bien des points des indications précieuses et où j'ai retrouvé avec une émotion profonde les préoccupations et les pensées de Larbaud, quelque chose comme l'air de sa vie, j'ai pourtant, à plusieurs reprises, sursauté. Il y avait des phrases, des pensées qui ne « passaient pas. Mais mon admiration voulait rester sans faille [1], ou enfin à peu près sans faille car depuis quelque temps certaines (petites) objections me taraudaient secrètement ; mon inconscient avec une énergie louable se consacra donc à l'interprétation élogieuse et optimiste de ce qui en réalité me déplaisait. Après quelques jours d'efforts et de combat il me fallut y renoncer. Je n'avais pu trouver encore aucun moyen de défendre ce qui dès le début m'avait blessé.

Voici ce dont il s'agit : Larbaud consacre une grande partie de son journal aux années 1917 et 1918 qu'il a vécu en Espagne. Au début de la guerre, bien que réformé, il avait voulu s'engager, on avait maintenu sa réforme et, le premier enthousiasme tombé, il avait fait des réflexions. Sa santé était mauvaise, après avoir travaillé quelque temps dans un hôpital il se rendit en Angleterre puis, au début de 1917, partit s'installer à Alicante. Ce que Larbaud y éprouva, le journal nous le révèle : il fut heureux, merveilleusement heureux. Heureux du climat, des amitiées nouées et surtout de pouvoir vivre à sa guise. Il goûtait la douceur des flâneries, courtisait les jeunes filles, il avait des liaisons, faisait des excursions à Grenade, travaillait librement. Résumant cette période de sa vie, il conclut à la fin de 1918 : *N'ayant pas à surmonter de graves difficultés (à part ma mauvaise santé) je suis parvenu à mener facile-*

1. « Valery Larbaud ». *Revue de Paris* du 15 décembre 1932.

ment une vie tranquille mais heureuse. S'il avait écrit pour le public, il aurait pu se dispenser de ce retour en arrière. Toutes ses notes de 1917-1918 sont pénétrées de bonheur. De la guerre au cours de cette période, pas un mot, de la France rien, sinon ceci écrit en 1918 : « *Mes pensées évitent toujours la France et même Paris, à cause de mes souvenirs des années* 1896-1902 (!) *et pour d'autres raisons encore, surtout des raisons de famille ; elles sautent par-dessus la France pour s'en aller tout droit là-bas vers les falaises blanches* (il avait été heureux en Angleterre). *En résumé, je me dis : mieux vaut être en Espagne qu'en France, mais mieux vaudrait encore être en Angleterre qu'en Espagne.*

Quelle que soit l'affection qu'on éprouve pour Larbaud, ces phrases affligent. Ses « je suis bien paisible et bien heureux », la joie qu'il éprouve pendant les parties de campagne et les bals alicantins à un moment où la France est ensanglantée, cela rappelle un peu trop les réflexions de ce bourgeois de Paris savourant les douceurs de l'existence pendant le siège et la Commune, que Maurice Garçon présente au début de ce numéro. Oui, ce sont à peu près les mêmes mots, c'est le même épicurisme déconcertant.

Je sais bien que chez le « bourgeois » c'est pur égoïsme, chez Larbaud ce peut être le reflet d'objections de conscience. On est orienté de ce côté par une note de 1929 accrochée, oh ! très incidemment, à des réflexions sur Baroja. Ce jour-là Valery Larbaud écrit :

Unamuno avale tout ce qui est étranger, même les choses les plus indigestes ; pourvu qu'elles portent une étiquette française, allemande, anglaise, portugaise, et surtout danoise ou norvégienne, il croit que c'est de l'ambroisie. Baroja a plus de bon sens, beaucoup plus. Par exemple :

« Je crois que les Français et les Allemands luttent actuellement par pure routine ou encore par lâcheté, tout au moins par lâcheté morale ; je crois qu'ils sont sous la domination d'une organisation terroriste et incapables de s'y opposer. »

« *Voilà le meilleur jugement que j'ai vu porter sur cette honteuse période* 1914-1918. »

Telle serait donc l'origine de sa curieuse attitude. Faisons un effort : reconnaissons que si ces mots sont très déplaisants du point de vue de la sensibilité, ils se justifient probablement du point de vue de la raison. Mais précisément ce n'est pas la raison qui est en cause : ce qui nous étonne c'est que Larbaud ait pu si aisément ajuster les réactions de sa sensibilité aux impératifs de sa logique personnelle. N'insistons pas là-dessus : l'indignation n'est pas une position critique et l'on ne peut l'accuser, quand on le connaît, de manquer de cœur, il reste donc à trouver l'explication de cette... bizarrerie. Je crois qu'elle est liée à ce qui fait l'originalité de son rare talent et fixe aussi ses limites.

⁂

Larbaud avait des idées tout à fait personnelles sur l'actualité, Il ne l'aimait pas, il l'avait même en horreur. Il l'a dit et écrit à maintes reprises.

Dans le domaine politique j'en eus un jour une preuve assez frappante. Au lendemain du 6 février, étant allé lui rendre visite, je tentai de lui parler des événements. Il garda d'abord le silence. Puis : « J'ai passé ma journée à lire *Liturgia*, me dit-il en me montrant le livre qui était ouvert devant lui, on y apprend des faits curieux ; tenez, si une église est encerclée par une inondation et que de jeunes mariés s'y trouvent comme assiégés après la cérémonie nuptiale, ils peuvent consommer leur union, oui, dans le sanctuaire lui-même. » Je ne sais encore si c'est là vraiment une affirmation de *Liturgia* ou une invention de Larbaud, mais j'entendais fort bien ce que, en tout état de cause, cela signifiait. « La question, une fois de plus, est tellement mal posée entre les partis français que je n'accepte pas d'y penser — et d'ailleurs je refuse l'actualité. » Cela se défendait, mais, une fois encore, l'étonnant était que Larbaud en ce jour ait pu lire en toute tranquillité d'esprit *Liturgia*.

Pour atteindre à un pareil détachement, il faut, au-delà des convictions intellectuelles, des dispositions naturelles. Larbaud les avait. Il a toujours eu tendance — séquelle de cette jeunesse où il s'était trouvé si vivement en opposition avec les siens, effet aussi peut-être d'une certaine faiblesse physique — à organiser autour de lui une sorte de monde clos, à vivre dans une bulle. Ses premiers livres évoquent avec insistance (avec quel charme aussi !) ce qu'il appelait M.S.R., *ma Sérénissime République*. Cette sérénissime projection du « *cher et bien-aimé moi* » avait un conseil *(mon plus secret conseil)* où Larbaud débattait ses problèmes, les sentimentaux et les autres, et comme il y avait en lui un insistant goût du jeu et d'un jeu un peu puéril (n'est-on pas puéril aussi il est vrai et ne faut-il pas l'être ? quand on joue au tennis ou aux boules) il avait dessiné le drapeau de la Sérénissime, il l'avait fait exécuter et l'on voit dans le journal qu'il le suspendait au balcon de son hôtel à Côme, comme on lit dans un livre de Fargue qu'il le hissait au-dessus de sa *Thébaïde* à Vichy (un châlet dans son jardin, sa vraie bibliothèque, où il avait rassemblé plus de trente mille volumes) à côté du pavillon des poètes, composé celui-là en l'honneur de Léon-Paul.

A cette volonté de vivre dans son État à lui, dans *la Sérénissime*, s'associait le désir de ne pas laisser les vains soucis franchir ses frontières. Farouchement épris de liberté il voulait, il *pouvait* se détacher de ce qui n'était pas ses préoccupations de l'instant — travail ou amour. Il n'était pas indifférent aux événements publics du monde, mais, qu'il s'agît de littérature ou de politique, il ne voulait les regarder qu'au travers d'une épaisseur de temps. Il possédait une incroyable faculté de

prendre du recul, la possédait et la cultivait. Tout ce qu'il a écrit, et que nous aimons, est marqué par cette liberté prise une fois pour toutes à l'égard des jours et des années. Ce que cela donnait sur le plan politique, nous le verrons tout à l'heure — autrement que par le journal. Mais toutes explications seraient vaines si l'on n'admettait pas une fois pour toutes qu'il avait, esprit et cœur, sang et cerveau, la faculté de se feutrer à l'intérieur de son cocon. « Il avait la faculté » n'est pas assez dire. Il *était* ainsi — et la *cabine à bord du navire d'argent* s'était si bien adaptée à son état qu'insensiblement dans le silence elle réussissait à le faire comprendre.

Littérairement et devant le comptoir de la dégustation littéraire, cela lui donnait la possibilité de considérer tous les livres hors de la catégorie du temps et exactement comme si les œuvres d'Eschyle et celles de Saint-Léger-Léger étaient le produit d'une même année. Cette faculté n'excluait pas le sens de l'évolution, mais annulait pour lui tous les remous des modes. Si son aptitude à prendre du recul dans la quatrième dimension révélait des défaillances, il la stimulait. Hommes, livres, paysages, il regardait, voulait tout regarder du point de vue d'un ailleurs et cette méthode vivifiait ses sensations (du moins les sensations *acceptés*) aussi bien en face du parc Montsouris que des poèmes de Scève ou de Racan.

La bulle étant créée, on devait nécessairement voir naître dans la « république » une littérature du moi [1]. Formellement c'est ainsi qu'a surgi le monologue intérieur. Ce procédé de narration et de pensée, Larbaud a tenu à répéter qu'il l'avait trouvé dans un livre d'Édouard Dujardin, *les Lauriers sont coupés*, mais c'est bien lui, Larbaud, qui l'a porté à son état de perfection, et c'est grâce à lui qu'il a pris sa place dans toutes les littératures d'Europe et d'Amérique.

Le refus de l'actualité pouvait donc être profitable. Et, en effet, la défense de la sérénissime a eu sur les essais et la critique de Larbaud, la plus heureuse, la plus féconde influence, mais, pour ne plus rien dire des conséquences choquantes constatées en 1917-1918, elle devait aussi dans certains cas, limiter la portée de ses œuvres. Il lui a dû de charmantes ou de gracieuses inspirations, elle a condamné aussi quelques-uns de ses livres à demeurer sur le second rayon.

⁂

Des sentiments violents n'auraient pas permis d'organiser M.S.R. On saisit ici la différence entre l'état de la plupart des journalintimistes (ce

1. Ici l'on se sent tout près de Barrès et de la culture du moi. Mais cet exercice était pour Barrès un besoin d'esprit, pour Larbaud le début d'une cure. D'où des divergences rapides : Barrès évoluant vers le combat, Larbaud vers la retraite.

que Larbaud n'était pas) et celui de doge de la sérénissime. Benjamin Constant, Stendhal, Tolstoï, sont des passionnés : leur journal est un moyen de faire le point au milieu des orages. L'organisation de la bulle, au contraire, implique une constante de mouvements doux. Si, dans ce livre délicieux qu'est *Amants, Heureux Amants*, Larbaud peut instituer ces ravissants parallèles entre le plaisir qu'il éprouve auprès de l'aimable Inga ou de l'aimable Cerri et les souvenirs de Callimaque ou de Pindare, c'est qu'il a pour Inga et Cerri des sentiments tendres... et tièdes. L'amour a, littérairement, d'autres effets. Un Tolstoï, en face de Natacha, laisse Natacha vivre, il tendrait plutôt à s'annuler, à devenir elle ; Larbaud enchaîne ses douces maîtresses dans les fils délicats de son monologue quêteur. Avant même que le temps ait fait son œuvre, elles sont déjà captives dans le « harem intérieur », verger sentimental et sensuel de la Sérénissime où le moi des autres s'estompe et se pastellise.

Comme le *Cid* a été le dernier éclat du moi triomphant, il est possible d'ailleurs qu'*Amants*, sur un plan bien différent, ait été le beau crépuscule du temps des amours humanistes et délicates, l'ultime et charmante halte dans un doux paysage d'esprit qu'aurait reconnu pour sien un Properce ou un Tibulle, d'ailleurs nommés.

La tendresse qui enveloppe le *Penses-tu réussir ?* de Jean de Tinan, cet aimable livre que Larbaud avait aimé, s'allie dans *Amants* — en dépit d'un jeu de ruptures amoureuses qui n'ont rien à faire avec les petites mufleries rassemblées dans la *Physiologie de l'Amour moderne* de Bourget — à un respect de la femme, de la pensée de la femme et de l'amour, qui devait trouver par la suite son expression idéologique dans un essai de Larbaud, *Dignité de l'Amour*. Là sont condamnées d'avance toutes les littératures de sexualité qui surgiront par la suite. Mais en même temps qu'on ressent la nostalgie de ces paradis disparus, on éprouve que cette civilisation extrême avait le charme un peu fané de certains spectacles du XVIIIe siècle dont la douceur crépusculaire appelait par réaction la violence [1].

Le plus curieux, d'ailleurs, est que probablement Larbaud n'était pas vraiment cet homme « tiède ». Désir de préserver sa pensée ? son travail ? peut-être échec auprès de celles des femmes qu'il aurait vraiment désirées ? Il n'est pas impossible qu'il ait acquis sa paix par de douloureux refus et renforcé son désir intellectuel de prendre du recul par la nécessité de protéger son cœur. Quoi qu'il en soit parce qu'il n'y a pas dans ce livre exquis assez d'amour, parce que le grand air n'y pénètre pas, *Amants, Heureux Amants*, riche d'étonnantes grâces de langage, s'est vu tout doucement poussé sous vitrine.

1. Sur une autre terre, on est presque tenté de dire dans un autre monde : c'est la *Cerisaie* (menacée) de Tchekov.

⁂

L'inconscient de Larbaud était trop lucide pour qu'il ne sentît pas la menace d'asphyxie qui planait sur « ses bonheurs ». Où retrouver l'élan du cœur, l'air de tempête qui ne franchissait plus les frontières de la sérénissime ? *Comment s'évader*[1] hors de ces remparts qui le protégeaient trop bien ?

Si l'on avait conservé quelques doutes sur les raisons qui ramenaient les pensées de Larbaud vers son enfance (soldats de plomb et petits drapeaux), le journal les lèverait. Il y a là quelques pages extraordinaires qui montrent Larbaud luttant contre le temps avec une finesse d'intelligence, une sûreté d'intuition, qui font songer à Proust. Mais l'itinéraire Larbaud va de l'intelligence à la sensation, tandis que celui de Proust mène de la sensation à l'intelligence et dresse à l'horizon, citadelle idéale, authentique domaine de la liberté ou simple mirage, une cité platonicienne.

Le mirage de Larbaud était : bonheur de retrouver la souffrance. Il s'agissait pour lui, en plongeant en profondeur, de regagner ce pays d'enfance où rôdaient la force et la violence. Il s'agissait d'annuler le travail exquis et desséchant de l'intelligence, de passer de la *notation* à la *sensation* et du *souvenir de souvenir* à l'émotion. Dans la page du journal qui le peint, courant vers la ville d'eaux où il croit retrouver, parce qu'il ne l'a pas revue depuis vingt-huit ans, toutes les puissances bienfaisantes ou orageuses de son enfance (système de la madeleine de Proust, mais *volontairement organisé*), il y a une pensée que je trouve, rapportée à Larbaud, bouleversante comme une plainte. « Si l'on imagine, dit-il, un monde où les images ne se dessécheraient pas en notions, où *aucune sensation ne deviendrait notion*, on entrevoit quelque chose comme l'appel de Dieu. »

L'évasion n'a pas été, pour Larbaud, entreprise vaine : de ses plongées vers la terre d'enfance il a ramené un livre hors bulle, un livre inoubliable — riche celui-là d'angoisses et de violences avec aussi de grandes pauses d'espoir palpitant où s'est fixée avec les rêves d'un petit garçon timide et passionné la grande lueur des fusées lancées vers un avenir imaginaire — *Enfantines*. *Enfantines*, où affleurent le sang et l'impérieuse avant-garde des désirs, le vrai livre d'enfance ardente et méditative qui a soudain couvert de la poussière des objets de musée le *Petit Pierre* d'Anatole France où l'enfant est pensé vieillard[2].

Quant à *Fermina Marquez*, autre chef-d'œuvre, on y retrouve non seulement dans leur jeune et leur *vivante* fraîcheur les ardentes pensées

1. Evasionniste, Larbaud fait penser à Giraudoux. Il n'y a pas loin de Vichy à Cerilly. Mais pour Larbaud l'évasion était sauvetage, pour Giraudoux, exercice aussi naturel que la respiration.

2. Il est probable que les premiers contes d'*Enfantines* publiés en revue ont touché Alain Fournier, futur auteur du *Grand Meaulnes*.

d'amour de Larbaud enfant, le Larbaud de Sainte-Barbe-des-Champs, mais aussi l'annonce de cet autre moyen d'évasion dont Larbaud devait faire un si constant emploi : *le voyage*.

♣

L'évasion par le voyage ! Larbaud majeur, libre, riche, court à la gare et prend son billet pour l'Espagne. Madrid, Berlin, Naples : il sillonne l'Europe, ses poumons s'ouvrant largement à l'air des pays inconnus, L'esprit résonnant encore des strophes puissantes de Walt Whitman, il s'enivre des paysages qui glissent derrière la vitre de son compartiment. Bulgarie pleine de roses, douceur danoise, *visage vaporisé du Portugal*, il est ébloui par le mouvement et par ces images qui passent. Sa jeune joie passe dans les *Poèmes de Barnabooth* qui sont, non pas, comme l'a dit Fargue, *une des plus belles plantes de l'esthétique d'aujourd'hui*, mais un long cri de plaisir, du plaisir de la liberté et aussi de la vitesse. Sur ces poèmes se greffera, je crois, l'inspiration d'un Paul Morand, et ses ironiques et intelligentes équipées d'homme rapide *(Rien que la terre)*.

Mais la Sérénissime réclame ses droits. Au sein du voyage même, Larbaud commence à recréer la bulle. Il plante partout les légères barrières qui délimitent le campement du *bien-aimé moi*, le domaine où l'on est subtil, intelligent et nécessairement, puisqu'on y redevient seul, un peu *bizarre*. C'est un des dangers de la méthode : portée dans un livre, rien qui vieillisse plus vite que la bizarrerie : le roman *Barnabooth*, dont le héros n'est pas si loin d'être un des Esseintes des grands express européens a exercé une grande influence sur le domaine littéraire du voyage, mais il est lui aussi passé dans la vitrine.

Les années fuient et le maître de la Sérénissime passe aux *notations* : il disperse dans ses essais et construit, à petites touches, une théorie neuve et subtile du voyage. Bonheur du voyage : grâce à lui on devient un autre (toujours l'obsession de l'évasion), Londonien à Londres, Portèño à Buenos Aires, Romain dans Rome [1]. Mais cela se joue en plusieurs temps : d'abord le plaisir de la première impression : fraîcheur et surprise. Second temps : vous devenez un homme du pays, le comprenez si bien que vous serez peut-être capable un jour d'écrire sur l'Espagne un livre aussi profond que, disons, *l'Essence du Casticisme*. Mais attention ! vous risquez, en cours de séjour, de vous endormir dans l'habitude, de devenir pareil à un « indigène » que l'habitude justement a rendu aveugle ; alors, si ce risque surgit, il faut partir (voir ici le *Journal*) et revenir enveloppé de l'air d'ailleurs.

Ainsi *comme un scaphandrier* vous respirerez encore l'ailleurs et vous regarderez l'ici. Et, avec ce *recul* d'air, d'espace et de temps, vous verrez neuf (marche vers le thème : actualité *profonde*). Et la littérature ? Eh

1. Comme Stendhal, précurseur involontaire et passionné, avait été *Milanese*.

bien ! décidément *Barnabooth* avait lancé le chant du cygne et Larbaud occupe maintenant une autre position : le temps est passé où l'on pouvait évoquer des randonnées de découverte, la joie de la première couleur ou aiguiser son romantisme au spectacle de paysages nouveaux. Il faut maintenant écrire non des *livres de voyage*, mais des *livres de séjour*. Et là encore, comment ne pas donner raison à Larbaud ? De ces livres-là notre littérature manque cruellement. Où sont nos grands livres de séjour sur l'Angleterre, sur l'Allemagne, sur l'Espagne ? Les véritables, les durables *introductions à l'intelligence* des divers pays d'Europe .

Mais, voilà, Larbaud lui-même n'en a pas écrit. Il a montré la voie, il a composé sur ce thème des pages révélatrices et nécessaires qui resteront, mais lui qui (par exemple) a si souvent « attaqué » l'Espagne (au sens où un virtuose attaque une sonate), qui en a rêvé enfant, qui l'a traversée adolescent, qui y a séjourné homme, il en est resté aux notes de dégustation espagnole (ô justes, ô ravissantes !). Et pourquoi donc ? Parce qu'aussitôt le séjour commencé, les invisibles remparts de la Sérénissime se sont placés autour de lui, les parois de la bulle se sont épaissies, et dans le temps même que les grandes perspectives lui échappaient, il devenait sourd aux cris de douleur qui venaient de France.

Somme toute, la biographie n'est pas aussi vaine que Larbaud lui-même le pensait (il n'était pas curieux des faits, mais des influences intellectuelles [1]). Elle éclaire parfois sur l'essentiel en faisant gagner du temps : si, dans le domaine du voyage comme dans les autres, Larbaud n'a pas franchi une limite, en deçà de laquelle il est *parfait, exquis, exemplaire*, s'il n'a pas été *plus loin*, n'est-ce pas parce qu'en 1917, à Alicante, il a pu être si délicieusement heureux ?

A peine ces mots écrits, punition de ma vaine assurance, je pense à Larbaud et l'Europe et il me faut avouer aussitôt qu'ici il n'est plus question de barrières — et moins encore de frontières. Un Européen semblable à Larbaud, je pense qu'il n'y en a jamais eu, car il ne l'était pas seulement d'esprit mais d'abord de cœur et du plus fin, du plus profond de sa sensibilité. Par sa culture, par ses amitiés, par ce qu'en chaque pays il avait su comprendre et aimer, il se sentait aussi complètement anglais qu'italien ou français ou allemand. Aimant tous les langages d'Europe, comme un linguiste d'un patriotisme délirant aimerait tous les patois de sa nation. Ecrivant également en anglais, en italien, en espagnol — et si son journal d'Espagne est en anglais ce n'est pas seu-

1. Et on lui doit précisément des relevés, des cartes d'influences littéraires françaises et européennes d'une lucidité inégalée. Il s'amusait même à déceler en ses propres vers (ou ses proses) l'écho des voix d'autrui...

lement par l'effet de précautions domestiques du style Pepys, mais pour le plaisir de se transporter en esprit dans un « autre » pays de son Europe (*Europe, une seule grande ville*). Pour comprendre Eça de Queiroz et tous ses amis de Lisbonne, il avait appris le portugais ; il lisait le roumain et écoutait avec attendrissement, en Albanie, un idiome d'une Europe ancienne qu'il appelait irredente.

Tout cela, c'était du bonheur. Mais, pour accomplir une sorte de devoir social et patriotique, pour payer sa dette de riche voyageur, Larbaud a traduit Butler, Whitman, Joyce, Miro, d'autres encore — dix volumes, trois mille pages. Transporté aussi du désir de faire connaître Patmore aux Français, Fargue aux Anglais, Valéry aux Italiens. Si utile en ces travaux, si judicieux, si profondément sincère, qu'il méritera de se voir élever un jour une statue portant cette inscription : *A Valery Larbaud, le premier des Européens, les écrivains d'Occident.*

Cette Europe qu'il chérissait, il ne savait pas comment on pourrait la créer. S'en souciait à peine. Lui, préparait le climat du cœur. Le reste était du domaine de l'action et de l'actualité. Alors, s'il y pensait, il ne savait plus très bien en quel siècle son esprit se fixait, rêvant également d'empire romain d'Occident ou d'États-Unis d'Europe — de pape et d'empereur. Au milieu des souvenirs de la vieille Europe impériale, glissant une fois encore vers le jeu, on le voyait imaginer la résurrection des petits états, frères disparus du Lichtenstein ou de Saint-Marin, le *duché* par exemple, le sien, le Bourbonnais, celui dont, avec des amis érudits, il caresse le souvenir dans ce petit livre de dialogues et de voyages qu'il a nommé, en souvenir de l'ordre de l'Écu d'Or fondé en 1366 par « notre duc » Louis II de Bourbon, *Allen*.

C'étaient là, au même titre que ces poèmes polyglottes qu'il adressait à ses amis, en guise de souhait, à la fin de l'année, amusements de « riche amateur » — du riche amateur qu'avait été Barnabooth. Mais Larbaud a tenu à s'expliquer lui-même dans son journal sur le sens de l'expression, d'où il voulait arracher l'idée de gros fermages et de portefeuille opulent. *Stephen Hudson, comme moi... ne s'est jamais forcé, n'a jamais écrit que pour son plaisir, rebutant toute idée ou projet qui ne s'est pas présenté comme un plaisir assez vif pour avoir le caractère ou plutôt les caractères d'une haute entreprise amoureuse... C'est ce qu'ont fait bien des gens sans être riches, de telle sorte que la variété « riche amateur » est plutôt un état d'esprit qu'un fait social économique.*

Qu'il y eût d'ailleurs d'autres *états d'esprit* aussi littérairement féconds (de Flaubert à Claudel en passant par Dostoïevski), Larbaud naturellement, le savait mieux que personne. C'est pourtant en riche amateur (et malgré qu'il en ait, pourvu des rentes nécessaires) qu'il a poursuivi ses immenses lectures et composé ces nombreux et pénétrants essais qu'on doit, faute de mieux, appeler critiques. Mais c'étaient réflexions d'un « lettré entre les lettrés » plutôt que d'un « critique ». Ce qu'il eût préféré

composer, c'était l'histoire de ses ravissements. En fait, son premeier travail, entrepris par goût de la volupté mais aussi par *esprit de justice*, a été de ramener au jour les oubliés, de faire connaître Scève, Heroët, Racan, Patru, Jean de Lingendes, ceux de *l'actualité de toujours*. Mais quand il a commencé d'écrire sur eux, il s'est vu tiraillé entre deux tendances : la tradition « riche amateur » : dire simplement son plaisir ; et l'idée de « recherche scientifique » : retrouver les influences, les origines, les affinités, démonter les phrases, analyser la prosodie d'un poème, si bien que ses essais se sont longtemps présentés sous deux aspects alternés : fiches à plat et rêverie délicieuse. Puis il a choisi décidément une forme plus libre, très courts essais ou notes, conçus et écrits avec autant de soin amoureux et d'art que des poèmes en prose, ou encore réflexions de linguiste sur le langage ou la *technique* montées comme des nouvelles, des portraits ou des apologues. Et dans tout cela un amour profond pour le style, pour le *métier* que Larbaud, devenu une sorte de bénédictin patient et attentif, considérait comme une seconde patrie. En style pompier et dans un esprit résolument optimiste, on avait dit jadis : « Tout homme a deux patries : la sienne et la France. » Lui aurait pu dire : « J'ai deux patries ; l'Europe et mon métier. »

♣

Ayant fait revivre Antoine de Nervèze, un romancier oublié de la fin du XVIe siècle, Larbaud dans *Ce Vice impuni la Lecture*, concluait : *O Antoine de Nervèze, petit précieux, permets que je te dédie cette élégie en prose... sur le beau plaisir solitaire et morose de la Lecture et quand je serai devenu à mon tour un petit oublié... et que mes livres auront suivi le sort des autres choses vaines et périssables, puisse un érudit (mais qu'il soit lettré !) écrire mon nom près du tien.* Souhait modeste que la postérité comblera. Et bien au-delà. Car il n'est pas question ici d'un petit romancier précieux, mais d'un des meilleurs prosateurs, d'un des écrivains importants de notre siècle. Et, au terme de ce bilan je me demande si je n'ai pas été un jeu injuste pour la Sérénissime et pour la cabine à bord du navire d'argent.

Ce n'était pas sans raison qu'on croyait y respirer parfois un air de couvent : Larbaud, ce dégustateur voluptueux, avec les années, ne s'était-il pas transformé en clerc — du clergé de l'esprit ? Et s'il s'enfermait dans sa cellule, n'était-ce pas alors pour préserver quelques précieuses valeurs spirituelles ?

Peut-être, n'ai-je pas assez marqué ou senti le moment où la Sérénissime est devenue un cloître, un cloître où Larbaud a accompli son « devoir » comme l'avaient fait les moines du moyen âge défendant les trésors de la culture au milieu de pays ravagés. Peut-être Larbaud, d'ailleurs, avait-il toujours lutté, d'abord pour préserver une sensibilité

extrême puis pour atteindre une vérité de toujours — et peut-être à la fin de ces combats y avait-il nécessairement un prix à payer ? La maladie ? Que savons-nous des rapports du corps et de l'esprit ? De leurs luttes ? Je commence à me demander si dans cette vie en apparence divisée il n'y eut pas une unité secrète, une unité durement conquise. La nature avait fixé des limites, l'esprit voulait les franchir. Mais pour Larbaud il n'y avait sans doute pas d'autre moyen d'être lui-même que celui-là précisément, ce système de défenses et d'évasions qu'il a choisi et auquel nous devons un poète, un découvreur de valeurs méconnues, le mainteneur d'un art de vivre et le défenseur d'une Europe qu'il faut faire revivre si nous ne voulons pas périr.

⁂

PARMI LES LIVRES : PIERRE GASCAR, ROGER VAILLAND, JEAN ROSTAND, NICOLE DUTREIL, POUCETTE, AXEL BARRAS, HENRI ROUSSEL, NICOLE, MINOU DROUET, VAHÉ KATCHA

— *La Graine* de Pierre Gascar (Gallimard) est un beau livre noir, puissant, un livre qu'on aurait, je pense, couronné si déjà Gascar... Des souvenirs (personnels sans doute) y nourrissent le récit d'une enfance vécue presque au-delà du malheur. Solitude d'un enfant que le destin confronte sans cesse avec la misère, la sottise, la folie, la cruauté, une enfance cernée par ces affreuses agonies d'animaux évoquées déjà dans les *Bêtes*. Une enfance où surgit d'ailleurs à chaque coin de rue la mort, la mort avec laquelle des gamins jouent en s'installant dans un corbillard abandonné, la mort réclamée comme un spectacle « intéressant » que s'offre l'enfant en provoquant le suicide d'un vieillard. Livre plus angoissant que ceux de Vallès ou de Gorki *(Mon Enfance, En gagnant mon Pain)* parce que le souvenir de Kafka est là. Livre trop pesant même, parce qu'une *volonté* systématique semble intervenir — ce qui est toujours dangereux — mais où le désespoir rejoint la noblesse.

— M. Roger Vailland *325 000 francs* (Corréa) invite à comparer l'effort de coureurs cyclistes (remarquable récit d'une course) et celui de deux ouvriers en lutte avec une machine qui les menace, les vide et finit par les mutiler. Le roman de ces hommes qui pour gagner la somme nécessaire au mariage de l'un d'eux se condamnent pendant six mois à un extravagant effort de champions de la presse à injecter est fortement marqué par les idées politiques de l'auteur qui s'accordent comme elles peuvent avec une aristocratique inclination de moraliste. Bien qu'installé de l'autre côté de la barricade, Vailland par les « blancs » qu'il ménage dans son récit fait penser à Jacques Chardonne — mais il se veut dur et n'oublie pas qu'il a beaucoup lu Stendhal. Sujet, style, mise en place, souci de propagande, l'écrivain de talent qu'est Vailland a fixé

ses thèmes et risque de s'immobilier. *325 000 francs* est trop près de *Beau Masque...*

— Chaque matin entre 5 et 6 heures le héros de Jean Dutourd, *Doucin* (Gallimard) pense sa vie et se prend en horreur. Il « file » le monologue de l'homme moyen qui se sait tel, se juge durement et prend en haine ses femmes, son métier, lui-même. C'est une manière de porter sur le plan général les angoisses d'un homme encore jeune happé par l'horloge de son bureau et la grisaille de ses « plaisirs », bref par l'ennui. Sujet difficile dont malgré son esprit Dutourd n'a pas réussi à éviter toutes les trappes.

— Il y a des pages sensibles et fermes dans *le Miel Acide* de Nicole Dutreil (Gallimard), récit du bref passage en Oubangui d'une jeune femme qui est venue rejoindre là son fiancé, ingénieur d'une compagnie minière. Hélène a fait le voyage avec le président de la compagnie, Alari, dont l'auteur a tracé un portrait complexe et attachant : c'est un aventurier dont la réussite a fait un chef déjà empâté, vaniteux, cynique, vantard, mais intelligent et paraissant fort. Ne l'étant pas tellement d'ailleurs puisque, des dépêches lui ayant apporté de France l'annonce de sa ruine, il se suicide au cours d'une chasse devant Hélène. Celle-ci s'était déjà éprise de lui et croyait avoir affaire à un grand condottiere. Par comparaison son fiancé lui paraît fade. Aussi l'abandonne-t-elle pour rentrer en France en compagnie d'un tiers qu'elle a subjugué au passage. La composition de ce roman est fiévreuse et déconcertante, mais on s'intéresse au singulier Alari et l'on apprécie chez l'auteur une assez poétique faculté de se perdre dans le présent.

— Trois séries d'images Saint-Germain-des-Prés : *Les Vraies Jeunes Filles* de Poucette (Gallimard), *Le Petit Génie* de Henri Roussel (Julliard), *Sublime* d'Axel Barras (Deux Rives). Elles intéressent plus l'histoire des mœurs que la littérature. Poucette présente divers danseurs et ivrognes germanopratins : un assassinat met vite le point final à ce qui n'est qu'une esquisse de roman. H. Roussel décrit les impostures publicitaires d'un romancier de dix-huit ans alléché par la fortune de Françoise Sagan. Axel Barras, préfacé par Jouhandeau, se cantonne dans le Parc aux Cerfs des homosexuels : livre faible et scandaleux.

— *Les Lions sont lâchés* (Julliard) ont, paraît-il, un grand succès de vente. Derrière le pseudonyme Nicole il y a deux auteurs, deux jeunes Parisiennes. Un groupe de gens du « monde », d'un monde en tout cas qui se veut intelligent et libre de mœurs, s'agite sous leur direction. Là les conquêtes amoureuses sont le souci premier et on les prépare et les exécute dans un esprit libertin, égoïste et désinvolte, où nous pouvons voir à la rigueur, la réapparition de l'air du XVIIIe siècle. Il est certain que Nicole a lu et relu les *Liaisons Dangereuses* ; elle en a surtout retenu

l'aptitude à associer les jeux de l'amour physique à l'épigramme ou à la perfidie. Sans nier l'adresse des exécutantes je n'ai pu m'intéresser à des aventures si délibérément « *composées* ».

— Ces poèmes de Minou Drouet qu'on a publiés chez Julliard avec ses lettres, ces poèmes qui agitent les journalistes, il faut avouer que c'est très joli, subtil, agréablement précieux. *En me levant | j'ai regardé la mer | la mer | a regardé | le ciel | et elle a chuchoté | oh ! tu es habillé en vieil argent ? | Ben moi je vais en faire autant. | Dites vous ne trouvez pas vraiment | que la mer est influençable ? | Maman vient d'allumer | le feu | le feu | joyeux | a raconté si tant de choses | que le fagot en devient rose | et les bûches en font autant | Madame je crois que vraiment | ça se gagne l'influençable*, etc. La question est de savoir si, à huit ans, on écrit cela ou encore ceci : « *Mon chien je n'avais que toi, tu n'avais que moi* », etc., poème de tristesse qui rapproché du précédent indiquerait que la petite Minou dispose d'un large clavier. Pour joli que ce soit, il me semble que la maison Seghers publie chaque mois un assez bon nombre de poèmes aussi « jolis » (et d'autres aussi, plus âpres et plus troublants). Et puis il semble bien que cette enquête de *Elle* soit décisive. Ce serait la « mère » de Minou qui, disciple de Macpherson, aurait... Et alors la critique va retomber dans l'incertitude des conservateurs de musées hollandais, en face des faux Vermeer : Exposons-nous ?...

— De Vahé Katcha (né arménien) *Œil pour Œil* (Plon) est l'histoire d'une vengeance. Bortak, un Syrien, jugeant le docteur Hermet responsable de la mort de sa femme, l'attire dans le désert et, sacrifiant d'ailleurs sa propre vie, le fait mourir de soif et d'épuisement. Je n'ai pu croire à cette aventure et me suis avancé avec agacement plutôt qu'avec émotion au milieu de ces scènes de haine et d'horreur jusqu'à une conclusion dont la valeur symbolique (il paraît qu'il y en a une) m'a échappé.

MARCEL THIÉBAUT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

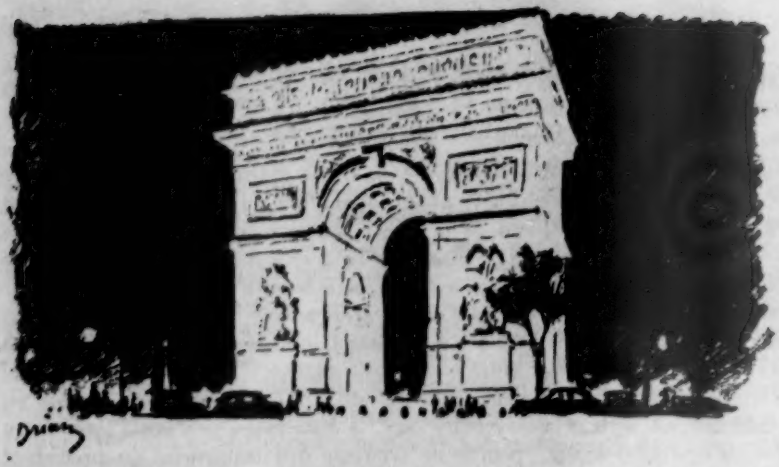
G. I. MARIONS-NOUS

par Nelly Stone *(Laffont)*

Sous ce titre qui fait craindre soit un récit à l'eau de rose, soit une chronique épicée de gauloiseries, Nelly Stone a écrit un charmant livre : c'est le journal vécu d'une jeune Provençale qui, après le débarquement, fait à Marseille la connaissance d'un officier américain, l'épouse, le suit dans ses différents postes à Paris, puis à Munich, enfin à Kansas-City. L'auteur joint à beaucoup de courage — c'est à peine si elle évoque de sérieux ennuis de santé — de la fantaisie, un esprit d'observation malicieux qui rend attrayante la lecture de ce livre sans prétentions : sur la « way of life » américaine, il nous en apprend autant que de sérieuses études. Quelques gaucheries de style. On attend de Nelly Stone un nouvel ouvrage de la même veine sur la suite de ses expériences américaines.

S. DE LA BAUME

(Suite de la chronique bibliographique 176.)



LE MOIS A PARIS

La Collection Courtauld. — Le Salon d'Automne. — En 1900, à l'exposition de la *Centennale*, où, pour la première fois, tous les grands impressionnistes — Manet, Sisley, Monet, Renoir, Cézanne — étaient enfin réhabilités, une délégation de l'Institut traversait en hâte les salles où figuraient ce même *Déjeuner sur l'Herbe*, ce *Bar aux Folies-Bergère*, cette *Loge* de Renoir, ainsi que maints paysages réunis aujourd'hui pour quelques semaines aux murs de l'Orangerie.

— *Passons*, déclara simplement l'académicien en tête du cortège. *Passons, messieurs, voici la honte de l'art français.*

Les collections que Samuel Courtauld donna en partie à la Tate Gallery, en partie à l'*Institut d'Art* qui porte son nom à Londres, sont d'une telle qualité que la sélection américaine, qui résumait elle aussi l'an passé un des plus radieux moments de la peinture française, en paraît presque éclipsée. On s'étonnerait qu'un grand industriel anglais n'ait eu d'yeux que pour des œuvres de notre pays si l'on ne savait que, descendant d'émigrés protestants, il s'est senti redevenir Français devant les atmosphères et les types éternisés par nos peintres.

Sélection à certains égards comparable à celle que constituait à la même époque Oskar Reinhard à Winterthur et qui, bien qu'elle se limite à quinze grands noms, témoigne, par son homogénéité même, de l'unité de vue et de sensibilité du collectionneur qui l'a formée. Est-il dans l'œuvre de Renoir — qui triomphe ici avec Manet, avec Cézanne, avec Van Gogh, avec Seurat — beaucoup d'œuvres où les qualités les plus opposées s'équilibrent avec autant d'aisance et d'éclat, aussi solidement construites, aussi

représentatives d'une civilisation, d'une race et d'un siècle, que la *Loge*, ce double portrait exposé en 1874 à la première manifestation du groupe, et qu'un homme de trente-trois ans a mené sans hésitation en quelques séances ? Cette même sûreté dans l'exécution, ces mêmes pouvoirs de rayonnement, nous les retrouvons dans une autre et ravissante loge intitulée *La première Sortie* et dans *Place Clichy*. Aucun paysage de Cézanne ne surpasse la *Montagne Sainte-Victoire* (1893), aucun Seurat ce *Pont de Courbevoie* (qui nous console de l'absence d'un des joyaux de la collection : la *Baignade*).

La plupart de ces tableaux étaient universellement connus par des reproductions en noir ou en couleurs. Mais la comparaison avec les originaux souligne tout ce que comportent de trahisons ces faux semblants, et l'immense part d'interprétation laissée aux chromistes. *La Loge, le Bar aux Folies-Bergère* étaient déjà venus à Paris il y a quelques années. Pourquoi nous paraissent-ils avoir un peu perdu de leur fleur ? C'est qu'on les a fait passer par les ateliers de restauration de la National Gallery, dont les méfaits, hélas, ne se comptent plus. Les attentats commis contre un chef-d'œuvre, qui dure, ne sont-ils pas plus graves encore que ceux commis contre un mortel ?

— Le *Salon d'Automne 1955* vaut surtout par la volonté qu'affirment un certain nombre de jeunes d'échapper aux limites du petit format et de concentrer leur effort sur une toile qui leur permette d'aborder simultanément tous les genres. Aucun effort n'est comparable à celui qu'a fait André Minaux dans sa *Sieste*, composition de quatre mètres sur trois et qui groupe en plein air, dans un décor couleur de chaume, une huitaine de personnages. Je sais bien que ce n'est pas à ses dimensions qu'on mesure la valeur d'une œuvre d'art, mais, depuis longtemps, trop d'artistes se contentent d'exposer une variante de la même nature morte, du même paysage. Nous sommes reconnaissants à Roger Montané (*La Place du Village*), à Guerrier (*Paysage méridional*), à Aujame (*L'Après-midi à Sauvagnat*), à Guiramand (*Les Modèles aux Fleurs*), à Limouse (*Danseurs arabes*), à Jansem (*Scène de Marché*), à Gérard Singer (*Le Chantier de la Ciotat*), à Pierre Faure (*Les Laveuses*), d'avoir tenté de se montrer universels, ainsi qu'à Rohner, à Constant Lebreton, à Mac Avoy, à Planson, à Heuzé, à Terechkovitch, à Lebreton, de s'être efforcés d'échapper aux généralisations d'usage pour atteindre à la définition du caractère individuel.

D'importantes rétrospectives — Matisse, Derain, Albert André, Louise Hervieu, Decœur, Soulas, Paul Welsch, Bertram — l'amorce d'une section de sculptures, ajoutent à l'attrait d'un salon dont la présentation même permet à nombre d'envois de qualité de se faire valoir mutuellement.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Paris de demain : un dépotoir ? — J'ai parlé ici à diverses reprises du Paris de demain qu'il faut prévoir, modeler, façonner, afin qu'il soit digne du Paris d'hier et non pas semblable à nos banlieues anarchiques et pouilleuses. Mais, parmi ceux qui ont le pouvoir d'y veiller, qui sont à la tête des services du Gouvernement ou qui président des commissions d'urbanisme, y en a-t-il qui aient vraiment ce souci ? On peut en douter quand on voit avec quelle légèreté on sacrifie des projets longtemps mûris pour se rallier à la première initiative venue.

Il était enfin convenu que le rond-point de la Défense serait le centre architectural moderne de la voie triomphale qui reliera le Louvre à Saint-Germain. Déjà la T.C.R.P. étudie la double ligne de métro qui est indispensable à la mise en valeur de ce nouveau quartier où, autour de bâtiments administratifs, pourra s'étendre une cité des affaires et une zone résidentielle.

Il n'y avait plus qu'à se mettre d'accord sur les édifices qui s'élèveraient autour du rond-point de la Défense et qui permettraient à nos architectes modernes de réaliser l'œuvre vraiment grandiose qui caractériserait le Paris de notre temps.

Eh bien, en quelques semaines, tous ces beaux projets sont oubliés, abandonnés. Le Centre national des Industries et des Techniques décide-t-il, ce qui est très louable, de construire au rond-point de la Défense, aussitôt on lui donne toutes les autorisations désirables, sans chercher à se rendre compte si la construction projetée ne viendra pas détruire irrémédiablement la perspective monumentale envisagée.

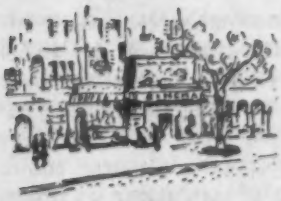
En effet, plus de bâtiments ordonnancés. On aura un immense parapluie triangulaire qui viendra buter sur un des côtés du rond-point. De l'autre côté, un simple parking. Comme je faisais observer au Président de la Commission d'urbanisme de la région parisienne, qu'aucune ordonnance n'était plus possible, il me répondit, d'un air embarrassé, qu'on pourrait à la rigueur reculer « un peu » le parapluie. L'Académie d'Architecture et divers groupements se sont prononcés contre ce projet insensé. Veut-on faire du Paris de demain un dépotoir ?

Autre décision scandaleuse. Alors qu'on cherche à faire éclater Paris jusqu'à Versailles et Saint-Germain, l'Assemblée de l'Union Française se trouve trop éloignée, à Versailles, trop éloignée des journalistes qui n'assistent pas à ses séances. Alors, elle a jeté son dévolu sur le Musée des Travaux Publics, le chef-d'œuvre de Perret. Nous avons un magnifique musée moderne, conçu spécialement pour ce qu'il devait présenter. On va dépenser des milliards pour en détruire toute l'ordonnance intérieure et y installer l'Assemblé de l'Union Française, tandis qu'on casera

n'importe où, — pourquoi pas à Versailles, dans les locaux abandonnés par l'Union Française ? — le Musée des Travaux Publics.

Ce gaspillage des deniers de l'État est-il bien raisonnable ? Ce qu'il faut, ce n'est pas ramener à Paris l'Assemblée de l'Union Française, mais transporter à Versailles où les locaux libres ne manquent pas, d'autres administrations en ayant soin d'améliorer encore la rapidité des communications entre ce qui fut la cour et la ville.

GEORGES PILLEMENT



Les Grandes Manœuvres. — Les Héros sont fatigués. — Quelques pas dans la vie. — Avec *Les Grandes Manœuvres*, René Clair s'est plu à écrire une variation sur le thème *On ne badine pas avec l'Amour*. René Clair a les qualités d'un poète et d'un Français. Il sait badiner avec l'amour. Il possède les deux dons essentiels qui permettent ce jeu : le goût et la fantaisie. Tout est joli chez lui, même les couleurs. Les personnages éprouvent des sentiments honorables et je ne suis certes pas de ces esprits chagrins qui crient à la contre-propagande parce qu'un jeune officier de cavalerie apparaît sous des dehors frivoles, d'autant plus que Gérard Philipe est un de ceux qui peuvent faire admettre un soupçon de muflerie.

Je ferai tout de même deux reproches à René Clair. Il lui manque un rebondissement au milieu de son histoire. On souhaiterait à ce moment un peu d'imprévu, un de ces coups du destin que savent si bien ménager les auteurs de romans policiers. Il accepte assez facilement la fatalité qu'il s'est imposée. La jeune femme qui est l'enjeu d'un pari assez odieux aime celui qui l'a bafouée. Il ne peut guère sortir de là et il n'en sort, d'ailleurs, que par une fin assez ambiguë. Jolie, mais non satisfaisante. (Il l'a préférée, sans grande conviction, à la fin nettement dramatique qui a été offerte dans certaines présentations.)

L'autre reproche concerne la pertinence de ses remarques sur la province. Le tableau provincial n'est pas assez serré et il a oublié sans doute cette règle d'or que la fantaisie vaut d'autant plus que le milieu où elle fleurit est plus vrai. Qu'une modiste soit divorcée ou non est de peu d'importance. Elle ne sera reçue en aucun cas par la société provinciale (surtout avant 1914). En revanche, l'agrément du détail est continuel. Il y a des petits chefs-d'œuvre d'esprit : le bal et la loterie, le tête-à-tête muet sur le mail, la rencontre des deux dames qui ont le même chapeau, les fredaines du colonel condamné à l'indulgence. C'est un film très fran-

çais, et c'est précisément cela que les gens de Moscou ont apprécié. Ne soyons pas plus royalistes qu'eux.

— *Les Héros sont fatigués*, de Marcel Ciampi, appartient au genre amer et cache sous des prétentions littéraires trop visibles un vulgaire mélodrame. Il y aurait un élément intéressant : le reportage dans le pays noir affranchi qui prétend se libérer de toutes les tutelles. Mais cela est vite abandonné pour une méchante histoire. Deux as de guerre, un Français et un Allemand, se sont affranchis du nationalisme... pour voler des diamants. Ils s'allient contre un tenancier de bar qui prétend les voler à leur tour. Et cela finit par une guerre qui, pour être particulière, est aussi sanglante et cruelle que les autres. Personnellement, cette bataille des diamants me laisse assez indifférent.

— Pour *Quelques Pas dans la Vie*, film franco-italien qui réunit sur l'affiche les noms éclatants de Blasetti, de Vittorio de Sica, de Michel Simon, de Danièle Delorme, d'Yves Montand et de quelques très bons acteurs italiens, le verdict est unanime. C'est un film raté. On ne peut pas croire une seconde à ces sketches italiens joués par des Français et les trois premiers se déroulent dans une atmosphère de morne ennui. On se réveille pour celui où V. de Sica incarne un conducteur d'autobus napolitain habité par l'esprit de fantaisie, encore que cette fantaisie soit poussée un peu loin. Mais le dernier sketch méritait un meilleur cadre. Il nous montre un vieux couple d'aristocrates fatigués réduits à faire de la figuration au cinéma et découvrant qu'ils auraient pu s'aimer au temps de leur fortune. C'est très mélancolique, admirablement joué par un merveilleux de Sica, d'un ton parfaitement pertinent et joli en tous points. Dommage qu'un vrai joyau soit enchâssé dans une si pauvre bague !

JEAN FAYARD

Gérard de Nerval à la Bibliothèque nationale. — Le gentil Nerval auquel, hier encore, les manuels de littérature n'accordaient guère plus de quelques lignes condescendantes, vient d'entrer à la Bibliothèque nationale, après Balzac, Hugo, Zola, Rimbaud, George Sand, Lamennais et Sainte-Beuve. On sait avec quel soin sont organisées ces expositions ; celle-ci l'a été par M. Roger Pierrot et Mlle Françoise Gardey [1], tandis que M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale, a préfacé lui-même le catalogue.

1. Exposition organisée avec le concours de la Direction générale des Arts et des Lettres dans le cadre de la commémoration du centenaire de Nerval, animée par M. Pascal Bouette et Mlle Gisèle Marie.

Cela seul est une révolution, le résultat des efforts d'une pléiade d'écrivains et de critiques, depuis Aristide Marie[1] jusqu'à Henri Clouard, Jeanine Moulin, Jean Richer et R.-M. Albérès qui ont su arracher le poète de Mortefontaine à l'ombre dont il s'était lui-même enveloppé. Nerval a souffert à la fois de sa propre discrétion, de la gloire tapageuse des grands romantiques, Hugo, Balzac, Michelet, George Sand, ces « monstres à la fibre forte », comme les appelle M. André Maurois, et de la place prise par les poètes maudits, et singulièrement par Rimbaud. « En un sens, dit R.-M. Albérès, il ne serait que juste de les unir. Mais Rimbaud est et *se veut* le « voyant », tant par sa vie que par son œuvre. Au contraire, la double vie semble *naturelle* chez Nerval et demeure discrète[2]. » Poète maudit, Rimbaud a tout fait pour le paraître ; Nerval l'a été malgré lui. Un soir de 1840, au milieu d'une vie banale, sans excès, triste parce qu'il a perdu Jenny Colon, il a cru retrouver « l'inconnue des *Amours de Vienne* » et s'est enfoncé à sa suite dans un autre monde. Ce jour-là, il n'a pas choisi son destin, mais son destin l'a trouvé « Qui l'a une fois connu ne s'en sépare pas aisément[3] ». Le littérateur est mort, et tout ce qui, chez Nerval, était décoration, pittoresque, journalisme, disparaît sous « l'envahissement progressif du rêve ». Comme Kafka à l'affût de ses fantômes, il est désormais la proie de ses visions, qu'il s'efforce de transposer dans un immense cycle légendaire ou d'innombrables réminiscences littéraires se mêlent à ses rêves intimes, et où, comme le remarque Albérès, « sans cesse le littérateur appliqué masque le visionnaire ». Nerval s'était d'ailleurs toujours intéressé à la littérature mystique, aux phénomènes ésotériques, au dédoublement d'un Raoul Spifame, aux confidences de Restif de La Bretonne, à la vie de Cazotte et de Cagliostro qu'il évoquera dans *Les Illuminés*. Cette quête de l'invisible fait l'unité profonde de sa vie, elle l'oriente vers « ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible ».

L'apport de Nerval à la littérature française, sans être aussi décisif que l'affirme M. Thierry Maulnier (qui supprime à son profit tous nos grands romantiques), n'est pas négligeable. Si l'on élimine le côté gilet rouge (en fait, à peine rouge) et les fades pastorales de ses débuts, les plaisanteries de cabaret, les histoires de spectres auxquelles il s'est trop longtemps complu, et ce qui, dans son orientalisme, appartient seulement au goût de sa génération, l'abus des légendes et des rencontres napolitaines, que reste-t-il, en définitive, de son œuvre ? Il reste les mythes autour

1. Dont sa fille, Mlle Gisèle Marie, vient de rééditer la biographie, aujourd'hui classique, de Nerval (Hachette).

2. R.-M. Albérès : *Gérard de Nerval*. (« Classiques du XIXe siècle ». Editions Universitaires.)

3. Dit don Pélage dans *Le Soulier de Satin*.

desquels il l'a, plus ou moins consciemment, ordonnée. Sans doute ceux-ci sont-ils, si l'on peut dire, des « mythes-enfants », des mythes à l'état naissant : ainsi, le « mythe du Château », rêve d'enfant prolongé dans l'âge mur, d'un vieil enfant qui cherche encore à la croisée d'une fenêtre le visage d'une belle aux longs cheveux. De ce mythe, un Kafka, un Julien Gracq tireront de bien autres effets. Parfois le poète alchimiste balbutiant, voit apparaître dans le creuset improvisé qu'il a posé sur un modeste feu de bois, des éléments inconnus ; il voudrait qu'on le croie capable de créer à tout moment ces cristaux miraculeux où se sont fixés un instant les fantômes qui l'avaient si longtemps hanté. Il nous laisse entendre qu'il est une clé, et une seule, pour ouvrir les sonnets des *Chimères*, et que cette clé nous donnera la vérité du monde. D'autres l'ont cru, oubliant que le pauvre Gérard n'est pas Faust.

C'est sa vie apparente que nous suivons à la *Bibliothèque Nationale* en regardant les doux paysages de son enfance, ses lettres, les portraits de Jenny Colon, ses souvenirs — journalisme, théâtre, voyages, jusqu'aux tristes dernières années où la clinique du docteur Blanche devint son vrai foyer. Peu de manuscrits, mais le registre de la Morgue, avec ses mentions impersonnelles et poignantes (« Labrunie Gérard, dit de Nerval..., un habit noir, deux chemises en calicot. Le corps a été réclamé par la Société des Gens de Lettres ») et le numéro de la *Revue de Paris* (du 15 février 1855) où parut la seconde partie d'*Aurélia*, dont il n'a pu corriger les épreuves.

— Toujours à la *Bibliothèque nationale*, le *Xe Salon national de la Photographie* suggère qu'il y a peut-être maintenant *trop d'art* dans certains portraits, où l'on rivalise tantôt avec M. Ingres et tantôt avec Rembrandt ; les gros plans de Mme Thérèse Le Prat ont toujours les mêmes traits pathétiques, les personnages de Mme Jeanine Niepce les mêmes contrastes blancs et noirs. *Des diapositives* de dimensions trop restreintes donnent une idée des possibilités du technicolor appliqué à la photographie d'une ville (Arles ou Marseille). Il faut noter aussi les jongleries d'un Jean-Pierre Sudre (qui photographie des boules dans un verre), les hommes célèbres de Marcel Amson (Cendrars, Henri Mondor), les images d'Amérique du Sud rapportées par Mlle Claude Arthaud, et surtout d'admirables instantanés des reporters de *Paris-Match* (M. Molotov, l'aga Khan, une accolade de Marcel Pagnol à Jean Cocteau) ou de *Point de Vue* (le roi Farouk). Mais on regrette de ne pas trouver de photographies véristes comparables à celles d'Italie ou de Scandinavie, dont j'avais pu admirer à New York, au *Metropolitan Museum*, un étonnant ensemble.

PIERRE DE BOISDEFFRE

La Danse. — L'ensemble japonais, le groupe Kabouki, que Mme Azuma fait paraître au théâtre Hébertot appartient bien plus au théâtre qu'au ballet. Aussi bien nous donne-t-on l'étymologie du mot kabouki : *Ka* : chanson ; *Bu* : danse ; *Ki* : représentation. C'est bien un genre théâtral complet qu'on nous présente, une pantomime mesurée réglée sur la récitation, le chant et l'orchestre, exprimant tour à tour un drame « noir », une comédie sentimentale, une fable mythologique ou un fabliau burlesque.

Ce qui frappe avant tout dans cette représentation, c'est son caractère de cérémonie : le kabouki, nous dit-on encore, s'est détaché du Nô par une réaction du goût plus populaire des bourgeois et des marchands des villes, rejetant l'art aristocratique, austère et pour eux ésotérique, des samouraï. Et, en effet, dans le programme qui nous est présenté on reconnaît, sous le réseau des conventions formelles, des traits de réalisme. A cet égard les saynètes de ce kabouki diffèrent beaucoup du magnifique spectacle des grands films historiques (*Rashomon*, *Les Sept Samouraï*, *La princesse Sen*...) dont la splendeur et le raffinement inouï viennent de nous éblouir...

Cependant les poussées naturalistes du théâtre de Mme Azuma n'ont pas effacé les traditions religieuses du théâtre où vont se manifester les présences magiques des Dieux et des Génies. Et la cérémonie de consécration qui la veille a préludé à la première soirée (et qui avait eu lieu, identique, à New York, à Londres...) indique bien cette persistance du rituel.

Autre élément de surprise pour notre public : la transposition des moyens d'expression et de la personne même de l'acteur : le visage est plâtré et impassible comme sous un masque : le costume, fait de soies aux vives couleurs et de brocarts rigides, amplifie le geste et la silhouette, les voix sont étranglées en murmures ou en clameurs aiguës ou gutturales. Il faut mentionner encore le rôle des accessoires : le sabre du guerrier, l'éventail de la coquette, les manches volantes du kimono — et le jeu subtil des mains, constamment mobiles ; et l'intervention si curieuse des « servantes de la scène », vêtues et voilées de noir et opérant à vue...

Ce n'est pas ici le lieu d'instituer un débat savant — ou pédant — sur la pureté de l'authenticité de ce spectacle ; bornons-nous à en signaler la stylisation, l'intensité et l'exotisme, signes de hautes qualités professionnelles au service d'un art pleinement élaboré.

PIERRE MICHAUT

L'âme de Tchékov. — La faveur dont a joui Tchékov dans le Paris de 1955 ne s'explique pas immédiatement. Entre le climat esthétique et moral où se meut l'auteur de *La Cerisaie* et de *La Mouette* et celui d'une époque où les grands succès de théâtre ont été pour les drames idéologiques de Sartre et de Thierry Maulnier, pour la mystique du *Dialogue des Carmélites* et le romantisme, raffiné jusqu'à la sophistication, d'Anouilh, on peut même trouver l'intervalle immense. Tchékov apparaît d'abord comme un homme de son temps, c'est-à-dire des années 1880 : en lui se rejoignent l'optimisme scientiste, qui ne met pas en doute le bonheur futur, sinon prochain, d'une humanité libérée par les conquêtes de la méthode expérimentale, et le pessimisme postromantique des artistes que dégoûtent la médiocrité et la laideur de la vie moderne. C'est le médecin, imbu de Darwin, qui écrit : *Dans deux ou trois cents ans, dans mille ans peut-être, il y aura une vie nouvelle, heureuse. Nous n'aurons point part à cette vie, bien sûr, mais c'est pour elle que nous vivons, que nous travaillons, que nous souffrons.* Et c'est l'esthète affligé, lecteur de Flaubert et contemporain de Maupassant, qui se lamente : *Pour autant qu'il soit possible de comprendre l'ordre des choses, la vie est uniquement faite d'horreurs, de soucis et de médiocrités qui se chevauchent.*

Homme de contradictions : une enfance humiliée, l'incompréhension des siens, la maladie qui l'atteint en pleine jeunesse et l'achève à quarante-quatre ans, lui ont fait l'âme triste et dure ; sans abolir, toutefois, le penchant à la tendresse, le goût de la bonté, tout le côté tolstoïen de son génie. Cependant le mysticisme ascétique de Tolstoï ne pouvait convenir ni au médecin qui croit au salut de l'homme par la science, ni à l'humaniste, soucieux d'un plein épanouissement terrestre de la plante humaine et qui a écrit : *chez l'homme, tout doit être beau, le visage, le vêtement, l'âme et la pensée.*

Par où Tchékov nous atteint-il donc aujourd'hui ? Je crois que c'est, d'abord, par ce que son génie a de simple, d'apparemment sommaire quelquefois. Gorki disait que *la forme de son talent est qu'il n'invente jamais rien :* il n'est que véridique, mais toujours prochain. Mme Sophie Laffite, qui vient de publier au *Seuil* un *Tchékov* bien informé et bien illustré, écrit dans le même sens : *Ce ne sont pas des révélations métaphysiques qu'il faut chercher chez lui, ni des idées neuves et brillantes, mais une sagesse simple, directe, la sagesse d'un homme perspicace, honnête et infiniment tendre.* Dirai-je toute ma pensée ? Avec son sens scrupuleux du réel, son dédain de l'idéologie, son souci de situer dans un décor exact des drames intérieurs franchement vécus et non arbitrairement ou symboliquement imaginés, Tchékov nous repose des aridités

sentimentales et des subtilités dialectiques des théâtres de théologiens et d'agrégés de philosophie.

Mais ce ne sont là que des mérites négatifs, et ses comédies comme ses nouvelles sont bien au-dessus de ce vérisme élémentaire : très haut dans le ciel de la poésie du cœur. L'art ou plutôt le miracle de Tchékov est, sur une grisaille brumeuse et plate qui s'accorde à son cher paysage de Mélikhowo, de laisser monter par intermittences les fusées d'un lyrisme intense et délicat ; et, davantage, de respecter et d'évoquer au-delà des mots cette marge de mystère qui enveloppe la vie, et d'écrire enfin, selon l'heureuse expression de Jean-Louis Barrault, *ces pièces bâties sur le silence.*

P.-H. SIMON

L'Islande à l'honneur. — Pour la première fois, le prix Nobel de littérature a été décerné cette année à un Islandais, Halldor Kilian Laxness, et ceci « pour la haute couleur de son œuvre épique qui a fait revivre le grand art des conteurs islandais », comme il est dit dans le bref exposé des motifs par lequel l'Académie Suédoise, selon une vieille coutume, explique son choix. Il ne s'agit donc pas seulement d'un hommage rendu à un excellent écrivain contemporain, mais aussi de rappeler une grande tradition littéraire qui date des premiers siècles du moyen âge et qui, paraît-il, est aussi mal connue du public — en dehors des pays scandinaves — que l'œuvre du lauréat lui-même.

En couronnant l'auteur de *Salka Valka* — le seul roman de Laxness qui ait été traduit en français, alors que plusieurs de ses ouvrages ont connu de grands tirages tant en Amérique qu'en Russie Soviétique — l'Académie Suédoise, s'il faut en croire certains commentateurs ici et ailleurs, se serait laissé inspirer par des considérations indues de politique internationale. Laxness, « communiste », devrait son prix aux sourires soviétiques à Genève ! Aucun reproche ne saurait être plus gratuit. Le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Anders Oesterling, présentant à la radio le nouveau lauréat, a pris soin de formuler quelques réserves au sujet de ses convictions politiques qui auraient, dit-il, déformé certaines parties de son œuvre. L'opinion prédominante de la critique suédoise ne voudrait voir dans ce prétendu communisme qu'une sorte d'application intégrale d'un christianisme primitif profondément enraciné, mêlé d'un patriotisme farouche qui voue à la même damnation les bons Danois oppresseurs de jadis et les Américains protecteurs d'aujourd'hui. Il convient de rappeler que Laxness, converti au catholicisme pendant ses années de vagabondage en France, fut un pratiquant fervent de sa

nouvelle religion avant d'embrasser, sous l'influence de Strindberg, et surtout de la jeune littérature prolétarienne en Amérique où Upton Sinclair devint son bon maître, des idées politiques et sociales très avancées.

Il n'est peut-être pas trop téméraire d'ajouter, pour mettre les points sur les i, que, si Claudel n'avait pas rejoint le royaume des morts ce printemps, c'est à lui que l'Académie Suédoise aurait offert, enfin, son obole dorée. Hélas, ni lui, ni Valéry, ne figureront sur son palmarès.

On a encore soutenu que le Prix Nobel aurait été détourné de sa véritable signification en servant à encourager la littérature dite régionale d'un petit pays qui compte à peine 150.000 habitants. Or, les chants mythiques et héroïques de l'Edda islandaise — qui ne le cèdent en rien aux beautés universellement connues et reconnues des poèmes homériques — font, certes, partie du fonds commun poétique des anciennes tribus germaines dont on retrouve les premières traces dans quelques pierres runiques en Suède et les ultimes échos dans l'œuvre musicale de Wagner ; mais c'est sur la grande île isolée de l'Atlantique Nord, colonisée par des Vikings norvégiens vers la fin du premier millénaire, que ce vieux trésor légendaire s'est conservé, grâce au dévouement de quelques seigneurs lettrés, dans toute sa pureté et sa splendeur originale. Les admirables *sagas* islandaises, en prose, appartiennent en partie aux mêmes cycles, mais les plus belles traitent de sujets exclusivement islandais et sont des créations entièrement autochtones.

Il est vrai que Laxness, globe-trotter et cosmopolite issu d'une famille mi-ouvrière mi-paysanne, loin de vouloir profiter de cet héritage ancestral, s'attaqua dès ses débuts aux survivances étiolées d'une tradition sans liens avec le monde actuel, et du reste pratiquement interrompue par la conquête danoise avant la fin du moyen âge. Cette prise de position, Laxness l'a maintenue encore dans son dernier grand roman, *Gerpla*, sorte de *saga* à rebours où les antiques héros sont traités en forbans inhumains et leurs exploits guerriers ou amoureux décrits comme de simples canailleries à grande échelle. Mais dans cette *saga* travestie, et encore davantage dans les romans contemporains et historiques des années trente et quarante, comme *Salka Valka*, *Hommes libres* et *La Cloche d'Islande*, on distingue souvent, sous le réalisme cru dans la présentation des figures et des événements, l'empreinte profonde des récits anciens dont il a pour ainsi dire sucé l'essence avec le lait maternel.

Laxness est aussi resté fidèle à sa langue maternelle, toujours un peu archaïque comparée aux autres langues scandinaves, alors que beaucoup de ses compatriotes des temps modernes ont préféré écrire en danois pour atteindre d'emblée une audience plus étendue. C'est ainsi que son style, même à travers les traductions, a pu garder une saveur, une fraîcheur, un goût d'eau salée et de pomme sauvage qui est bien dans la note islandaise.

KJELL STRÖMBERG

Politique intérieure. — C'est un fait que les parlementaires eux-mêmes reconnaissent sans difficulté : les six derniers mois d'une législature sont constamment troublés par les passions pré-électorales paralysant toute action gouvernementale. Mais de là à obtenir facilement que les intéressés décident d'abroger la durée de leur mandat, il y a loin. M. Edgar Faure en a fait l'amère expérience.

Les raisons exposées par le gouvernement le 21 octobre dernier pour demander aux députés de mettre un terme le 2 janvir à la législature étaient excellentes en elles-mêmes. De grandes décisions doivent intervenir au début de l'an prochain touchant l'avenir de l'Afrique du Nord et des territoires d'Outre-mer. Elles ne peuvent être prises par une Assemblée dont les pouvoirs touchent à leur fin et qui pourraient être remis en cause par la législature suivante.

Une telle demande n'avait rien d'exceptionnel. En 1951, les élections eurent lieu avant la date normale et cette méthode est constamment employée en Grande-Bretagne dont le régime parlementaire est souvent cité en exemple au Palais-Bourbon. Sur ce plan donc n'apparaissait aucun obstacle vraiment sérieux. Mais le gouvernement était divisé sur le mode de scrutin. Il ne prit pas parti, acceptant de laisser l'Assemblée libre de choisir le régime électoral de ses préférences.

De cette faiblesse, les adversaires de toute consultation anticipée allaient tirer parti. La volonté très ferme des sénateurs de faire triompher le scrutin d'arrondissement allait leur donner une arme supplémentaire et efficace. Le rejet du statut sarrois et les événements marocains avaient affaibli la majorité gouvernementale. Cependant, à trois reprises, M. Edgar Faure obtint la confiance de l'Assemblée, une première fois sur sa politique économique et sociale (271 voix contre 259), puis sur la date des élections (330 voix contre 211) et une troisième fois — les communistes apportant dans ces deux derniers scrutins leurs suffrages au gouvernement — toujours sur la date des élections, mais avec la loi électorale de 1951 moins les apparentements.

Cette concession aux partisans de la réforme du mode de scrutin allait-elle enfin suffire ? Nullement. Entre temps s'était réuni le congrès radical qui portait M. Edouard Herriot à la présidence, assisté de M. Mendès-France comme premier vice-président et prenait en fait parti contre des élections anticipées, c'est-à-dire contre M. Edgar Faure, malgré une longue intervention de ce dernier, et se prononçait à l'unanimité en faveur du scrutin d'arrondissement.

Repoussé quatre fois par l'Assemblée, proposé inlassablement par ses défenseurs, l'arrondissement était finalement pris en considération par 311 voix contre 286 le 17 novembre. Mais aussitôt obligation était faite au gouvernement de déposer un projet prévoyant le découpage des cir-

conscriptions. C'était l'obstacle majeur. Il apparaissait dès lors que les élections en décembre, comme l'avait voulu M. Edgar Faure, étaient impossibles.

Pendant ce temps, les événements se précipitaient au Maroc. Le 30 octobre, le sultan Ben Arafa abdiquait en faveur de son prédécesseur. Le 31, ce dernier arrivait à Nice et le lendemain commençait entre le souverain et M. Pinay une série d'entretiens à l'issue desquels la France acceptait le principe de négociations conduisant le Maroc à l'indépendance, des liens d'inter-dépendance devant l'unir à notre pays. Le 16 novembre, Mohammed V faisait une entrée triomphale à Rabat...

Rarement situation a évolué avec une telle rapidité.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

BRAHMS

par Claude Rostand *(Plon, éd. Le bon Plaisir)*

C'est un grand livre... et qui nous manquait. Les Français ignorent complètement la vie de Brahms, pas un seul ouvrage, pas même une traduction ne nous ont éclairés sur l'œuvre complet du grand musicien (on ne peut s'appuyer sur les deux ouvrages de Hugues Imbert (1906), manquant de recul, et de Paul Landormy, qui ignorait Brahms et surtout ne l'aimait pas). D'importants musicologues étrangers, au contraire, ont consacré des études approfondies à Brahms (Kalbeck et Florence May, entre autres, ont apporté leur contribution au livre de Rostand). Ce livre vient donc combler une lacune au moment où le public commence à découvrir Brahms, ou du moins ses œuvres majeures telles ses symphonies, concertos de piano et de violon, pièces pour piano et quelques rhapsodies hongroises.

Claude Rostand, sans aucune pédanterie, creuse l'œuvre et analyse tous les ouvrages de Brahms parus depuis sa jeunesse. Ceux que l'analyse peut effrayer, suivront comme un roman sa vie passionnée : petit garçon, jeune homme et dans l'ambiance à laquelle ses œuvres furent fidèles : Schumann, Clara et son généreux ami Joachim. Rostand a insufflé la vie à tous. Nous guidant parmi les méandres compliqués de la nature de Brahms, il explique, dès la première page, la raison de ses contradictions : barbare et tendre, romantique et fermé, et poète avec cette féerie latente qui est la marque des Allemands du Nord. Brahms est né à Hambourg et Rostand sait nous prouver combien cette brume nordique est responsable du caractère ours-poète du génial musicien : « Souvenir de ces paysans du Holstein, écrit Rostand, rudes et rêveurs à la fois... avec cette ambiance âcre et douce dans laquelle flotte, impalpable, le mystère tantôt fantastique, tantôt héroïque, tantôt attendri des légendes et des ballades populaires du Nord. » Oui, Brahms restera toute sa vie un artiste de l'Allemagne du Nord : « C'est la toile de fond dont Brahms ne peut être séparé. » Sa nature indépendante est fort bien soulignée : toute sa vie il lutta pour ne pas être incorporé aux « Nouveaux Allemands » de Weimar, dont Liszt était l'animateur et Wagner, le dieu. Cette résistance lui valut bien des critiques sévères. On l'appelait « formaliste » alors que Schoenberg, au contraire, reconnaîtra, plus tard, qu'il était un « novateur ».

Notre appétit est jugulé par l'arrêt du livre avant la maturité de Brahms, mais nous sommes rassurés par l'indication : Tome I, ce qui présage, nous l'espérons un deuxième volume.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

(Suite de la chronique bibliographique page 178).

TABLE DU 2e SEMESTRE 1955

N° 7 — JUILLET 1955

Robert d'HARCOURT. — L'Allemagne devant la Réunification.

H. de MONTHERLANT. — Carnet XXII.

Louis KŒLTZ. — Le Deuxième Bureau et le Réarmement.

F. MALLET-JORIS. — Le Cendrier.

S. de MADARIAGA. — Recoupement difficile.

Boris SOUVARINE. — L'U.R.S.S., Puissance coloniale.

LA VARENDE. — L'Amour de Monsieur de Bonneville (fin).

Agnès CHABRIER. — Images de Singapour.

J. CHARBONNEAUX. — Sculpture Hellénistique.

J. de CHIMAY. — Histoire et Tribulations d'un Jardinier.

Claude SANTELLI. — La Famille Arlequin.

P. de BOISDEFFRE. — Kierkegaard et Kafka.

Denise BOURDET. — Images de Paris.

Thierry MAULNIER. — Le Théâtre : Nekrassov.

Pierre AUDIAT. — Tsars de la Nuit.

Le Mois à Paris. — Chronique Bibliographique.

N° 8. — AOUT 1955

Maréchal JUIN. — Tumultes Nord-Africains.

Paul MORAND. — Les Vignerons de Vevey.

Jean-Louis CURTIS. — L'Échelle de Soie (I).

Jacques CHASTENET. — La Grande-Bretagne après les Élections.

William GOYEN. — Zamour.

Professeur de GENNES. — La Cortisone et l'A.C.T.H.

Alain DECAUX. — Autour de Milord l'Arsouille.

Roger LHOMBREAUD. — Mallarmé et Villiers de l'Isle-Adam.

Jacques MORDAL. — Qui était Darlan ?

GISCARD d'ESTAING. — La France dans le Pacifique.

Jean-Paul CLÉBERT. — L'Opéra de Pékin.

Paul GUTH. — Le Président Monnerville.

Thiérry MAULNIER. — Le Festival international de Paris.

Marcel THIÉBAUT. — André Maurois et la Critique.

Le Mois à Paris. — Chronique Bibliographique.

N° 9. — SEPTEMBRE 1955

J.-L. VAUDOYER. — Vénus ou Nini.

Armand LANOUX. — A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (I).

Jacques DUMAINE. — Souvenirs du Quai d'Orsay (I).

Michel ROBIDA. — Le Salon Charpentier.

Grégoire GAFENCO. — La Conférence de Genève.

Louis et Antoinette de SAINT-PIERRE. — Les mémoires du Maréchal Soult.

Maréchal SOULT. — La Revanche des Arapiles.

Jean-Louis CURTIS. — L'Échelle de Soie (fin).

Alain BOSQUET. — René Char et ses Poèmes.

Henriette SOURGEN. — Madame Montessori.

Denise BOURDET. — Images de Paris.

R. LAS VERGNAS. — Thèses de Lettres à Paris.

Pierre AUDIAT. — Une Reine et son Fils.

Le Mois à Paris. — Chronique Bibliographique.

N° 10. — OCTOBRE 1955

Robert d'HARCOURT. — L'Allemagne et la Conférence de Genève.

Jean ROSTAND. — Le Bouturage animal.

Armand LANOUX. — A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (II).

Jacques CHARPENTIER. — Où va la Justice ?

Charles JACKSON. — Les Sœurs.

W. d'ORMESSON. — Nuits romaines.

Marcel BRION. — Les Pétroglyphes africains.

Jacques DUMAINE. — Souvenirs du Quai d'Orsay (fin).

Robert DEBRÉ. — La Vaccination contre la Poliomyélite.

Yvan CHRIST. — Aux Buttes-Chaumont.

Jean RICHER. — Gérard de Nerval et « Sylvie ».

Paul GUTH. — Wilfrid Baumgartner.

M. SCHNEIDER. — La Mort de Thomas Mann.

Marcel THIÉBAUT. — La Varende et Saint-Simon.

Le Mois à Paris. — Chronique Bibliographique.

N° 11. — NOVEMBRE 1955

André MAUROIS. — Giacomo Leopardi.
M.-E. NAEGELEN. — La Crise algérienne.
Paul MORAND. — La Clef du Souterrain.
Alfred de VIGNY. — Lettres inédites (présentées par H. Guillemin).
Robert CHANTEMESSE. — Une Jeune Captive.
Armand LANOUX. — A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (fin).
Ed. GISCARD d'ESTAING. — Désordre ou Progrès.
Bernard de FALLOIS. — Littérature européenne.
Jean DORST. — L'Oiseau et ses Amours.
Pierre HANOTEAU. — Le Calvaire du Bâtisseur.
Denise BOURDET. — Images de Paris et de Venise.
Serge VEBER. — Chansons que tout cela ?
Thierry MAULNIER. — L'Orestie et Judas.
Pierre AUDIAT. — Trahir Napoléon.
Le Mois à Paris. — Chronique Bibliographique.

N° 12. — DÉCEMBRE 1955

Paul REYNAUD. — L'Agonie d'une Assemblée.
Maurice GARÇON. — Journal d'un Bourgeois de Paris.
Jean HOUGRON. — La Terre du Barbare (I).
DELAVIGNETTE. — Du Tam-Tam à l'Imprimé.
Pierre MOINOT. — La Mort en Lui.
Claude ROGER-MARX. — Le Martyre de Saint Utrillo.
Rémy CHAUVIN. — La Danse des Abeilles.
Monica STIRLING. — La Dernière Romancière.
Marcel BRION. — L'Exposition d'Art étrusque.
Maurice PONS. — Malherbe à la Bibliothèque Nationale.
Paul GUTH. — Jean Hougron.
Thierry MAULNIER. — Ornifle.
Marcel THIÉBAUT. — Valery Larbaud.
Le Mois à Paris. — Chronique Bibliographique.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

CINQUANTE ANS DE CONQUETES MEDICALES

par Robert Broca *(Hachette)*

Après les périodes confuses du XVIIe et du XVIIIe siècles, illustrées cependant par de grands noms, le XIXe siècle fut marqué par des découvertes médicales qui depuis lors se multiplièrent à un rythme accéléré. L'observation des malades, leur examen minutieux, l'application de l'expérimentation à la médecine furent à l'origine des progrès réalisés.

Des techniques nouvelles d'exploration du corps humain permettent un diagnostic précis en renseignant sur le comportement normal ou anormal des organes. Pour l'examen du cœur et des vaisseaux, l'endocardiographie, la radioscopie, l'angiocardiographie, le cathétérisme, l'artériographie, la phlébographie sont à l'origine des incroyables progrès de la cardiologie. L'examen direct des voies respiratoires se fait non seulement par l'auscultation, mais par la bronchoscopie, la radiologie, la tomographie. L'exploration des voies urinaires a bénéficié des découvertes physiques et chimiques (endoscopie, cystoscopie, cystographie). L'encéphalographie, l'angiographie cérébrale, l'encéphalographie gazeuse permettent l'examen approfondi du cerveau.

Les examens cliniques sont complétés par la biochimie ; les microdosages sont possibles grâce au photomètre à flamme. La fabrication synthétique de diverses hormones et vitamines, l'obtention des produits opothérapiques, des antibiotiques, favorisent la thérapeutique et entraîne des transformations importantes de l'industrie pharmaceutique.

Après avoir exposé ces notions générales, le docteur Broca examine successivement le progrès de la pathologie du nouveau-né, la lutte contre les maladies infectieuses, la reconnaissance des maladies récemment identifiées, le problème des vitamines, la thérapeutique hormonale, etc.

Le bilan de toutes ces conquêtes médicales est impressionnant et comme l'écrit le Professeur Debré dans une intéressante préface : « Chaque jour l'écart entre nos désirs de bienfaisance et nos capacités diminue et les conséquences heureuses des succès quotidiens de la science nouvelle se déroulent sous nos yeux. »

A. TETRY

ESPAGNE

A SIGNALER deux livres sur l'Espagne, l'un et l'autre illustrés. *L'Espagne* par Yves Bottineau (Arthaud) est riche de belles photographies. L'ouvrage traite de l'ensemble de l'Espagne. Faut-il dire qu'il double un guide ? Pas tout à fait, car il n'y a pas de renseignements pratiques. Mais peut-être M. Bottineau a-t-il voulu être trop complet. En dépit du style imagé (Madrid « complexe comme une femme ») son livre se fragmente en petites notes et reste sec.

Georges Pillement, dans *l'Espagne Terre Inconnue* (Grasset) est plus flâneur. Il s'est limité à un certain nombre de villes : Soria, Caceres, Oviedo, etc., il a cherché les lieux et les sites qu'on connaît peu, a pris son temps, n'a pas éliminé les anecdotes. On préfère la seconde formule. Un beau livre.

L. T.

BERLIN

par Théodor PLIVIER

THEODOR PLIVIER est mort il y a quelques mois, à l'âge de 63 ans, en Allemagne occidentale. Descendant de protestants français émigrés, et né en Hollande, il avait passé les premières années de sa jeunesse à voyager autour du monde, et servi dans la marine allemande pendant la première guerre mondiale. En 1933, il quitta l'Allemagne pour la Tchécoslovaquie et celle-ci pour la France et pour l'U.R.S.S. où il travailla pour la propagande antihitlérienne jusqu'à l'effondrement du régime. La seconde après-guerre fit de lui un anticommuniste aussi ardent qu'il avait été antinazi. On connaissait surtout en France les deux romans où il a décrit « Moscou » et « Stalingrad » : épisodes de la guerre vécus par lui du côté russe. Sa troisième et dernière grande œuvre, « Berlin » (Flammarion), est du même style et de la même inspiration. C'est une immense fresque, à la manière tolstoïenne, où alternent les scènes « privées » et les scènes « historiques », les civils et les militaires, les combattants du rang et les grands personnages, lesquels ont ici pour noms Hitler, Goebbels, Fritzsche, Bormann, Joukov. L'action débute au printemps 1945, au moment où les Russes sont sur l'Oder et la Neisse, les Américains sur l'Elbe. Elle s'achève en 1953, par le soulèvement des ouvriers de Berlin-Est. Hommes saisis par les mâchoires du diable, happés, recrachés et repris ; macadam fondant, tombes gigantesques, fusillades, viols, cognac, véronal, cyanure, *Dies irae...* Plivier est le Rochegrosse de la Chancellerie du Reich, le Wagner des blindés, le Malaparte du marxisme, le Cecil B. de Mille des tragédies allemandes.

P. F.

LA SCIENCE A LA CONQUETE DU PASSE

Albert DUCROCQ *(Plon)*

L'ATOMISTE collaborant avec l'historien : tel est le sujet de ce livre, qui surprendra beaucoup de lecteurs. Bien peu savent, en effet, que c'est l'atome qui fournit le plus sûr des repères chronologiques — un repère qui remonte, avec une égale facilité, à quelques siècles ou à quelques milliards d'années. En étudiant le vieillissement des éléments radioactifs contenus dans des objets ou des restes d'êtres vivants, on peut en dire l'âge, et c'est ainsi que l'on est maintenant en mesure de dater les civilisations de l'Amérique pré-colombienne et de préciser l'ancienneté des grandes ères géologiques. Dans certains cas, l'aiguille aimantée se transforme en celle d'un chronomètre : elle donne le moyen de retrouver, sur certaines terres cuites, le nord magnétique de l'époque de leur cuisson, donc de connaître cette époque. Le passé figé, les reliques inertes sur lesquels travaille l'historien, l'atomiste apprend ainsi à les faire parler. N'en doutons pas : comme le montre l'intéressant ouvrage de M. Ducrocq, il y a, dans ces techniques originales et d'un si vif intérêt, le germe d'un renouvellement de l'Histoire.

P. R.

NOTES INTER-ARTICLES

De la Souveraineté, par Bertrand DE JOUVENEL, p. 13. — *Scotland Yard*, par Sir HAROLD SCOTT, p. 33. — *G. I. Marions-nous*, par Nelly STONE, p. 163. — *Brahms*, par Claude ROSTAND, p. 176.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bret, et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 5204-11-55.

denoël

3 jeunes romanciers
3 grands succès

DRISS CHRAÏBI

LES BOUCS

Un livre qui vous prend à la gorge.
André ROUSSEAUX - « Figaro Littéraire »

JEAN-PAUL CLEBERT

LE BLOCKHAUS

. . . est impressionnant. Il y a beaucoup de talent.
Robert KEMP - « Nouvelles Littéraires »

ALBERT VIDALIE

LA BONNE FERTE

Albert Vidalie est doublement une révélation : il est un écrivain neuf et il aime bien la littérature.
Roger NIMIER - « Le Nouveau Fémina »

denoël

GRASSET

JEAN GIRAUDOUX

ŒUVRE ROMANESQUE

complète en deux volumes

illustré en couleurs par les maîtres contemporains
La première édition de luxe de l'ensemble des romans du grand écrivain. 2 volumes reliure éditeur numérotés Voiron..... **8.500** fr.

JEAN COCTEAU

de l'Académie française

COLETTE

Tirage original

30 exemplaires sur Montval à ..... **3.800** fr.
370 exemplaires sur Vélin de Renage à **1.900** fr.

BERTHE RAVARY

Docteur ès lettres

PREMONTRE

DANS LA TOURMENTE RÉVOLUTIONNAIRE

Vie de J.-B. L'Ecuy
1740-1834

1 vol. **975** fr.

ALBERT FRATELLINI

LES FRATELLINI

1 volume ill. **750** fr.

LA RENTRÉE ROMANESQUE
Octobre 1955

ANNE-MARIE SOULAC

L'ANGE ET LA BÊTE

Un vol. in-16 ..... 500 fr. *Entre eux :* **L'HUMAIN**

ROBERT SABATIER

LE GOÛT DE LA CENDRE

Un vol. in-16 ..... 420 fr. *Une mère « ABUSIVE »*

RENÉE BURKHARDT

LA MALTAISE

Un vol. in-16 ..... 420 fr. *Un grand domaine algérien où le* **POIDS DU PASSÉ** *plane sur une tragédie familiale.*

NOËLLE GREFFE

LES DENTS AGACÉES

Un vol. in-16 ..... 420 fr. *Quatre sœurs à l'âge de la grande aventure :* **L'AMOUR**

ELISA MAUNY

LES NOCES DE SEL

Un vol. in-16 ..... 450 fr. **LES FILLES DE LA RANCE**

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Pénétrez dans les coulisses de la
COMÉDIE LITTÉRAIRE

JEAN FOUGÈRE

LA COUR DES MIRACLES

roman

J'ADMIRE son talent, sa verve... ANDRÉ BERRY. *(Combat.)*

ON peut dire de son livre qu'il est à la fois paradoxalement une des charges les plus poussées contre les écrivains et une exaltation des plus ferventes de leur rôle.

JEAN BLANZAT. *(Le Figaro Littéraire.)*

UN livre brillant où l'humour ne manque pas, et qu'on lit avec plaisir. PIERRE DE BOISDEFFRE. *(L'Information.)*

IMPRÉGNÉ comme il l'est d'une amertume qui n'est que l'expression inversée d'un amour, ce roman acquiert une chaleur qu'il n'eût pas possédée autrement.

ANDRÉ BOURIN. *(Les Nouvelles Littéraires.)*

C'EST un livre brillant, amusant et même drôle, dont la qualité dominante me paraît être l'ironie plutôt que l'indignation...

ROGER GIRON. *(France-Soir.)*

UN tableau magistral des mœurs littéraires de nos jours, qui restera comme un témoignage complet et vivant pour la postérité.

PAUL GUTH. *(La Voix du Nord.)*

DE nombreux portraits criants de vérité. PASCAL PIA. *(Carrefour.)*

LE roman de Jean Fougère prendra place parmi les best-sellers de la saison. Y.-M. RUDEL. *(Ouest-France.)*

Un vol. in-16 : 540 F.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Eh bien, c'est gentil !
André BILLY

ARMAND COLIN

OUVRAGES D'ART

LA PEINTURE SIENNOISE

par **E. CARLI**

Un volume in-4°, 324 pages, 111 reproductions en couleurs 85 en noir, relié Linson, sous emboîtage ..... **4.800** fr.

LA PEINTURE VÉNITIENNE

par **M. VALSECCHI**

Un volume in-4°, 126 reproductions en couleurs, 36 en noir, relié Linson, sous emboîtage ..... **4.800** fr.

LE MOYEN AGE FANTASTIQUE

par **J. BALTRUSAITIS**

Un volume in-4°, 300 pages, 122 figures et planches, broché, sous emboîtage ..... **1.700** fr.

LE MUSÉE IDÉAL DE LA PEINTURE

par **H. TIETZE**

Un volume in-4°, 450 pages, 300 reproductions dont 24 en couleurs, relié toile, sous étui ..... **3.300** fr.

POUR LA JEUNESSE

Nouvelle collection d'albums illustrés (pour 5 à 10 ans)

« MON UNIVERS »

Premiers volumes :

LES POISSONS - MONTAGNES ET VOLCANS
LES ÉTOILES - LES ANIMAUX DE LA JUNGLE

4 albums. Chaque album 18 x 26 cm, abondamment illustré en couleurs, couverture cartonnée et laquée ..... **210** fr.

Collection Colin-Maillard (pour 9 à 14 ans)

Vient de paraître :

QUENTIN DURWARD

le chef-d'œuvre de **WALTER SCOTT**

et 18 autres titres disponibles

Chaque volume 256-288 pages, avec de nombreuses illustrations et 4 planches en couleurs, relié sous jaquette en couleurs.. **375** fr.

PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

VIENT DE PARAITRE :

K. BIRKET-SMITH
Directeur du Musée National Danois, Copenhague

HISTOIRE DE LA CIVILISATION

Caractéristiques et conditions du développement des sociétés rustiques et préindustrielles du passé et du présent

Un vol. in-8 de 576 pages de la *Bibliothèque Historique*, avec 6 cartes..... **1.800 fr.**
« Un livre exceptionnel, qui renferme un savoir prodigieux. » Aargauer Tagblatt.

H. G. CREEL
Professeur à l'Université de Chicago

LA PENSÉE CHINOISE

de Confucius à Mao Tseu-Tong

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Historique*..... **900 fr.**
« Plus nous en saurons sur la Chine, mieux cela vaudra pour nous. »

C.-M. FRANZERO

NÉRON

sa vie et son temps

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Historique*..... **700 fr.**
« Quel homme était Néron, en réalité? La question n'a jamais cessé de me hanter. » C.-M. Franzero.

M. P. GILMORE
Professeur à l'Université Harvard

LE MONDE DE L'HUMANISME

1453-1517

Préface de Augustin Renaudet, professeur honoraire au Collège de France

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Historique* ..... **1.300 fr.**
« Les connaissances les plus récemment acquises sur une période capitale de l'histoire de l'Occident. » L. Delumeau *(La Revue Historique)*.

JEAN HUGARD ET FRÉDÉRIC BRAUÉ

LA TECHNIQUE MODERNE AUX CARTES

Un vol. in-8 avec 351 figures, traduit et préfacé par Maurice Sardina, ancien rédacteur en chef du *Journal de la Prestidigitation*..... **2.100 fr.**
« Voici un livre extraordinaire, qui émerveillera autant les vrais adeptes de la magie des cartes que les simples débutants. » M. Sardina.

JACQUES C. RISLER
Professeur à l'Institut Musulman de Paris

LA CIVILISATION ARABE

Les fondements. - Son apogée. - Son influence sur la civilisation occidentale
Le réveil et l'évolution de l'Islam

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Historique*, avec 7 cartes ..... **1.000 fr.**
« Une étude magistrale. Travail solide, aux énoncés, déductions conclusions objectifs, incontestables. » L'Information.

G. M. TREVELYAN
Professeur à l'Université de Cambridge

PRÉCIS D'HISTOIRE DE L'ANGLETERRE

des origines à nos jours

Préface de Charles Cestre, professeur honoraire à la Sorbonne

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Historique* ..... **1.800 fr.**
« G. M. Trevelyan fait ressortir l'Histoire comme l'œuvre immense du génie d'un peuple. » Ch. Cestre.

ACTUALITÉ :

M. PALLOTTINO
Professeur à l'Université de Rome

LA CIVILISATION ÉTRUSQUE

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Historique*, avec 6 dessins et 35 photographies hors texte.. **720 fr.**
« La passionnante exposition organisée au Musée du Louvre par le professeur M. Pallottino, c'est la revanche tardive d'une nation encore mystérieuse. » L'Aurore.

UN ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE

TAMERLAN DES CŒURS

par

RENÉ DE OBALDIA

« L'un des plus extraordinaires, des plus riches romans publiés ces derniers temps. »
ANDRE BRISSAUD (Carrefour)

« De ce livre qui, si manifestement, offense et démode ce qui s'est écrit et continue à s'écrire depuis dix ans, on peut, selon ses préférences, exalter l'audace ou bien la grâce, la cruauté ou la ferveur ; il est tout cela à la fois. »
GUY DUPRE (Combat)

« Tamerlan des Cœurs est un roman lyrique d'un accent tout moderne. »
JACQUES BRENNER (Paris-Normandie)

« Il y a dans la façon dont Obaldia a traité son roman quelque chose qui n'a pas souvent été fait et qui lui donne tout son attrait en même temps qu'un élèvement insolite et nouveau dans la littérature présente. »
GEORGES BORGEAUD (Gazette de Lausanne)

« Pareil roman échappe au roman par sa poésie crépitante, sa préciosité dense qui ajoute à la déformation épique de l'Histoire, l'exotisme des rêves. Mais, roman ou non, qu'importe ? Voilà un très beau livre. »
JEAN-LOUIS BORY (Samedi-Soir)

« Parmi tant de livres qui ne s'occupent que de minces destins individuels, cette œuvre est une remarquable tentative d'élargissement du genre romanesque. »
Mercure de France.

« Ce livre d'une technique extrêmement curieuse où l'imaginaire devient l'espace qui assigne aux objets réels leur vraie place, présage la ruine du roman traditionnel. »
ALBERT-MARIE SCHMIDT (Réforme)

« Par la suprême concentration et l'intensité fulgurante des images rappellent quelquefois les accents de Maldoror et aussi ceux de Saint-John Perse... Monsieur de Obaldia a inventé sa propre anabase.
The Times Literary Supplement.

« L'humour, à vrai dire, accompagnant un lyrisme vertigineux, pouvait seul équilibrer la témérité de Tamerlan des Cœurs. Telles pages consacrées à Tamerlan, à Hannibal ou à la nuit d'amour avec Hélène, rejoignent la poésie pure. »
Les Lettres Nouvelles.

« Tamerlan des Cœurs n'est pas un roman comme les autres : il est le jeu rare et fascinant d'un conteur, d'un romancier et d'un poète. »
HENRI HELL (Le Monde)

480 fr.

PLON

MICHEL DÉON

TOUT L'AMOUR DU MONDE

480 fr.

●

C. V. GHEORGHIU

LE PEUPLE DES IMMORTELS

Traduit du roumain par
LIVIA LAMOURE

495 fr.
20 exemplaires numérotés sur pur fil **1.800 fr.**

●

COLLECTION « TERRE HUMAINE »

CLAUDE LEVI STRAUSS

TRISTES TROPIQUES

avec 62 photographies de l'auteur hors texte,
53 illustrations et une carte dans le texte.
Sous chemise illustrée **1.200 fr.**

PLON

PHILIPPE ERLANGER

DIANE DE POITIERS

nrf

Du même auteur :

GEORGE VILLIERS, DUC DE BUCKINGHAM

HENRI III

LE RÉGENT

LOUIS XIII

CHARLES VI ET SON MYSTÈRE

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

LINCOLN
HÉROS D'UN PEUPLE

par
Claude ARAGONNÈS

Tel qu'en lui-même enfin, l'éternité le change...

Un volume broché

●

MÉMOIRES DU MARÉCHAL SOULT

ESPAGNE ET PORTUGAL

Texte présenté et établi par
L. et A. de SAINT-PIERRE

Soult : Premier "manœuvrier" de l'Europe...

Un volume broché

●

LA VIE PRIVÉE DE
L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

par
S. DESTERNES et H. CHANDET

L'Oracle de la Gitane : "Tu seras plus que Reine, tu finiras dans la nuit"

Un volume broché

●

LA VIE PRIVÉE DE
MADAME ROLAND

par
Georges HUISMAN

"Liberté, que de crimes on commet en ton nom!"

Un volume broché

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de Décembre

NUMÉRO SPÉCIAL

Le 50e anniversaire de l'Université des Annales, par

LILIANE SARCEY
GÉRARD BAUËR
PAUL REYNAUD
PAUL GÉRALDY

Au Palais-Royal : le Paris des turbulents

MAURICE GARÇON
de l'Académie française

Baudelaire et le Club du Haschisch

RENÉ HUYGHE

« Madame Sans-Gêne », de Victorien Sardou

FRANCIS AMBRIÈRE

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 65 francs

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs.

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
S. P. 81.528 par B. C. M. « C », PARIS

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Aban' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

le cadeau de l'homme cultivé

un abonnement aux
NOUVELLES LITTÉRAIRES
artistiques, scientifiques ★ Toute la vie intellectuelle. Le jeudi : le numéro 30 F. Abonnement d'un an : 1 250 F.

un abonnement au **LAROUSSE MENSUEL**
documentation complète sur les grandes questions à l'ordre du jour. Le 15 du mois. Le numéro : 140 F. Abonnement d'un an : 1 400 F.

un abonnement à **VIE ET LANGAGE**
la seule revue " grand public " consacrée aux questions de mots et de langage. Le 15 du mois. Le numéro : 75 F. Abonnement d'un an : 770 F.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET LAROUSSE

Gilbert MAUGE

CHOIX DE POÈMES

"... une lucidité triste et parfois cruelle...
une rare perfection technique"

EDMOND JALOUX

Un volume in-16 double couronne. - Tirage limité à :
20 ex. numérotés sur pur fil Lafuma-Navarre. . . . 1.500 F
1.100 ex. numérotés sur vélin labeur . . . . . 450 F

GALLIMARD

Exclusivité Hachette

NOUVEAUTÉS

les belles étrennes

CERVANTÈS

DON QUICHOTTE

adapté pour la jeunesse
illustrations en couleurs de L. BAILLY
Un volume 26 x 33 relié . . . . . 1.730 »

bibliothèque des belles-œuvres

René GUILLOT

AU ROYAUME DE LA BÊTE

illustrations et planches en couleurs de CANA

Rudyard KIPLING.

LE SECOND LIVRE DE LA JUNGLE

illustrations de R. REBOUSSIN - Planches de R. DALLET

CONTES

illustrations de H. DELUERMOZ - Planches de P. DURAND

chaque volume 22,5 x 28 - Tirage très soigné sur beau papier
Broché 1.250 » relié 1.650 » relié plaque 1.800 »

aventure et jeunesse

René GUILLOT

DE DAGUE ET D'ÉPÉE

illustrations et planches en couleurs de P. ROUSSEAU
Un volume 14,5 x 21 - Broché 350 » Relié 495 »

bibliothèque " Juventa "

Victor HUGO

QUATREVINGT-TREIZE

illustrations de J. GALAN
Deux vol. 12 x 18,5 - Chaque vol. Br. 150 » Relié 250 »

DELAGRAVE

ROMANS

JEAN ORIEUX

LES BONNES FORTUNES

C. F. LANDRY

SUZAN

GABRIELLE ROY

RUE DESCHAMBAULT

JEAN ROBINET

L'AUTODIDACTE

PAUL MISRAKI

DE LA BOUE SUR LES YEUX

PIERRE LASSIEUR

L'AMOUR PRÉTEXTE

COLLECTION " LA ROSE DES VENTS "

MORAVIA

LE MÉPRIS

PLIEVIER

BERLIN

Livre qui achève la grandiose trilogie commencée avec
STALINGRAD et MOSCOU

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉ :

MARIE-LOUISE ET NAPOLÉON

1813-1814

LETTRES INÉDITES DE L'IMPÉRATRICE

avec les lettres déjà connues de Napoléon à la même époque, réunies et commentées par

C. F. PALMSTIERNA

Secrétaire particulier de S. M. le Roi de Suède

1 volume, 12 pages d'illustration hors-texte 870 fr.
reliure toile, fers gravés de Michel Kieffer 1.650 fr.

LA VIE DU BOUDDHA

racontée d'après les textes anciens, illustrée de 160 reproductions des chefs-d'œuvre de l'Art Asiatique - 15 en couleurs - par

ANIL DA SILVA VIGIER

1 volume format 22,5 x 31, relié pleine toile 3.000 fr.

POUR LES ENFANTS

RE et PHILIPPE SOUPAULT

CONTES DES CINQ CONTINENTS

35 illustrations, dont 13 hors-texte en couleurs, par

GIOVANNI VANNI

1 volume, 256 pages, cartonné, texte tiré en bleu, couvre-livre transparent ..... 1.260 fr.

UN MERVEILLEUX CADEAU